




ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO



APHORISMES
DE
CHIRURGIE
D'HERMAN BOERHAAVE,

PROFESSEUR EN MEDECINE
En l'Université de Leyde.

Commentés par Monsieur VAN-SWIETEN,
Traduits de Latin en François.

TOME SEPTIÉME.



A PARIS,

Chez P. G. CAVELIER, Libraire, rue
S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. LXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

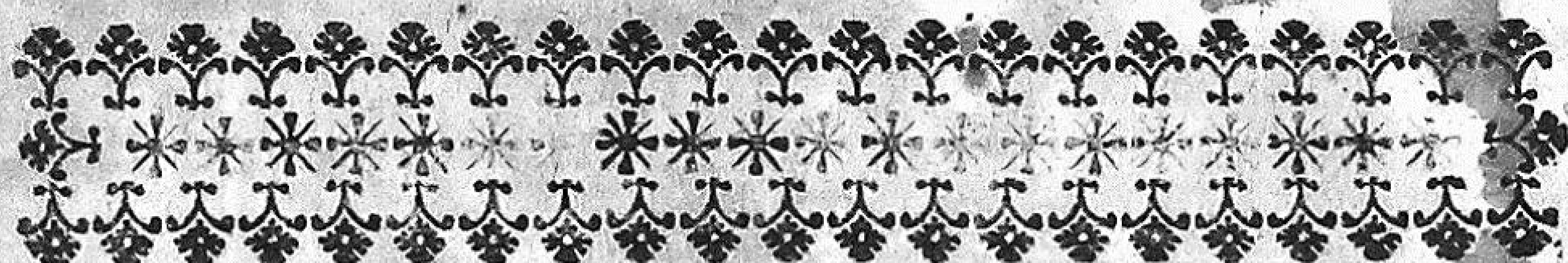
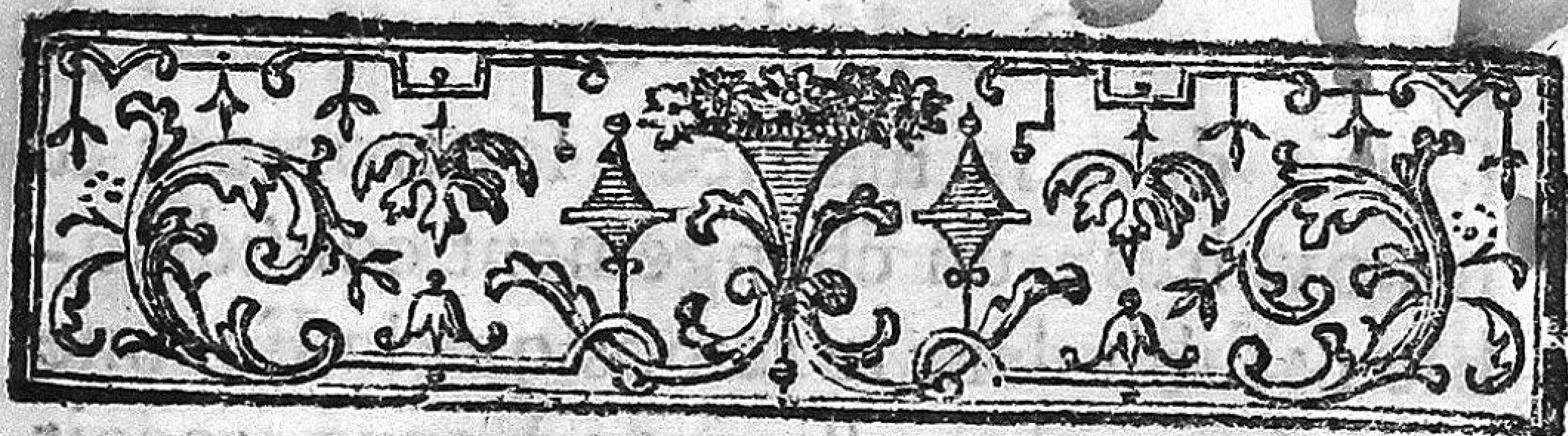


TABLE
DES TITRES

Contenus dans ce Volume.



APHORISMES.



APHORISMES DE CHIRURGIE D'HERMAN BOERHAAVE,

Commentés par M. VAN-SWIETEN.

MALADIES DES FEMMES GROSSES.

§. 1293. *Dès qu'une Femme est Grosse, elle est affectée de plusieurs maux que la grossesse seule fait naître.*



IL paroît clairement qu'il ne s'agit ici que des maladies dépendantes de la grossesse comme de leur cause, & non de celles qui, quoiqu'elles arrivent dans ce même temps, doivent leur origine à d'autres causes. En effet, les Femmes Grosses sont sujettes à toutes les maladies quelconques.

La Physiologie nous apprend qu'il

ſe fait dans la matrice, les trompes & les ovaires, un changement conſidérable & ſubit dans le temps que la Femme excitée par la paſſion de Venus, reçoit la ſemence féconde du mâle, & conçoit (*a*). Pluſieurs obſervations enſeignent que les Femmes ont beaucoup plus de plaiſir dans le coït, lorſqu'elles deviennent groſſes. C'eſt pourquoi on croit, & avec raiſon, que ce changement dans les parties génitales de la Femme au temps de la conception, eſt plus grand, que lorſque la cohabitation n'eſt pas ſuivie de groſſeſſe.

On a parlé ailleurs de cet empire admirable du régime, ainſi appellé par *Helmontius*, par lequel la matrice affectée même par une cauſe légére, peut troubler en diverſes manieres & extraordinairement les fonctions vitales, animales & naturelles. *Hippocrate* a déjà remarqué (*b*) qu'il arrive à peu-près la même choſe dans le temps de la conception : voici ſes propres termes : *Ceux qui ſont bien inſtruits ſur cette matiere, ſçavent très-bien que la femme*,

(*a*) Vid. Boerrhaav, Inſt. Med. §. 668. & ſuiv.

(*b*) De Carnibus, Cap. VIII. Charter. Tom. V. pag. 309.

lorsqu'elle a conçu, ressent aussi-tôt un frissonnement, une chaleur & un grincement de dents; l'articulation & le reste du corps entrent en convulsion; l'engourdissement arrive à la matrice, ce qui arrive sur-tout aux Femmes qui sont pures. Par ce mot *pures*, il paroît qu'il entend celles qui sont saines, vives & amoureuses; celles dont la matrice est pure, & d'où il ne découle ni humeur muqueuse, ni ce qu'on appelle fleurs blanches. Car il ajoûte aussi-tôt ce qui suit : *Mais les Femmes qui ayant un écoulement épais & muqueux, éprouvent cela, ne sentent pas pour la plûpart cet effet.* Il dit ensuite prudemment : *Au reste, je confesse ici ne sçavoir sur cette matiere que ce qu'elles ont bien voulu me dire.* En effet ce n'est que par le rapport des Femmes que le Médecin peut être instruit de tout cela. Ce qui est certain, c'est qu'il y a des Femmes qui ayant un écoulement muqueux, étant froides, attaquées de fleurs blanches & peu amoureuses, ne goûtent presqu'aucun plaisir dans le coït, & quelquefois cependant deviennent grosses, sans avoir éprouvé rien de ce qui vient d'être dit. Il arrive ordinairement que les Femmes dans le temps qu'elles deviennent grosses, éprouvent

un changement ſurprenant, & j'ai connu pluſieurs Femmes très-honnêtes qui avoient eu quelques enfans, & qui par ces ſignes avoient marqué exactement le temps de la conception, & celui de l'accouchement.

C'eſt ce que confirme *Hippocrate* (c), lorſqu'il dit *que les courtiſanes qui ont ſouvent éprouvé en elles-mêmes ces ſortes de choſes, lorſqu'elles ont eu affaire avec un homme, ſçavent bien quand elles ont conçu, & qu'elles en perdent auſſi-tôt l'effet, lequel tombe enſuite comme un morceau de chair*, &c. Par des ſignes à-peu-près ſemblables, il a preſque ſtatué ſur la fécondité d'une Femme lorſque les parties génitales étoient légérement irritées par des peſſaires, ainſi qu'il eſt écrit dans un autre endroit (d) : *Si une Femme a reſſenti des douleurs aux articles cauſées par des peſſaires peu violens, & qu'elle ait éprouvé un grincement de dents, un vertige ténébreux & des bâillements, elle a plus d'eſpérance que celle à qui il n'arrive rien de tout cela.*

Ces ſignes que reſſentent les Femmes

(c) De Carnibus, Cap. VIII. Charter. Tom. V. pag. 308.

(d) De Infœcundis, Cap. VI. Charter. Tom. VII. pag. 846.

dans le temps de la conception, ne sont pas les seuls indices de la grossesse : car on en observe plusieurs autres qui durent ordinairement plus long-temps. Voici comme s'explique à ce sujet *Hippocrate* (e) : *Vous connoîtrez qu'une Femme devient grosse, sinon par autre chose du moins par ceci : ses yeux paroissent être en contraction & plus enfoncés, leur partie blanche n'a pas la nature du blanc, mais paroît plus livide. Celles qui sont grosses ont des boutons au visage, & lorsqu'elles ont commencé à concevoir, elles ont en horreur le vin & les alimens, ont des maux de cœur, & salivent.* On apperçoit encore dans les Femmes Grosses plusieurs autres signes, lesquels different suivant les Femmes ; mais ceux qui arrivent le plus fréquemment, sont le dégoût pour les alimens, & les nausées. *Hippocrate* paroît avoir déduit delà le principal signe de la grossesse, lorsqu'il dit (*f*) : *Si les purgations ne viennent point à la Femme, & qu'elle éprouve du dégoût pour les alimens, des nausées, sans frissons ni fievre, vous aurez raison de croire qu'elle est grosse.* En effet,

(e) Au même endroit.

(*f*) Aphor. LXI. Sect. V. Charter. Tom. IX. pag. 232.

comme ce dégoût pourroit arriver à des Femmes qui ne seroient pas grosses, par un amas de mauvaises humeurs dans l'estomac ou les viscères voisins, *Hippocrate* a ajoûté prudemment, si ni le frisson ni la fievre ne surviennent pas; accidens qui suivent ordinairement les nausées produites par une telle cause, à moins que cette quantité d'humeurs ne soit expulsée par le vomissement ou par les selles.

Dans quelques Femmes Grosses, ce dégoût est universel; desorte qu'elles éprouvent des nausées quelque chose qu'on leur présente à manger : il arrive à plusieurs de n'avoir d'horreur que pour une espéce d'aliment, tandis qu'elles supportent aisément les autres, ou bien elles desirent avec ardeur certaines boissons ou certains aliments dont elles se soucioient à peine auparavant. J'ai vû plusieurs Femmes qui, par ce seul signe, sans qu'il y en eût aucun autre qui indiquât la grossesse, connoissoient qu'elles étoient grosses. Quelquefois, si-tôt que les Femmes sont enceintes, elles ont de violentes douleurs de dents; j'en ai vû d'autres qui étoient attaquées de douleurs d'oreilles très-fortes, & de migraines fréquentes, maux

auxquels elles n'étoient nullement sujettes avant de devenir grosses. Il y a une grande variété dans ces symptomes qui arrivent au commencement même de la grossesse. C'est ce qu'on peut voir dans *Mauriceau* (g), & autres Auteurs qui ont écrit sur la Grossesse & sur l'art des Accouchemens; l'énumération de ces accidens seroit plus pénible qu'utile. Il suffit d'avoir remarqué que, par la grossesse, plusieurs fonctions sont lésées & troublées dans le corps de la Femme.

Mais on regarde ces lésions de fonctions comme des signes de grossesse : il faut cependant remarquer que dans ce cas, il faut beaucoup de prudence pour ne pas assurer ou nier positivement la grossesse, à moins d'en avoir des signes très-certains, & qui soient sans aucune exception, comme, par exemple, si l'on sent très-distinctement le mouvement de l'enfant dans la matrice, en mettant la main sur le bas-ventre. Les plus habiles en effet ont été trompés tant de fois. Il n'y a peut-être pas de cas où la réputation soit plus exposée que dans celui où il s'agit de déterminer la grossesse. Par-tout ce n'est que

(g) Traité des Maladies des Femmes Grosses, Tom. I. pag. 67. & suiv.

ſupercherie, par-tout ce ne ſont qu'embuches dreſſées à ceux qui ne ſont pas ſur leur garde. Des Femmes coupables détenues en priſon, craignant le dernier ſupplice pour leurs crimes, font ſouvent ſemblant d'être groſſes. Alors les Juges veulent que les gens de l'art décident ſi la groſſeſſe eſt véritable ou ſimulée. Pour le peu qu'il y ait de doute, on conſeillera prudemment de différer le ſupplice, juſqu'à ce qu'il y ait des ſignes plus certains ſur la groſſeſſe, afin de ne pas faire périr un enfant innocent avec ſa mere coupable. L'Hiſtoire de la Médecine apprend que ce malheur eſt quelquefois arrivé, quoique les Chirurgiens & les Sages-Femmes, après un mûr examen, euſſent déclaré aux Juges que la groſſeſſe étoit ſimulée. On en trouve même dans *Mauriceau* (*h*) de triſtes exemples.

Quelquefois auſſi des Femmes hydropiques ont été reconnues enceintes contre toute opinion, & on n'a pu leur donner ſans danger de les faire avorter, les forts émétiques & les cathartiques, remedes ſi ſouvent utiles dans la cure de cette maladie. On a cité plus haut en traitant de l'Hydropiſie,

(*h*) Ibid, pag. 72. & 73.

plusieurs cas semblables. *Mauriceau* dit avoir vû la femme d'un Chirurgien qui, pendant neuf ans, eut une hydropisie ascite si considérable, qu'il jugeoit que son ventre enflé contenoit plus de trente pintes d'eau : cependant durant le temps de sa maladie, elle mit au monde quatre enfans vivans & sains ; il atteste que l'ayant aidé dans son dernier accouchement, son ventre, après la sortie de l'enfant, ne parut pas plus désenflé, que si *un œuf de poule* en fût sorti, d'où il est aisé de comprendre de quelle grandeur étoit la tumeur du ventre.

Il m'est arrivé d'avoir soin d'une fille qui, affectant un faux air de piété, étoit regardée de tout le monde comme une vestale, elle avoit une hydropisie ascite assez considérable depuis sept mois, lorsqu'elle me vint consulter : je ne pouvois avoir aucun soupçon de grossesse. Elle fut, à la vérité, guérie heureusement au moyen des purgatifs hydragogues ; mais m'ayant dit un jour qu'en allant à la selle, quelque chose étoit sorti par la vulve, & ayant aussi-tôt été à la recherche de ce que ce pouvoit être, je trouvai un avorton d'environ trois mois. Elle avoua sur le champ son

crime ; mais elle n'eut pas de peine à me persuader qu'elle avoit ignoré sa grossesse, son ventre ayant déjà grossi pendant trois ou quatre mois, avant qu'elle eut conçu.

Il arrive souvent que des filles devenues grosses, tâchent d'en imposer aux Médecins, feignant une hydropisie, dans l'espérance de perdre leur fruit par les remedes violents qu'on leur fera prendre. Quelquefois aussi elles demandent avec empressement de forts emmenagogues, disant que leurs régles leur manquent depuis long-temps ; dans ce cas, il faut agir avec beaucoup de précaution. En effet, assurant par tout ce qu'il y a de plus sacré qu'elles sont vierges, elles éludent facilement l'examen de la Sage-Femme, par lequel elle apprendroit si l'orifice de la matrice est fermé, si la partie antérieure de l'abdomen s'éleve au-dessus du pubis, si enfin les mammelles commencent à se gonfler. J'ai même connu des Médecins remplis de probité, très-mal reçus par des familles puissantes, pour avoir seulement soupçonné quelque chose de semblable. J'ai coutume dans un tel cas, de donner avec grand appareil, sans rien dire de ce que je

soupçonne, des remedes qui ne peuvent nuire. Par-là j'empêche qu'on ne trompe d'autres Médecins; & tandis que les filles ou femmes croyent m'avoir trompé, le temps se passe, & les justes causes de soupçon augmentent de plus en plus. Tous ceux qui ont écrit des signes de la grossesse, quoique célebres par un long exercice de l'art des accouchemens, avouent unanimement que les signes sont assez incertains, sur-tout dans les premiers mois. *Avenzoar*, célebre Médecin Arabe, dit s'être trompé à l'égard de sa propre femme (*i*).

Il arrive encore quelquefois que les Femmes d'un certain âge, & qui approchent du temps où leurs régles ont coutume de cesser, croyent de bonne foi qu'elles sont grosses, parce qu'elles ressentent des incommodités semblables à celles qu'ont coutume d'éprouver celles qui le sont, & croyent sentir au temps ordinaire le mouvement de l'enfant, ce qui les engage à tout préparer pour l'accouchement futur. *Sydenham* avoit observé cela quelquefois, &

(*i*) Traité des Maladies des Femmes Grosses, Tom. I. pag. 73.

il avertit (*k*) les Médecins de bien distinguer ces tumeurs ventrales d'avec l'hydropisie, & de ne pas décider témérairement qu'il y a grossesse, quoique les mammelles soient gonflées, qu'elles laissent couler du lait, que le témoignage des Sages-Femmes confirme que la Femme est grosse, & qu'elles sentent le mouvement de l'enfant. En effet, il a observé que *le ventre diminuant enfin peu-à-peu dans le même dégré qu'il s'est accrû, trompe les vaines espérances.* C'est pourquoi il attribue aux vents cette tumeur du ventre, & avertit qu'elle *affecte sur-tout les Femmes veuves, ou même celles qui ne se sont mariées que dans un âge avancé.*

J'ai connu une Dame de distinction à qui cela est arrivé, laquelle, après avoir déjà eu 14. enfans, & ayant été huit ans sans en avoir, crut fermement être grosse, parce qu'elle ressentoit de nouveau les mêmes incommodités qu'elle avoit éprouvées tant de fois : elle se fâchoit même contre tous ceux qui osoient en douter; son ventre augmenta peu-à-peu pendant cinq mois, puis il diminua de même peu-à-peu, & elle vécut en bonne santé pendant plu-

(*k*) Tract. de Hydrope, pag. 611.

sieurs années. Elle étoit si fâchée d'avoir été trompée, qu'elle resta cachée chez elle une année entiere, craignant, si elle paroissoit, que tout le monde ne se moquât d'elle.

J'en ai vû une autre qui, ayant eu un fils à 25. ans, fut ensuite 20. ans entiers stérile, & accoucha d'un second fils à quarante-six ans, quoique plusieurs crussent qu'elle se flattoit vainement d'être grosse. Il paroît par-là qu'il faut apporter beaucoup de prudence pour décider de la grossesse, puisque la même chose arrive non-seulement aux Femmes âgées, mais même aux jeunes. *Deusingius*, célebre Médecin de *Groningue*, vers le milieu du siécle dernier, auteur vif dans les controverses de Médecine, en traitant de semblables cas dans des lettres à *Thomas Bartholin*, atteste ce qui suit (*l*) : *J'ai eu soin, il y a environ deux ans, d'une jeune fille qui avoit tout préparé pour son accouchement qu'elle croyoit prochain, & dont toutes les espérances se perdirent en vents.*

On trouve plusieurs faits semblables répandus dans des Auteurs dignes de foi.

(*l*) Thomas Bartholin, Epist. Med. cent. IV. pag. 132. 133.

§. 1294. *Quelques-uns de ces maux viennent de la ſuppreſſion du ſang menſtruel, parce que la matrice eſt fermée, & de ce que le fœtus ne peut alors le prendre entiérement pour ſa nourriture.*

Dans une Femme qui n'eſt pas groſſe, le ſang menſtruel ſort dans un temps marqué, comme il a été dit au chapitre précédent; mais lorſqu'une fois elle a conçu, ce ſang ceſſe de couler, & c'eſt de-là qu'on déduit le principal ſigne de groſſeſſe. Mais comme après la ſuppreſſion des régles, les vaiſſeaux utérins ſe diſtendent & ſe rempliſſent de nouveau peu-à-peu pour un nouvel écoulement périodique; c'eſt ce qui a fait croire à *Hippocrate* (m) que, lorſque ces vaiſſeaux ſont déja pleins, il eſt bien difficile que la femme conçoive. *Ainſi une Femme qui a évacué ce ſang menſtruel, conçoit, ce qui eſt impoſſible à celle qui en eſt remplie. En effet, la matrice & les veines étant vuides de ſang, les Femmes conçoivent en elles des enfans; ce qui arrive après leurs régles.* Mais quoiqu'elles ceſſent naturellement dans les Femmes Groſſes, il y en a

(m) De Nat. Pueri, Cap. III. Charter. Tom. V. pag. 313.

cependant quelques-unes qui les ont encore pendant les premiers mois de leur grossesse, sans que le fœtus en souffre; mais elles viennent ordinairement alors en petite quantité. Il a été dit plus haut, que dans certaines Femmes, le sang menstruel sortoit non-seulement de la cavité de la matrice, mais même des vaisseaux du vagin. J'en ai même vû plusieurs qui, ayant leurs régles au temps ordinaire, mais en petite quantité, assuroient être déjà grosses d'un mois, & le temps où elles accouchoient répondoit assez exactement à leur maniere de compter.

Il ne paroît pas non plus entiérement impossible, qu'avant que l'embryon enveloppé de ses membranes, soit attaché de toutes parts à la cavité de la matrice, le sang menstruel puisse sortir, sur-tout si l'orifice de la matrice n'est pas exactement fermé; mais on comprend qu'il peut arriver aisément en même temps, que l'embryon déjà conçu, sorte avec le sang, & détruise ainsi l'espérance de la grossesse. C'est pourquoi, à moins que les vaisseaux ouverts dans la superficie interne de la matrice, ne résistent assez, lorsqu'une fois la Femme a conçu, pour ne plus

rendre de ſang, quoique dilatés, le petit embryon qui par ſa groſſeur ne remplit pas encore la cavité de la matrice, ſeroit entraîné, ſi l'orifice de ce viſcère venoit à céder, ou ſi le ſang qui le nourrit de toutes parts étant extravaſé, & devant ſe corrompre par la ſtagnation, empêchoit l'accroiſſement néceſſaire dans la matrice, & rendu plus âcre, détruiſoit bien-tôt ce tendre rejetton qui doit former par la ſuite un homme.

Des obſervations certaines ont appris que des embryons conçus dans les ovaires & les trompes de Fallope, ſont parvenus à une grandeur aſſez conſidérable, comme on le dira ci-après. La cavité de la matrice étant alors toujours la même, & libre pendant tout le temps de cette malheureuſe groſſeſſe, les régles continueroient-elles toujours de paroître?

Tous les phénomenes paroiſſent au moins nous apprendre que dans le temps de la conception, la matrice ſe reſſerre: ſon orifice ſe ferme, & les régles ne reviennent plus. *Hippocrate* tire de-là (*n*) un ſigne que la conception eſt faite: *Si une Femme connoît qu'elle a conçu*,

(*n*) De Infœcundis, Cap. IX. Charter. Tom. VII. pag. 849.

qu'elle ne voye pas d'homme dans le premier temps; mais elle connoîtra qu'elle a conçu, si son mari dit avoir fait éjaculation dans la matrice, & si toutes les parties extérieures sont séches. Il a cru que, pour que la conception eût lieu, il étoit nécessaire que la semence lancée dans la matrice, y restât au moins quelque temps : c'est aussi ce qui lui a fait ajoûter ce qui suit : *Si le même jour la matrice a de nouveau rendu la semence, elle sera humide, & dans ce cas que la Femme voye de nouveau l'homme, jusqu'à ce qu'elle conçoive;* mais si-tôt qu'elle a conçu, l'orifice de la matrice se ferme, comme le dit ainsi (o) *Hippocrate: Les Femmes qui sont enceintes ont l'orifice de la matrice fermé,* Dans le Commentaire sur cet Aphorisme, *Galien* regarde comme un très grand signe de grossesse la clôture de l'orifice de la matrice, lorsque par l'introduction du doigt la Sage-Femme a pu le toucher : car dans le commencement de la grossesse, il est quelquefois placé plus haut; mais dans les Femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, il est plus exactement fermé que dans celles qui en ont eu. *Galien*

(o) Sect. v. Aphor. 11. Charter. Tom. IX. pag. 224.

ne marque pas ſeulement la clôture de l'orifice de la matrice, il ajoûte encore: *Si-tôt que la matrice a reçu la ſemence, la conception a lieu, elle ſe reſſerre dans toute ſa capacité, & ferme ſon orifice.* Mais comme il peut être tuméfié par maladie, & même enflammé ou ſquirrheux, il faut néceſſairement qu'il ſoit non-ſeulement fermé, mais même mol, pour qu'on en puiſſe tirer un ſigne de groſſeſſe; c'eſt ce qui a fait dire à *Hippocrate* dans un autre Aphoriſme (*p*): *Dans les Femmes qui ont l'orifice de la matrice pure, il eſt néceſſaire que cet orifice ſoit fermé.* C'eſt pourquoi *Galien* auroit mieux aimé que cet Aphoriſme eût ſuivi immédiatement le précédent.

Comme les Médecins conſidéroient que dans les Femmes Groſſes le ſang qui a coutume de ſortir de la matrice tous les mois étoit retenu, & que dans le premier temps de la groſſeſſe l'embryon n'eſt pas aſſez fort pour pouvoir l'employer tout entier pour ſa nourriture; ils avoient raiſon de penſer que la plethore eſt à craindre dans les premiers mois, & ils lui attribuoient les incommodités que l'on obſervoit dans les Femmes Groſſes, & dont il ſera fait

(*p*) Ibid. Aphor. LIV. pag. 228.

mention dans peu. Nous avons démontré fort au long dans le Chapitre précédent que dans les Femmes saines & robustes il s'écouloit par les regles bien moins de sang que l'on ne se l'imagine communément.

Mais ce qui mérite encore d'être remarqué, c'est que ce sang, retenu dans les Femmes Grosses, sert moins à l'embryon qu'à la matrice, que de ce sang uterin il se sépare des humeurs plus déliées, destinées aux usages de l'embryon; & que dans le premier temps de la grossesse il ne reçoit point du tout de sang. J'en ai examiné plusieurs très-petits que j'avois tiré avec leurs membranes & leur placenta, & ni dans le corps de chacun, ni dans les membranes, ni dans le placenta qui, comme on sçait, couvre dans le commencement presque toute la superficie du chorion, je n'ai pû rien découvrir de rouge. La matrice qui est toute vasculeuse, se distend peu-à-peu, de sorte que sa cavité qui est très petite dans les filles parvient par degrés à un point de dilatation, qu'elle peut contenir le fœtus avec le placenta, & l'eau amassée entre les membranes. Mais comme dans les Femmes qui ne sont pas grosses la substance compacte

& charnue de la matrice forme une petite cavité; plusieurs ont cru que la matrice en se distendant devenoit plus mince, & que l'épaisseur de sa substance diminuoit à proportion que sa cavité augmentoit. C'étoit le sentiment de *Galien* (*q*) à l'endroit où il traite de la différence de la matrice, eu égard à l'âge : *Au commencement de la conception*, dit-il, *la matrice est épaisse, & à mesure que le terme de l'accouchement approche, elle est grande mais mince, parce qu'elle gagne en amplitude ce qu'elle perd en épaisseur, au lieu que dans le reste du temps son épaisseur égale sa grandeur.* On pourroit, s'il étoit nécessaire, démontrer clairement par plusieurs raisons, que les anciens Médecins avoient plutôt vû des matrices de grands animaux que des matrices de femmes, & qu'ils appliquoient à celles-ci les observations qu'ils avoient faites sur celles des brutes. C'est ainsi qu'on divise sans raison la cavité de la matrice en droite & en gauche, division qui n'a lieu que dans celles des brutes qui est double; toutes les prédictions sur le sexe du fœtus par lesquelles on pensoit que le mâle occu-

(*q*) De Uteri Dissect. Cap. VIII. Charter. Tom. IV. pag. 280.

poit le coté droit, & la femelle le coté gauche tombent donc d'elles-mêmes. Les matrices des brutes sont membraneuses & minces, de maniere que sans les toucher, & laissant les membranes entieres, on peut voir le fœtus qu'elles renferment. La matrice des femmes est de toute autre nature.

Mauriceau défend (r) avec force le sentiment des Anciens, & sur-tout de *Galien* sur le peu d'épaisseur de la matrice dans l'état de grossesse : il tâche même de le prouver par plusieurs autorités. Il est indigné que de célebres Anatomistes & plusieurs autres gens de l'art aient décidé que par une espece de miracle de la nature, la matrice d'une Femme grosse devient plus épaisse à mesure qu'elle se distend davantage. Il invite même ceux qui soutiennent cette fausse opinion à examiner des yeux l'état de la matrice dans ce cas. Il veut qu'il arrive dans ce viscere la même chose que l'on observe dans la vessie, laquelle, lorsqu'elle est vuide, paroît épaisse, & est membraneuse & mince, lorsqu'elle est distendue par l'urine : Il avoue à la vérité que l'on trouve dans les cadavres

(r) Traité des Maladies des Femmes Grosses, Tom. I. pag. 20. & suiv.

des Femmes mortes subitement après l'accouchement, que la matrice a environ deux travers de doigt d'épaisseur: mais il attribue cette épaisseur à la contraction qu'elle éprouve sitôt qu'elle est vuide; il ne nie pas que dans les cadavres des Femmes mortes enceintes on ait trouvé sa substance épaisse: mais il veut que cela soit contre nature & causé après de fausses douleurs d'un accouchement qui a duré long-temps, par une inflammation & une fluxion d'humeurs sur la matrice.

Il en a conclu enfin qu'on ne peut démontrer comme naturelle l'épaisseur de la matrice que sur le cadavre d'une Femme morte vers le dernier mois de sa grossesse, la matrice n'étant altérée par aucune cause. Mais comme il est rare qu'un tel cas arrive, il conseille en attendant d'examiner une matrice de brebis pleine, laquelle paroît manifestement mince & membraneuse.

C'est ainsi qu'un triste exemple nous apprend que d'habiles gens voulant soutenir opiniatrément l'opinion qu'ils ont préconçue ne s'en rapportent pas même quelquefois à leurs propres yeux. Au reste un célebre Auteur dans (s)

(s) Deventer Novum Lumen, Cap. VIII. pag. 29. & suiv.

l'art des Accouchemens a réfuté solidement ce sentiment. Ce que *Mauriceau* vouloit voir pour être convaincu de l'épaisseur de la matrice dans l'état de grossesse, le célebre *Littre* (*t*) l'a vû, ayant eu occasion d'examiner la substance d'une matrice épaisse d'environ huit lignes dans le cadavre d'une femme morte subitement d'une chûte le huitiéme mois de sa grossesse. *Mery* a vû (*u*) une épaisseur semblable dans la matrice d'une Femme morte quatre heures après l'accouchement. Il paroît par-là que la matrice vuide ne paroît pas épaisse, parce qu'elle est déja resserrée, comme le veut *Mauriceau* : car dans une matrice pleine on démontre la même épaisseur de substance. *Deventer* remarque très-bien (*v*) que l'épaisseur de la matrice empêche le renversement de son fond après l'accouchement, & qu'il ne soit entraîné à travers l'orifice ouvert ; ce qui arriveroit sur-tout lorsqu'on tire le placenta. En effet, on auroit bien de la peine à prévenir cette chûte, si la matrice étoit mince & membraneuse. Le même Auteur si

(*t*) Academ. des Sciences, 1701. Mémoir. pag. 292.

(*u*) Ibid. 1706. Hist. pag. 22.

(*v*) Novum Lumen, &c. Cap. XXIII. p. 80.

célebre par ſa longue expérience dans la pratique des Accouchemens atteſte que cet accident arrive très rarement & ſeulement *lorſque la matrice eſt extraordinairement mince : alors elle ſe plie autour de la main comme un linge mouillé, & ſa contraction n'eſt ni ſi prompte ni ſi aiſée : ce qui ne me fait pas plaiſir ; j'aimerois beaucoup mieux qu'elle conſervât ſa forme ordinaire, qu'elle ſe contractât comme il faut auſſitôt après l'accouchement, & qu'elle ſe fermât autour de la main lorqſu'elle eſt encore dans ſa cavité, parce qu'alors on a beaucoup moins d'accidens à craindre.* On traitera plus bas en parlant *des maladies des Femmes Accouchées* de cet état de la matrice, & de ce qu'on en doit craindre.

Ce qui arrive ſouvent, lorſque des hommes érudits embraſſent avec vivacité des ſentimens contraires, eſt effectivement arrivé ici, quelques-uns ayant dit que la matrice en ſe diſtendant dans la groſſeſſe devenoit plus mince, & d'autres ayant ſoutenu qu'elle acqueroit beaucoup plus épaiſſeur qu'elle n'en avoit auparavant. Il eſt certain que dans les filles, & les femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, la matrice a une ſubſtance ſolide, ferme, & de l'épaiſſeur du petit doigt,

doigt, & quelquesois même plus. Cela posé, si la matrice, pendant la grossesse & vers le terme de l'accouchement conserve son ancienne épaisseur, la masse de son corps a dû beaucoup augmenter, pour que sa cavité ait pû être si fort distendue sans que ses parois se soient amincies. Sur ces considérations, un Auteur (*x*) qui m'est très-attaché par les liens de l'amitié, du sang, & par les études que nous avons faites ensemble, a établi que la matrice conserve, sinon toujours, du moins fréquemment, à peu-près son ancienne épaisseur. Celle d'une Femme Grosse dont il a décrit si exactement l'histoire, & dont il a donné une très-belle figure, faite par un habile Graveur, qui l'a représenté suspendue dans une liqueur, ne paroît pas excéder de beaucoup l'épaisseur naturelle de la matrice d'une Femme non enceinte; d'où il conclut avec raison que dans les Femmes Grosses la substance de la matrice augmente quelquesois, & quelquesois reste dans le même état, mais qu'on doit regarder presque comme un cas unique, lorsqu'il lui arrive de deve-

(*x*) Noortwyk, Uter. Human. Gravid. Anat. & Hist. pag. 111.

nir moins épaisse. Comme il est certain, ainsi qu'on le voit très-bien exprimé sur cette belle planche, que les vaisseaux utérins se distribuent entre les feuillets de la substance de la matrice, non sur un même plan, mais par différentes couches, & que dans le temps de la grossesse ces mêmes vaisseaux remplis de sang se dilatent prodigieusement; on conçoit aisément que l'amincissement de la matrice dans le temps de la grossesse ne peut avoir lieu; & que si on l'a observé quelquefois c'étoit une affection morbifique. Il paroît en même-temps que plus l'abondance du sang qui distend & dilate les vaisseaux utérins est grande, plus la substance de la matrice dans la grossesse est épaisse; l'on conçoit de-là la raison de la différente épaisseur dans les différens sujets. On peut voir dans le même Auteur qui a écrit avec beaucoup de fidélité tout ce qui regarde la matrice dans l'état de grossesse, & qui n'a rien avancé qu'il ne nous ait démontré à d'autres & à moi, on peut, dis-je, voir quelle est alors la capacité des vaisseaux & des sinus utérins remplis de sang, & qui communiquent avec le chorion & le placenta.

Si l'on examine les belles planches

qui représentent la matrice dans l'état de grossesse, publiées depuis par le célebre *Albinus* qui a tant enrichi notre art, on verra pareillement combien le diamétre des vaisseaux est alors considérable dans la substance de la matrice : c'est ce qui a donné lieu à *de Graaf* (*y*) de la comparer dans l'état de grossesse à une éponge pleine de sang, & il a été étonné de ce qu'après l'accouchement la contraction de ce viscere est telle, que dans l'espace de seize jours il revient à sa grandeur naturelle, le sang qui avant l'accouchement distendoit les vaisseaux utérins étant évacué par les lochies.

Il a cependant trouvé dans des femmes mortes en couche ces vaisseaux encore assez ouverts *pour pouvoir, au moyen d'un syphon, introduire une liqueur dans les artères hypogastriques ou spermatiques, laquelle passoit avec effort dans la capacité de la matrice, comme si l'on y eût poussé de l'air.*

Par tout cela il paroît que le sang menstruel, qui par une loi naturelle est retenu dans les Femmes Grosses, est employé, non seulement pour l'accrois-

(*y*) De Mulier. organis, Cap. VIII. pag. 104. 105.

ſement du fœtus, mais même pour diſtendre & remplir en même-temps les vaiſſeaux de la matrice. Cette obſervation ne laiſſe pas d'être importante pour le traitement des maladies des Femmes Groſſes, ainſi qu'on le verra par la ſuite.

Que cela ſe rapporte bien à la doctrine d'*Hippocrate* ! (*a*) *En effet lorſqu'une femme eſt groſſe, le ſang eſt porté peu-à-peu de tout le corps aux parties internes de la génération, & entourant circulairement ce qui eſt dans la matrice, augmente ce viſcere.* Dans un autre endroit (*b*) en expliquant pourquoi la femme ne tombe pas malade, lorſque ſes regles manquent quand elle eſt groſſe; il dit: *C'eſt que le ſang qui a coutume de ſortir chaque mois abondamment n'eſt pas agité, mais ſe retire tous les jours peu-à-peu & ſans douleur dans la matrice, ce qui donne lieu à l'augmentation de ce qui eſt contenu intérieurement dans ce viſcère. Le ſang y eſt porté chaque jour & non une fois par mois, parce que le fœtus qui y eſt contenu tire toujours quelque choſe du corps en raiſon des forces, & la reſpiration con-*

(*a*) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. XXIII. Charter. Tom. VII. pag. 744.

(*b*) De Nat. Puer. Cap. III. Charter. Tom. V. pag. 312.

tribue au même moyen. Elle est dabord petite, & la mere fournit peu de sang: Mais lorsque la respiration devient plus forte, il se fait aussi une plus grande attraction de sang, lequel descend dans la matrice en plus grande abondance.

L'oeuf humain étant donc non seulement contigu de toutes parts, mais même continu à la superficie concave de la matrice, est continuellement échauffé par la chaleur du sang contenu dans la substance de la matrice, & il se fait ainsi une incubation dans le propre corps de la femme, telle que les animaux ovipares la font hors de leur corps. On voit par-là combien est admirable l'usage du sang, qui auparavant avoit coutume de sortir chaque mois, & qui maintenant est retenu dans les vaisseaux utérins, & les remplit peu-à-peu à mesure qu'ils se dilatent. *Harvée* attribue (c) principalement au sang la formation de l'embryon : il prétend même qu'il existe avant le cœur & les vaisseaux; qu'il est le principe de la vie, & le dernier qui meurt. *Il donne à toutes les autres parties l'esprit vital & la chaleur naturelle : C'est en lui que paroît d'abord le chaud inné ou*

(c) De Generat. Animal. exercit. Tom. I. pag. 149. & suiv.

implanté connu des Médecins : C'eſt un principe ou plutôt un foyer continuel que nous logeons dans notre corps. C'eſt lui enfin qui donne la vie à tout le corps & à chacune de ſes parties : c'eſt de lui que proviennent la nutrition, l'accroiſſement, le ſecours & le ſoulagement, &c. En lui comme dans ſa ſource abonde principalement la chaleur : par lui toutes les autres parties ſont vivifiées & échauffées au moyen de la chaleur influente. En effet, la chaleur qui accompagne le ſang, humecte, échauffe, & conſerve tout le corps.

On ſçait que le germe du poulet caché dans l'œuf fecondé peut reſter fort long-temps ſans aucun ſigne de vie, ou d'accroiſſement. Qu'on employe un degré de chaleur convenable, ſoit par l'incubation de la poule, ſoit par tout autre moyen, le mouvement, la vie, l'accroiſſement ſuivent auſſitôt, & même ſi promptement que dans l'eſpace de vingt jours une molécule très-petite, qui auparavant tomboit à peine ſous les ſens, préſente alors un poulet parfait, qui ſort après avoir briſé ſa coque par ſa propre force. Le ſang chaud mû par les vaiſſeaux utérins, dont l'embryon humain reçoit l'impreſſion de toutes parts, lui paroît être d'un grand avantage à ſa formation.

§. 1295. *D'autres viennent de la masse même, & du mouvement du fœtus, du placenta, & des eaux, qui agissent avec effort sur ces parties très-sensibles.*

La matrice dans la grossesse monte par son fond dans l'abdomen, presse les autres viscères, & les éloigne de leur situation naturelle, suivant le volume plus ou moins grand qu'elle occupe dans le ventre. Les deux ou trois premiers mois elle ne peut causer que très-peu d'incommodités ; mais les mois suivans jusqu'au temps de l'accouchement, elle est quelquefois la cause de plusieurs désordres. Dans le cadavre d'une Femme qui se noya au sixieme mois de sa grossesse, on remarqua (*d*) que le fond de la matrice dilatée touchoit l'estomac; mais entre sa partie antérieure & le péritoine, on ne trouva aucune partie d'intestin ni d'épiploon, parce que ces viscères étoient éloignés de part & d'autre sur les côtés : c'est pourquoi la superficie de la matrice étoit antérieurement contiguë au péritoine. De-là il est aisé de comprendre pourquoi on sent facile-

(*d*) Denys, Over Het ampt der vroedmeesters, &c. pag. 57.

ment en mettant la main ſur le ventre de la femme, le mouvement du fœtus dans la matrice. La partie poſtérieure de ce viſcère étoit couchée ſur l'os ſacrum & les vertebres lombaires, ſans qu'il y eût aucune partie d'interpoſée. Dans d'autres cadavres de Femmes Groſſes, on a auſſi trouvé couché ſur le fond de la matrice l'eſtomac & l'épiploon avec une grande partie des inteſtins comprimés en haut & en arriere vers le diaphragme. On lit encore dans d'autres Auteurs des exemples ſemblables, ſur le changement particulier de la ſituation des viſcères dans les Femmes Groſſes (*e*). Il paroît donc clairement qu'ils ſouffrent quelquefois violence, lorſqu'ils ſont jettés ſur les côtés par la matrice tuméfiée, de ſorte que les inteſtins ſont comprimés de tous côtés, d'où s'enſuit un paſſage plus difficile des alimens par les grêles, & une accumulation des matieres fécales dans les gros. La même cauſe rend plus difficile l'entrée de la bile dans le duodenum ; ce qui occaſionne ſi ſouvent aux Femmes Groſſes de légeres jauniſſes, qui ceſſent ordinairement après

(*d*) *Levret*, l'Art des Accouchemens, pag. 57.

l'accouchement, à moins que la bile retenue dans la vésicule du fiel n'ait déjà acquis une trop grande épaisseur, ou ne se soit formée en concrétions calculeuses, qui ne peuvent passer aisément par le canal trop étroit. Il est cependant rare que cela arrive, si ce n'est aux Femmes qui avoient déjà une disposition à ces maladies avant la grossesse; car les jaunisses des Femmes Grosses sont presque toujours fort simples. Cette diverse compression des viscères peut certainement donner lieu à plusieurs symptomes durant la grossesse; c'est pourquoi *Hippocrate* a dit (e): *Si vous voulez connoître si une Femme a conçu, donnez-lui pour boisson avant qu'elle dorme de l'eau miellée: Si elle sent dans le ventre des tranchées, c'est un signe qu'elle a conçu; & lorsqu'elle n'en sent pas, on peut assurer qu'elle n'a pas conçu. Galien*, dans son Commentaire sur ce passage, remarque qu'*Hippocrate* donnoit de l'eau mielée simple, parce qu'il avoit besoin pour ce diagnostic de sa ventosité: mais il paroît qu'il a tenté ce diagnostic les premiers mois de la grossesse, la Femme

(e) Sect. V. Aphor. XLI.; Charter. Tom. IX. pag. 219.

Groſſe (*f*) ſentant ordinairement vers le quatriéme mois, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, le mouvement de l'enfant, ce qui eſt un ſigne plus certain de la groſſeſſe que les tranchées après avoir bu de l'eau mielée. Mais *Galien* ajoûte ſçavamment que ces douleurs arrivent aux Femmes qui ont conçu (διὰ τὴν ἀπὸ τῆς μήτρας στενοχωρίαν), par rapport à l'étroiteſſe du lieu, laquelle vient de la matrice tuméfiée.

Mauriceau & pluſieurs autres font venir de cette cauſe la conſtipation qui arrive aux Femmes Groſſes. On comprend auſſi par-là pourquoi vers la fin de leur groſſeſſe, certaines Femmes ſont ſujettes au vomiſſement, principalement celles dont la matrice monte fort haut, comprime l'eſtomac, & l'irrite ainſi, ou du moins empêche qu'il ne ſe diſtende par les alimens qu'il reçoit. Si, comme il a été dit peu auparavant, la matrice montant dans l'abdomen touchoit déjà l'eſtomac au ſixiéme mois de la groſſeſſe, il eſt aiſé de croire qu'elle l'auroit comprimé & reſſerré dans le dernier mois. On ne peut eſperer la guériſon de ces vomiſſemens

(*f*) Mauriceau, Traité des Maladies des Femmes Groſſes, Tom. I. pag. 92.

que par la déplétion de la matrice au moyen de l'accouchement. Le seul soulagement est que les Femmes mangent & boivent peu à la fois, mais souvent, afin de se nourrir sans qu'il arrive à l'estomac une grande distension. Si tant d'incommodités peuvent déjà venir du seul volume de la matrice distendue, on conçoit aisément que ces maux doivent beaucoup augmenter, lorsque le fœtus fait des mouvemens violents, & heurte contre les viscères voisins.

On a cependant espérance que la situation changée des viscères reprendra bientôt sa forme naturelle, lorsque la matrice sera vuide : c'est du moins ce qui arrive ordinairement, quoique pas toujours. *Caspar Bauhin* en traitant de l'épiploon avoit déja remarqué ce qui suit (g) : *Dans quelques Femmes l'épiploon reste en paquet vers le milieu du ventre après l'accouchement, ce qui leur cause souvent de cruelles douleurs.* Ce viscère d'un assez gros volume dans les hommes est couché & flottant sur les intestins, les échauffe, les humecte, les lubréfie; & étant formé de deux feuillets mobiles l'un sur l'autre, il céde aisément, & change de situation, puisque

(g) Theatr. Anat. Lib. I. Cap. XII. p. 79.

dans les animaux que l'on ouvre après avoir mangé, il paroît comme un paquet ſous l'eſtomac, au lieu que l'eſtomac étant vuide, il deſcend bien plus bas vers les parties inférieures. Mais lorſque le fond de la matrice dans l'état de groſſeſſe commence à faire éminence audeſſus des os pubis, il éleve les inteſtins & l'épiploon, & les jette peu-à-peu ſur les côtés. Quelquefois l'épiploon paroît enveloppé & plié en pluſieurs doubles par la matrice qui s'éleve peu-à-peu. S'il vient à ſe ſécher ſoit par la compreſſion de la matrice, ſoit par quelqu'autre cauſe, il y a lieu de craindre que ſes feuillets ne s'uniſſent, & lorſque la matrice ſera vuide par l'accouchement, il ne pourra ſe déployer pour reprendre ſon ancienne ſituation. *Ruiſch* a vû quelquefois (*h*) reſter dans l'abdomen après l'accouchement des tumeurs dures & oblongues, & il avoue avoir douté long-temps de leur nature, juſqu'à ce qu'il l'eût appris par la diſſection du cadavre. Il a vû en effet *un épiploon épais d'environ deux doigts, large de trois, long de la paume & demie de la main, dégénerer en une ſubſtance adipeuſe & char-*

(*h*) Obſerv. Anat. Chirurg. cent. Obſerv. LXIII. pag. 59.

nue, & de plus squirrheuse. Cette masse étoit adhérente, comme il l'a fait graver, supérieurement au fond de l'estomac & inférieurement à celui de la matrice. Il paroît très-croyable que le fond de la matrice élevé jusqu'à l'estomac a pressé l'épiploon, & s'est uni avec lui; mais qu'après l'accouchement, la matrice en se contractant a tiré vers le bas l'épiploon adhérent & a ainsi produit une tumeur oblongue dans l'abdomen. *Ruysch* avoit vû & touché souvent sur des femmes vivantes plusieurs tumeurs semblables, posées les unes obliquement & les autres transversalement. Il remarque pareillement *que les Femmes ont porté ces tumeurs pendant plusieurs années, sans une grande & même sans aucune douleur, quoique toujours avec quelqu'incommodité.*

On a prouvé plus haut, par plusieurs observations, en traitant de l'hydropisie, combien sont surprenantes les manieres dont l'épiploon peut quelquefois dégénérer & produire des maladies très-facheuses.

Lorsque la matrice monte peu-à-peu & directement, la situation des viscères de l'abdomen change à la vérité, mais c'est avec lenteur & bien

moins de violence. Lorſqu'au contraire le fond de la matrice d'une Femme Groſſe incline ſur un des côtés, la compreſſion devient inégale, & il peut en arriver pluſieurs maux. On cite un cas ſemblable obſervé (*i*) par le célebre *Littre*. La matrice penchant toujours par un vice des ligamens ſur le côté droit, avoit preſſé en haut le foye contre le diaphragme, avoit changé ſa ſituation & ſa figure, avoit diminué la cavité de la poitrine, produit des palpitations de cœur, & cauſé pluſieurs autres maux. Le premier enfant étoit ſi gros qu'on ne put le tirer que par morceaux, mais il étoit mort. La Femme accoucha par la ſuite heureuſement de deux enfans : mais dans tout le temps de la groſſeſſe la matrice inclinoit toujours du côté droit.

Comme il eſt conſtant par les obſervations, ainſi qu'il a été dit, qu'il n'y a aucun corps intermédiaire entre la matrice d'une Femme Groſſe & les vertebres du dos, le tronc de l'aorte qui deſcend le long du corps des vertebres, pourra être tellement preſſé par la matrice couchée deſſus, que le ſang

(*i*) Academ. des Scienc. l'an 1709. Hiſt. pag. 24.

chassé par le cœur, ne puisse que difficilement descendre dans les parties inférieures, d'où s'ensuit surabondance dans les supérieures. On a averti en traitant de l'apoplexie au §. 1010. γ que par la compression que la matrice, dans l'état de grossesse, exerce sur les parties voisines, l'impétuosité & l'abondance du sang qui se porte à la tête, pouvoit augmenter, même avec danger; ce qui est confirmé par le passage d'*Hippocrate*, cité alors, lequel dit : *Les douleurs de tête accompagnées d'assoupissemens & de pesanteur qui surviennent aux Femmes Grosses, sont dangereuses : il arrive aussi quelquefois qu'elles sont attaquées de convulsions.* On a encore remarqué au même endroit, que par le terme ἐπιφόρους, on entendoit non-seulement les Femmes simplement grosses, mais même celles qui sont prêtes d'accoucher, parce qu'alors la matrice étant d'un très-gros volume, il y a plus de danger à craindre de la part de la compression des vaisseaux.

§. 1296. *De la premiere cause* (1294) *paroissent dépendre les nausées, le vomissement, le défaut d'appétit ou son entiere dépravation, les défaillances,*

les étourdissemens, les grandes douleurs d'estomac, des aînes, des reins, des mammelles, l'engourdissement, la pesanteur, la difficulté de respirer, l'avortement.

On fait l'énumération dans ce paragraphe des principaux symptomes qui ont coutume d'accompagner la grossesse, non qu'on les rencontre tous dans les Femmes Grosses, mais ils se montrent en plus ou moins grand nombre, suivant la différence des Femmes. On a coutume d'attribuer leur origine à la même cause, je veux dire, à la trop grande quantité de sang, provenante de la rétention des régles, lorsque l'enfant ne peut consommer ce sang pour sa nourriture, comme il a été dit au §. 1294.

Mais on a remarqué alors qu'il ne s'écouloit pas par les régles une aussi grande quantité de sang qu'on le croit communément, que la plus grande partie de ce sang sert à tenir toujours pleins les vaisseaux uterins augmentés de volume. Ce qui fait qu'on peut douter avec raison, si ces symptomes doivent être attribués à la seule pléthore dans les Femmes Grosses.

La pléthore a certainement ses signes

qui la distinguent, & dont il a été fait mention au §. 106 : ces signes se rencontrent-ils dans toutes les Femmes Grosses qui sont affectées au moins de quelques-uns des symptomes rapportés ici ? Au §. 1293, on a mis au nombre des signes de la grossesse, que les yeux paroissent plus resserrés & plus enfoncés, & leur blanc livide; mais ce ne sont pas-là des signes de pléthore, puisque dans celle ci les yeux sont plutôt saillans, & on voit des vaisseaux sanguins au blanc des yeux. J'ai remarqué dans plusieurs Femmes Grosses le visage plus pâle & retiré, quoiqu'il y eût des symptomes assez fâcheux de grossesse.

De plus, la plûpart des Femmes deviennent grosses après la cessation de leurs régles; ce qui fait que celles qui sont au fait, ont coutume de marquer le temps de l'accouchement, comptant le commencement de la grossesse du quatorziéme jour après le commencement des dernieres régles; l'événement a confirmé nombre de fois que ce calcul étoit assez juste. Mais dans ce temps, les régles retenues ne peuvent encore causer de pléthore. Cependant j'ai souvent vû les nausées & les vomissemens arriver au commencement même de la

grossesse. Je me souviens très-bien d'avoir connu une fille fort belle, mariée à un jeune homme vigoureux, laquelle eut le lendemain de ses nôces des vomissemens, des nausées, & en suite un appétit désordonné pour des choses extraordinaires. Elle étoit très-fâchée de ce que dans la joye du repas, tout le monde la complimentoit sur sa grossesse. Elle accoucha au bout de neuf mois de mariage, jour pour jour, d'un gros enfant fort sain. Une autre Femme assez robuste, eut aussi-tôt après avoir conçu, une douleur extraordinaire à l'estomac & au dos : elle devint très-peureuse, & étoit obligée d'être toujours couchée ; elle avoit continuellement des rapports & des vents, une très-grande lassitude dans tout le corps ; elle avoit presque perdu l'usage de ses sens ; son visage étoit pâle ; enfin elle étoit, pour ainsi dire, dans un état de mort. Elle resta ainsi jusqu'au cinquiéme mois de sa grossesse ; alors elle commença à vomir, ses forces revinrent, elle quitta le lit, & passa assez bien le reste du temps de sa grossesse. Cette Femme a eu plusieurs enfans ; mais elle a toujours dû souffrir les mêmes incommodités, quoique plusieurs Médecins habiles

ayent fait leurs efforts pour la secourir. On tenta la saignée & plusieurs autres remedes ; mais tout fut inutile.

Je sçais qu'on peut m'opposer que de tels cas n'arrivent pas souvent ; mais du moins doit-on conclure de celui-ci, que les symptomes que l'on observe dans le temps de la grossesse, n'ont pas toujours la pléthore pour cause ; de plus, il n'est pas rare que les Femmes ayent des nausées, du dégoût pour certains alimens qu'elles aimoient beaucoup auparavant, & un appétit déréglé pour d'autres extraordinaires : celles qui ont déjà éprouvé de semblables symptomes, doutent de leur état, attendant avec inquiétude l'arrivée de leurs régles. Si elles ne paroissent pas, alors elles croyent surement être grosses, & commencent à compter leur grossesse du temps où elles ont observé les symptomes dont nous venons de parler. Dans ces cas même, qui ne sont pas rares, on ne peut dire que la pléthore soit la cause de ces symptomes, puisqu'elle n'existe pas encore, & que cet axiome est reçu dans toutes les écoles ; sçavoir, que *nul effet ne peut arriver avant sa cause*. Le changement remarquable de la matrice & des parties voi-

ſines qui ont rapport à la génération dans le temps même de la conception & après, paroît plutôt être la cauſe de ces ſymptomes qui accompagnent la groſſeſſe, ayant ſur-tout prouvé par ce qui a été dit plus haut, cet empire régulier avec lequel la matrice agit ſur les autres parties du corps.

Les nauſées, le vomiſſement, le défaut d'appétit. Ces accidens ſont ſi familiers aux Femmes Groſſes, que la plûpart les ſouffrent patiemment, ſans demander qu'on y remédie, ſur-tout lorſqu'elles ont déja ſouvent éprouvé qu'à meſure que la groſſeſſe avance, ils diminuent peu-à-peu, & ceſſent enfin entiérement. Il eſt bien rare en effet qu'ils durent au-delà du troiſiéme mois. Il eſt vrai que quelques Femmes ont vers la fin de leur groſſeſſe, des vomiſſemens & des nauſées provenant, comme il a été dit, de ce que la matrice s'éléve fort, & touche déja l'eſtomac au ſixiéme mois de la groſſeſſe; mais il s'agit ici principalement des nauſées & des vomiſſemens qui commencent dans les premiers jours de la groſſeſſe (*k*). *Mauriceau*, en parlant de ces accidents, avertit en

(*k*) Mauriceau, Traité des Maladies des Femmes Groſſes, Tom. I. pag. 128. 129.

même temps qu'ils ne sont pas produits par un amas d'humeurs dans l'estomac, & qu'en conséquence on ne doit pas donner des évacuants dont l'usage ne seroit pas sûr dans ce premier temps de la grossesse, sur-tout s'ils étoient trop forts. On peut encore voir à ce sujet ce qui est dit dans *le Chapitre sur les nausées* au §. 642. n°. 5. cependant on ne peut nier que, si ces accidens durent long-temps, ou se font sentir continuellement, les fonctions des viscères chyliferes sont tellement lésées, que les Femmes ont de l'horreur pour toute sorte d'alimens & de boisson, & il s'amasse quelquefois dans l'estomac & dans les premieres voies, une quantité d'humeurs vicieuses dont on doit procurer l'expulsion, sur-tout si l'on a des signes d'un tel mal par les rapports de mauvaise odeur, l'amertume de la bouche, & la langue chargée d'ordures. Un doux purgatif, principalement la rhubarbe, est alors pour l'ordinaire très-utile; il faut toujours éviter avec soin d'en employer de plus forts. Les meilleurs Auteurs qui ont écrit des maladies des Femmes Grosses, ont recommandé, sans exception, cette méthode; *Hippocrate* est aussi du même sentiment;

voici comme il s'exprime : (*l*) *Si les Femmes Grosses ont beaucoup d'humeurs, il faut les purger au quatrième mois & jusqu'au septiéme ; mais dans ce temps plus modérément, & jamais lorsque le fœtus est petit ou déjà grand ;* d'où il paroît qu'*Hippocrate* n'a pas recommandé la purgation pour les nausées & les vomissemens qui arrivent au commencement de la grossesse, & qui ont coutume de cesser le troisiéme mois, quelquefois même plutôt ; mais seulement dans le cas où il y a une quantité d'humeurs viciées. Il ordonne de s'abstenir des purgatifs 1°. les premiers mois, parce qu'alors il y auroit lieu de craindre l'avortement ; 2°. les derniers mois, crainte que les tranchées que causent souvent les purgatifs, n'excitassent les douleurs de l'accouchement, & que le fœtus ne sortît avant le temps marqué par la nature. Mais comme dans un autre endroit (*m*) *Hippocrate* dit : *Si une Femme Grosse a souvent la diarrhée, il y a lieu de craindre l'avortement*, on peut conclure qu'il n'a jamais employé que des purgatifs doux.

(*l*) Sect. IV. Aphorism. I. Charter. Tom. IX. pag. 130.

(*m*) Sect. V. Aphorism. XXXIV. pag. 214.

J'ai vû une fois, l'enfant ayant déjà fait la culbute, & la matrice pesant sur les parties inférieures, les nausées & le vomissement reparoître de nouveau : on ne pouvoit alors attribuer ces accidens au fond de la matrice élevée, & qui pressât l'estomac. Un verre de vin d'Espagne avec du biscuit, produisit presque sur le champ un bon effet ; *Mauriceau* le loue beaucoup : il dit avoir aussi donné en pareil cas un peu d'esprit de vin. Si la Femme étoit d'un tempérament chaud & sanguin, il ne seroit pas sûr d'employer ces remedes chauds, à moins qu'on ne diminuât d'abord la pléthore au moyen de la saignée. Au reste, ces vins huileux & purs étant donnés en petite quantité, apportent beaucoup de soulagement. *Hippocrate* a décidé (*n*) que les boissons les plus pures sont les meilleures pour la matrice & pour la nutrition du fœtus.

Lorsque des nausées continuelles & presque insupportables, affligeoient les Femmes Grosses, dont le genre nerveux étoit vivement attaqué, je les ai souvent guéri heureusement, en leur faisant prendre quelques gouttes de lau-

(*n*) De Salubr. Vict. rat. text. XXIV. Charter. Tom. VI. pag. 233.

danum liquide. *Voyez sur cela le* §. 644. 645.

Son entiere dépravation. Comme cet appétit dépravé est fort varié, les Grecs l'appellent χισσα ou méme χιττα (*o*), parce que la Pie a des aîles de diverses couleurs, & une voix très-variée. On appelle encore ce symptome *envie*, parce qu'on l'observe quelquefois, non-seulement dans les Femmes Grosses, mais même dans les filles. Cet appétit dépravé porte quelquefois à désirer des choses tout-à-fait absurdes. Ainsi *Hippocrate* a écrit (*p*) que les Femmes Grosses desirent quelquefois avec passion de la terre ou des charbons, & viennent à bout d'en manger, & que si-tôt que l'enfant est né, on voit alors une marque sur sa tête. On a dans l'Histoire de la Médecine une foule d'exemples d'appétit dépravé de Femmes Grosses qui mangent avec avidité & en se cachant, de la chaux, de la brique, de la laine, & plusieurs autres choses semblables. Il arrive aussi souvent qu'elles se portent avec un appétit très-vif, sur certains

(*o*) Moschion, apud Spach. pag. 3. n°. 28.
(*p*) De Superfet. Cap. VI. Charter. Tom. VII. pag. 863.

alimens dont elles mangent une quantité surprenante. *Tulpius* dit avoir vû (q) *une Femme Grosse qui aimoit tant les harengs salés, qu'elle en mangea pendant sa grossesse mille quatre cent, sans cependant que l'estomac ait été lésé, ni que sa santé en ait souffert.* De compte fait, on voit qu'elle en a mangé cinq par jour, à la vérité, c'est un mets agréable, mais qu'un homme robuste auroit bien de la peine à prendre en si grande quantité. L'enfant avoit le même appétit; *car avant que de pouvoir demander par paroles des harengs, il en demandoit par ses cris.* On est assez dans l'usage par-tout d'accorder aux Femmes Grosses ce qu'elles demandent, quelque prix que cela coûte, à moins que ce ne soit des choses entierement absurdes & certainement capables de leur nuire. C'est ce qui a donné lieu à cet à axiome pratique de *Manningham* (r) : *Quand bien même les alimens que desirent avec ardeur les Femmes Grosses, ne seroient pas très-bons & très-convenables pour la nutrition, on doit néanmoins les préférer entierement à ceux qu'elles n'aiment pas & qu'elles ont*

(q) Observ. Med. Lib. II. Cap. XXIV. pag. 132.

(r) Art. Obstetr. Compend. pag. 65.

en horreur. Ces envies désordonnés d'alimens ou de boiſſons ne durent pas toujours tout le temps de la groſſeſſe, comme il eſt arrivé à cette femme qui avoit mangé tant de harengs : j'ai vû ſouvent qu'elles diſparoiſſoient aſſez promptement, & quelquefois auſſi elles revenoient de nouveau. J'ai connu une Dame fort honnête & très-ſobre, qui commença à avoir pendant un jour ou deux, une grande envie de boire du vin; mais comme elle ſe reſpectoit, elle ne voulut pas en boire plus qu'à ſon ordinaire : le mari ayant ſoupçonné ce dont il s'agiſſoit, lui fournit adroitement une occaſion facile de ſatisfaire ſon envie, ſans que perſonne s'en apperçût : elle a enſuite avoué qu'elle n'avoit jamais eu un plus grand plaiſir; & quoiqu'elle eût bû une aſſez grande quantité de vin, elle n'en fut point du tout incommodée.

Les défaillances. Elles arrivent ſouvent dans le temps de la groſſeſſe, ſurtout aux Femmes d'un tempérament tendre & délicat : elles ſuivent auſſi quelquefois de fortes nauſées; mais elles ceſſent bien-tôt, lorſqu'on fait reſpirer à la malade par le nez du vinaigre fort, du vin, ou quelqu'eſprit légérement aromatique, auquel on peut ajoûter des

remedes anti-hystériques doux, dont on parlera plus bas au §. 1300. Les foiblesses légeres, viennent quelquefois du mouvement trop fort du fœtus dans la matrice, ou de ce que la Femme Grosse est restée trop long-temps à genoux. De plus, le volume de la matrice & celui du fœtus étant déjà beaucoup augmentés, il y a dans la substance de la matrice & dans les vaisseaux du placenta, une grande quantité de sang; quelquefois aussi la matrice comprime par son volume les veines iliaques, & très-peu les artères, parce qu'elles résistent davantage, d'où il y a dans le bassin & au-dessous une grande quantité de sang qui ne retourne pas au cœur, ou du moins qui ne retourne qu'en partie; delà vient une diminution dans les forces de ce viscère. Mais si la position de la matrice est changée par la situation horisontale dans le lit, ou par quelqu'autre maniere, les veines comprimées cessant de l'être, le cœur reçoit du sang en abondance, ce qui l'accable presque pendant quelques momens; de-là la palpitation du cœur, & la syncope prête à venir, jusqu'à ce que ce sang ait été distribué également dans tous les vaisseaux; alors tous les accidens cessent.

Les étourdissemens. L'étourdissement, quoique la maladie la plus légere du cerveau, commence ordinairement toutes les maladies les plus graves de la tête; & lorsqu'elles sont guéries, elles laissent ordinairement cette affection pour le dernier symptome. Elle précéde souvent ou accompagne les défaillances, & le plus souvent les nausées mêmes dans les personnes qui peu auparavant étoient très-saines, lorsqu'elles font subitement plusieurs tours en rond, lorsqu'elles voyagent sur mer, ou lorsque d'un lieu élevé elles regardent en bas, &c. L'étourdissement ou vertige pourra donc naître de causes assez légeres. Il vient de la pléthore, si les vaisseaux du cerveau sont trop remplis de sang; on le guérit par la déplétion des vaisseaux. On a coutume d'accuser cette cause dans les Femmes Grosses, laquelle, à la vérité, a lieu quelquefois, mais pas toujours; les mêmes causes qui produisent les syncopes, les nausées, le vomissement, produisent aussi l'étourdissement, & ont besoin par conséquent d'un semblable secours.

Les grandes douleurs d'estomac. Une acrimonie acide produisant si souvent des déchiremens dans l'estomac, & de cruelles douleurs d'intestins, la même

cause pourra avoir lieu & produire le même mal aux Femmes Grosses, si elles prennent plaisir à manger ou à boire des alimens acides ou qui doivent bien-tôt le devenir, sur-tout la premiere coction étant affoiblie en elles par les fréquentes nausées, ces alimens éprouvent plus difficilement des changemens, & conservent en conséquence leur caractère; ce qui a donné lieu à *Manningham* (s) d'avertir de ce qui suit: *Les Femmes Grosses dont l'estomac est sujet à des aigreurs ou à des chaleurs, doivent s'abstenir de faire usage de fruits acides qui ne soient pas mûrs, & de sucre, & même du vin, lequel aigrit les alimens dans l'estomac, & est lui-même acide.* Les médicamens terreux, capables d'absorber l'acide, tels que *la pierre d'écrevisse*, & autres semblables, détruisent assez heureusement cette maladie. *Les vins d'Espagne* & autres vins huileux, comme le *Tockai*, ne s'aigrissent pas si aisément, il faut donc les préférer; mais de toutes les parties, celle qui paroît la plus sensible, est l'orifice supérieur de l'estomac qui, étant irrité par les acides ou autres substances âcres, devient très-douloureux.

On sçait que si une personne boit du

(s) Art. Obstetr. Compend. pag. 66.

vin aigre, elle peut n'en pas être incommodée ; mais ſi elle rend beaucoup de vents par la bouche, ou ſi allant en voiture, elle eſt beaucoup ſecouée, deſorte que les matieres renfermées dans l'eſtomac déjà rendues plus âcres, touchent ſon orifice ſupérieur, la cardialgie ſurvient ordinairement. Si enſuite on conſidere que l'eſtomac eſt preſſé par la matrice tuméfiée, & que ſa ſituation eſt quelquefois changée, on comprendra pourquoi la douleur d'eſtomac peut être produite par la groſſeſſe conſidérée comme cauſe. Pluſieurs obſervations ont appris qu'il ſurvenoit quelquefois une douleur opiniâtre d'eſtomac, lorſque des tumeurs ſquirrheuſes adhérentes à ce viſcère, ou engendrées dans ſa propre ſubſtance, agiſſent en preſſant ou même en diſtendant par leur poids. J'ai vû des Femmes ſujettes à ces douleurs, qui, après en avoir été entierement délivrées au bout de quatre mois de groſſeſſe, en étoient de nouveau attaquées avec autant d'incommodité après l'accouchement. Dans ce cas, peut-on dire que la matrice tuméfiée ſoutient ces tumeurs ſquirrheuſes, de maniere que l'eſtomac n'en ſoit pas léſé ? Cela paroît aſſez problable.

C'est cependant ce dont je ne suis pas entierement certain, n'ayant pas eu l'occasion d'ouvrir aucun cadavre des Femmes en qui j'avois observé ces tumeurs.

Mais une semblable douleur provient-elle non-seulement de la pression ou de la situation changéee de l'estomac, mais encore du rapport mutuel par lequel la matrice peut en même temps affecter les parties éloignées du corps, ce qui s'appelle action de régime, comme il a déjà été dit plus haut. *Hippocrate* paroît (*t*) avoir indiqué quelque chose de semblable. En effet, après avoir rapporté ce qui arrive dans le temps de la grossesse, & lorsque l'accouchement est prêt à se faire, il ajoûte : *Mais dans tout le temps intermédiaire, la Femme ressent très-souvent de la douleur à l'orifice de l'estomac, lorsque le ventre & principalement la matrice embrassent de toutes parts le fœtus;* mais lorsque dans le temps de l'accouchement la matrice tâche de se débarrasser du poids qui l'incommode, *Hippocrate* remarque (*u*) que la Femme

(*t*) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. XXXI. Charter. Tom. VII. pag. 749.

(*u*) Coac. prænot. n°. 547. Charter. Tom. VIII. pag. 884.

éprouve auparavant la douleur cardiaque, & il la regarde comme un ſigne que l'accouchement eſt prochain, en diſant : *Les Femmes qui, dans l'accouchement reſſentent des douleurs à l'orifice de l'eſtomac, ſont prêtes d'accoucher.* Il ne parle pas ici de la cardialgie qui arrive dans le temps de la groſſeſſe, mais de celle qui ſurvient dans les douleurs de l'accouchement.

De la région du pubis, des aînes, des reins. Si l'on conſidere le changement de ſituation dans les viſcères du bas-ventre, cauſé par l'élévation de la matrice dans l'état de groſſeſſe, on ne ſera pas ſurpris que le tiraillement ou même la compreſſion de certaines parties, puiſſe donner lieu à différentes douleurs, ſur-tout s'il s'eſt fait une union contre nature des viſcères entr'eux ou avec les parties voiſines.

Il eſt vrai que dans les Femmes Groſſes, c'eſt ſur-tout la partie ſupérieure de la matrice appellée le fond, qui s'étend : voici ce que *Noortwyk* (*v*) a trouvé dans le cadavre d'une Femme morte le cinquiéme mois de ſa groſſeſſe, *le fond de la matrice étoit tellement étendu, que les trompes de Fallope qui ont leur ou-*

(*q*) Uter. Hum. Grav. Anat. pag. 7. & 11.

verture pour l'ordinaire dans les Femmes qui ne sont pas grosses, aux côtés du fond de la matrice, s'ouvroient bien plus bas, puisque la quatriéme partie du globe s'élevoit au-dessus de leur insertion parallele. La même chose arrive aux ligamens de la matrice appellés ronds, qui partant des côtés du fond de la matrice où les trompes de Fallope s'ouvrent dans ce viscère, descendent dans la duplicature du péritoine de chaque côté vers les aînes, sortent ensuite de la cavité du ventre, viennent gagner obliquement au-dessus des os pubis vers l'endroit où il y a beaucoup de graisse, & où ils se terminent proche du clitoris, & s'épanouissent en formant plusieurs expansions qui se perdent dans cet endroit (*x*). Leur trop grande extension est ainsi empêchée : cependant le fond de la matrice faisant éminence de plus en plus, ils paroissent s'alonger davantage, & certaines Femmes Grosses sentent une douleur incommode précisément au-dessus du pubis, à l'endroit où ces ligamens se terminent. Mais comme ils sont vasculeux, & qu'on observe que ces vaisseaux sont plus pleins dans les Femmes Grosses, peut-être

(*x*) De Graaf, de Mulier. Organ. pag. 147.

eſt-ce de-là que vient la douleur (*y*), laquelle ſe fait ſentir ordinairement dans un côté ſeulement ; & M. *Levret*, auteur célebre dans l'art des accouchemens, croit que les vaiſſeaux des ligamens ronds ſont engorgés, parce que le placenta attaché à la matrice, occupe la place d'où naît le ligament; c'eſt auſſi ce qui lui fait penſer que ce mal ne pouvoit arriver des deux côtés, à moins que ce ne fût dans le cas où il y auroit deux jumeaux : encore faudroit-il que chacun eût ſon placenta.

J'ai ſouvent obſervé ces douleurs des Femmes Groſſes dans ces endroits, mais elles diſparoiſſent ordinairement au bout de quelque temps, ſans laiſſer aucune ſuite fâcheuſe. Quelquefois les Femmes Groſſes éprouvent dans les cuiſſes & dans les jambes de ſemblables douleurs qui ne paroiſſent pas dépendre de cette cauſe; mais *Mauriceau* a obſervé qu'elles arrivent plutôt dans le commencement de la groſſeſſe, & il les guériſſoit communément en faiſant garder le lit aux Femmes, & par la ſaignée, s'il étoit néceſſaire (*z*). On voit

(*y*) Levret, l'Art des Accouchemens, p. 34.

(*z*) Traité des Maladies des Femm. Groſſes, Tom. I. pag. 134.

clairement que tous ces maux peuvent beaucoup augmenter, lorsque le fœtus fait de forts mouvemens dans la matrice. *Hippocrate* a dit d'une Femme Grosse prête d'accoucher (*a*) : *Elle ressent alors de violentes douleurs dans les lombes, parce qu'ils sont frappés par le fœtus.*

Des mammelles. On a parlé ailleurs, en traitant des maladies des filles, de ce commerce manifeste & mutuel qui existe entre la matrice & les mammelles : on a mis aussi au nombre des signes de la grossesse la tumeur des mammelles, laquelle, lorsqu'elle est molle, & cause plutôt une tension quelconque qu'une douleur, n'exige aucun remede. En effet, on la regarde comme un bon signe, & *Hippocrate* présageoit, comme on le dira plus bas, l'avortement, lorsque les mammelles des Femmes Grosses devenoient tout d'un coup flasques : il concevoit au contraire de bonnes espérances, lorsqu'elles revenoient enflées de nouveau ; mais comme il croyoit que la matrice humaine étoit partagée en deux cavités, dont la droite étoit pour les garçons, & la gauche pour les filles, il pensoit que

(*a*) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. XXXII.

de-là on pouvoit connoître le ſexe de l'avorton, ſuivant que la mammelle droite ou gauche devenoit mollaſſe. De légeres frictions, les fomentations avec du lait coupé d'eau, dans lequel on diſſout du ſavon de Veniſe, détruiſent ordinairement avec aſſez de ſuccès ces incommodités, ſur-tout s'il s'écoule des papilles mammaires quelque ſéroſité laiteuſe. *Mauriceau* avertit (*b*) pareillement de laiſſer agir la nature dans ce cas : il condamne tous les répercuſſifs, & ordonne de prendre garde que les mammelles gonflées ne ſoient preſſées par les vêtemens trop ſerrés, parce qu'il s'enſuivroit, ainſi qu'il le craint avec raiſon, des maux très-funeſtes.

L'engourdiſſement, la peſanteur, la difficulté de reſpirer. Le fardeau, quoique cher, eſt incommode, charge tout le corps, & rend quelquefois les Femmes ſi foibles, qu'elles peuvent à peine remuer leurs membres dans le dernier temps de la groſſeſſe, ſur-tout ſi elles ont été élevées délicatement, & qu'elles aient paſſé oiſivement & dans un repos continuel, toute leur groſſeſſe. L'incommodité eſt beaucoup moindre pour

(*b*) Des Maladies des Femm. Groſſ. Tom. I. pag. 37.

la paysanne qui, *lors même qu'elle est sur le point d'accoucher, applanit la terre avec le rateau, arrache les herbes qui croissent avec la moisson, & assemble les sarmens en plusieurs bottes. Elle est si patiente & a tant d'ardeur pour le travail de la campagne, que venant à accoucher dans ses travaux rustiques, elle rapporte à son mari un enfant qu'on croiroit qu'elle a trouvé dans les champs, & qu'elle n'a pas mis elle-même au monde.*

Instanti cùm plena tument quoque viscera partu,
Æquat humum rastris, segetem nascentibus herbis
Liberat, in longos religat sarmenta maniplos.
Et duri patiens ita ruris, amansque laborum est,
Inter ut agrestes operas enixa, marito
Progeniem referat, quam non peperisse, sed agris
Invenisse putes (c).

J'ai vû quelquefois une famille entiere désolée, dans la crainte qu'à cause de l'engourdissement & de la foiblesse de la mere, l'accouchement ne fût pas heureux; mais lorsque les vraies douleurs commençoient à se faire sentir, tout l'engourdissement cessoit, les forces auparavant abbattues, revenoient sur le champ, & l'accouchement se terminoit heureusement. Quoique les Femmes

(c) Vanier, Præd. Rust. Lib. II. pag. 47.

alors me demandassent toutes, pour rétablir leurs forces, des cardiaques chauds & stimulans, je ne leur en donnois jamais, prévoyant qu'ils leur seroient nuisibles.

La difficulté de respirer se fait surtout sentir vers la fin de la grossesse, lorsque l'abdomen est si plein, que le diaphragme ne peut s'abaisser librement, & que les muscles abdominaux étant fort écartés, agissent avec bien moins de force.

L'avortement est la sortie prématurée de l'enfant hors de la matrice avant le terme marqué par la nature : ainsi, à parler strictement, cet accident peut arriver tout au commencement de la grossesse; ce qui a fait que quelques-uns l'ont appellé ὁμοτοκίαν, accouchement prématuré. Les Grecs, si l'on en croit *Galien* (*d*), l'appelloient ἀμβλωσιν, & *Hippocrate* ὀποφθωρὴν, déperdition, parce que ces fœtus non à terme, ou sont déjà morts, lorsqu'ils sortent de la matrice, ou périssent peu après leur sortie. Mais comme jamais ou très-rarement le fœtus sorti avant le septiéme mois ne vit, les Médecins compren-

(*d*) Comment. 1. in Lib. VI. Epidem. text. 11. Charter. Tom. IX. pag. 356.

nent ordinairement ces sortes d'accouchemens sous le nom d'avortement : comme au contraire on a plusieurs exemples de fœtus nés à sept mois qui, non-seulement ont survécu, mais même sont parvenus à une assez grande vieillesse, on n'appelle plus ces accouchemens avortemens, mais seulement prématurés. L'œuf n'étant pas encore attaché à la superficie de la matrice dans le premier temps de la grossesse, si alors il sort de ce viscère, il n'y a presqu'aucun signe qui puisse faire connoître la perte d'un tel embryon ; c'est pourquoi plusieurs ne croyent pas que ce cas mérite le nom d'avortement : ainsi une Femme n'est censée avorter que lorsqu'elle perd son fruit depuis la fin du premier mois, jusqu'à celle du septiéme. Comme pendant tout ce temps l'embryon a son attache à la matrice, dont les vaisseaux sont déjà augmentés de volume & remplis de sang, il ne peut presque s'en séparer, qu'il ne sorte de la matrice avant ou dans le temps même de l'avortement, une quantité plus ou moins grande de sang.

C'est pourquoi on pourroit appeller

l'avortement *une expulsion sanguinolente du fœtus non à terme.*

On peut assez aisément distinguer dans l'avortement trois temps. Le *premier* est lorsque l'attache du placenta avec la matrice commence à se rompre : on sçait que l'œuf humain est très-adhérent à la matrice dans l'endroit où est le placenta, & que celui-ci a communication avec les grands vaisseaux de la matrice; de sorte que, lorsque leur union n'a plus lieu, ils laissent couler du sang qui, augmenté en quantité, détruit de plus en plus la liaison très-foible du chorium avec la matrice, jusqu'à ce qu'il commence à sortir par l'orifice de ce viscère; c'est-là ce qu'on appelle le *second* tems de l'avortement. Le *troisieme* est, lorsque le fœtus, non à terme, sort de la matrice.

Si on se rappelle ici les symptomes qui arrivent ordinairement dans les premiers mois de la grossesse, on verra clairement qu'il faut souvent craindre que l'union alors trop légere du fœtus avec la matrice, ne soit détruite. Les seules secousses de l'abdomen, causées par le vomissement, peuvent produire cette désunion, sur-tout si la malade est

affectée, non-seulement de nausées & d'envies de vomir, mais même de vomissemens fréquens & violens, lesquels reconnoissent pour cause, comme il a été dit ailleurs, la convulsion dans laquelle entrent non-seulement les fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, mais même le diaphragme & les muscles abdominaux; d'où s'ensuit une pression & des ébranlemens dans tous les viscères contenus dans le ventre. Le danger est beaucoup plus grand, lorsque dans le même temps les vaisseaux du corps regorgent de sang.

On tire aussi de-là la raison pour laquelle l'avortement arrive plus fréquemment vers le troisiéme mois, & on connoît que c'est parce que l'attache du fœtus à la matrice est encore trop foible, & parce que dans les Femmes d'un tempérament sanguin, & qui auparavant avoient des régles abondantes, les vaisseaux utérins sont remplis de beaucoup de sang.

Il s'agit maintenant de considérer par quelle méthode & par quels remedes on peut, sinon détruire entierement, du moins diminuer & adoucir ces symptomes. On verra en même temps que,

pour en venir là, il faut agir avec prudence.

§. 1297. *Ces ſymptomes dépendant d'une ſeule cauſe, cédent ordinairement au même remede; ſçavoir, à la ſaignée.*

La ceſſation des régles étant regardée comme un des principaux ſignes de la groſſeſſe, pluſieurs ont attribué à ce ſang retenu, les incommodités d'une groſſeſſe commençante, d'où ils concluoient qu'il ne pouvoit y avoir de remede plus certain, que d'ôter par la ſaignée, la trop grande quantité de ſang qu'ils croyoient la cauſe de tous ces maux. Mais on a vû, par ce qui a été dit plus haut, que toutes les Femmes ne perdent pas tant de ſang par leurs régles, que ſa rétention puiſſe tout au commencement de la groſſeſſe donner lieu à quelque indiſpoſition. On a vû de plus, que pluſieurs de ces ſymptomes que l'on met communément au nombre des ſignes de la groſſeſſe, exiſtent avant que la maſſe du ſang ait été augmentée par la rétention des régles. En effet, les Femmes conçoivent aſſez communément les premiers jours, après que les régles ont ceſſé, & on obſerve auſſi-tôt dans

plusieurs, des nausées, le vomissement, l'appétit déréglé pour des choses extraordinaires. Il n'est pas aisé de ne déduire ces symptomes des Femmes Grosses que de l'augmentation de la quantité du sang, puisqu'on ne les observe pas dans les Femmes pléthoriques. Bien plus, il a été démontré que ce sang retenu servoit à remplir les vaisseaux de la matrice, dont le volume augmente alors, & que par cette raison, il ne pouvoit pas être tout d'un coup surabondant, quoique l'embryon encore très-petit, ne puisse l'employer en entier.

C'est ici principalement où l'on doit considérer la loi de la nature; le Médecin est son ministre, il ne faut pas qu'il lui commande. Dans une Femme saine & vigoureuse, les régles viennent au temps marqué, & cessent si elle devient grosse. S'il y avoit toujours quelque mal à craindre de la rétention de ce sang dans le corps de la Femme Grosse, le Créateur eût établi d'autres voies pour son évacuation, & les Femmes Grosses qui ne voudroient pas être saignées, souffriroient de plus grandes incommodités. Mon épouse n'a jamais été saignée de sa vie; elle n'a cependant jamais fait de fausses cou-

ches, elle a été mere très-heureusement de six enfans très-sains, & s'est toujours très-bien rétablie en très-peu de temps. J'ai observé la même chose dans plusieurs autres Femmes, d'où je crois être en droit de conclure, que la saignée n'est pas nécessaire à toutes les Femmes Grosses; de plus qu'elle n'est pas toujours utile, & qu'elle est même quelquefois nuisible.

Je suis cependant bien éloigné de croire qu'il ne faille jamais saigner les Femmes Grosses; j'en ai vû plusieurs qu'on étoit obligé de saigner, soit à cause de la trop grande plénitude, soit à cause de la raréfaction subite du sang. Celles qui ont leurs régles très-abondamment, lorsqu'elles ne sont pas grosses, qui font bonne chere, & ne font que très-peu d'exercice, ont souvent une pléthore de sang le premier & le second mois de leur grossesse : je n'ai jamais hésité de conseiller la saignée à ces Femmes, si-tôt que j'observois les signes de plénitude, sçachant bien qu'autrement elles étoient en danger d'avorter. J'en ai vû d'autres qui, dans une forte colere, avoient tous les vaisseaux tout d'un coup pleins & très-gros, le visage rouge & tendu, & les yeux rem-

plis de sang : la saignée leur étoit fort utile. Mon dessein est seulement d'avertir de ne point regarder comme une régle générale de saigner dans le temps de la grossesse, & que l'on attribue avec raison toutes les incommodités, tous les maux qui suivent à ce qu'on a négligé l'usage de ce remede. Dans certains endroits, sur-tout parmi les gens de condition, on est dans l'opinion qu'une Femme Grosse doit être saignée trois fois ; sçavoir, au commencement, au milieu, & à la fin de sa grossesse, sans avoir égard à son tempérament. J'ai vû saigner des Femmes pâles & très-délicates ; & quoique la saignée les rendît languissantes pendant tout le temps de leur grossesse ; quoiqu'elles eussent des enfans foibles & infirmes ; quoiqu'enfin elles fussent obligées de garder le lit des mois entiers, avant de paroître en public après leurs couches, j'ai eu bien de la peine à obtenir de quelques-unes seulement qu'elles ne se fissent plus saigner dorénavant. Les Médecins eux-mêmes consultant trop leur réputation locale, osoient à peine s'opposer à ce préjugé, sçachant bien que s'il arrivoit ensuite quelque

mal, on attribueroit uniquement la cause à ce qu'on auroit omis de saigner la Femme; au lieu qu'en la saignant, suivant la coutume, quelque chose qu'il arrivât par la suite, on les regarderoit comme entierement irréprehensibles.

Cependant l'autorité respectable des meilleurs Médecins nous conseille de procéder ici avec beaucoup de précaution. *Hippocrate* (e) a dit : *Une Femme Grosse que l'on saigne avorte, & encore plutôt, si le fœtus est déjà grand. Galien* est du sentiment d'*Hippocrate*, sur-tout lorsque l'enfant déjà parvenu à une certaine grandeur, a besoin d'une plus grande quantité de nourriture. De plus, lorsqu'on fait l'extraction du placenta après l'accouchement, il sort ordinairement une grande quantité de sang, & les lochies continuent pendant plusieurs jours à désemplir les vaisseaux utérins. Seroit-il donc utile de diminuer avant l'accouchement, au moyen de la saignée, l'abondance du sang? Je sçais que l'on dit qu'en pratiquant la saignée, on prévient la perte de sang dans l'extraction du placenta; mais ce

(e) Aphor. XXXI. Sect. V. Charter. Tom. X. pag. 213.

ſentiment n'eſt point du tout vraiſemblable. En effet, la matrice fournit au placenta des vaiſſeaux ſi conſidérables, qu'il faut néceſſairement, qu'auſſi-tôt que celui-ci eſt détaché, le ſang ſorte en abondance : la matrice même en ſe contractant, ſi-tôt qu'elle eſt vuide, preſſe ſa ſortie. Bien plus, ſi cela n'arrivoit pas ainſi, il ſurviendroit des accidens très-fâcheux, ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſur les maladies des Femmes accouchées.

Il faut avouer que l'Aphoriſme d'*Hippocrate*, cité dans l'article précédent, n'eſt pas entiérement & abſolument vrai, puiſque l'obſervation journaliere enſeigne que l'avortement ne ſuit pas toujours la ſaignée que l'on fait à une Femme Groſſe; c'eſt pourquoi *Celſe* a reſtreint avec prudence le ſentiment d'*Hippocrate* (*f*) : en effet, traitant de la ſaignée, il nous apprend que les anciens Médecins ne la pratiquoient pas ſur les enfans, les vieillards & les Femmes Groſſes, *parce qu'ils jugeoient que le premier & le dernier âge ne pouvoient ſupporter cette eſpéce de ſecours, & qu'ils étoient perſuadés qu'une Femme enceinte qu'on auroit ſaignée, devoit avorter. Mais*

(*f*) Lib. II. Cap. x. pag. 77.

l'expérience a ensuite démontré que rien de tout cela n'étoit constant, & qu'on devoit employer des observations meilleures sur lesquelles le Médecin pût diriger ses conseils. En effet, ce sont les forces & non l'âge, ou ce qui est contenu intérieurement dans le corps, qu'il est important de considérer. Par-là le Médecin apprendra ce qu'il doit faire à l'égard des Femmes Grosses, & il lui sera difficile alors de se tromper. En effet, si une Femme Grosse est pâle & languissante, il se gardera bien de conseiller la saignée : si au contraire elle est affectée de rougeur, de chaleur, si ses veines sont gonfiées, si elle a mal à la tête, s'il s'écoule une humeur par ses narines, si enfin elle ressent une tension vers les lombes, le bassin, les aînes, il la saignera pour prévenir l'avortement que donne lieu de craindre la trop grande plénitude des vaisseaux : il aura cependant toujours alors présent à la mémoire ce conseil très-prudent de *Celse* (g) : *Une Femme Grosse a besoin de force après sa guérison, tant pour elle-même, que pour soutenir les efforts de l'accouchement. Il ne faut pas faire tout d'un coup tout ce qui exige une intention d'esprit ou de la prudence ; le*

(g) Lib. II. Cap. x. pag. 78.

principal

principal art en cela consistant non à compter les années, & à ne faire attention qu'à la seule grossesse, mais à estimer les forces, & à juger si elles sont suffisantes pour que l'enfant, le vieillard, la femme enceinte & son fruit puissent se soutenir.

Il paroît par tout ce passage de *Celse*, qu'il n'a fait qu'agiter la question; sçavoir, si on peut, dans les maladies, saigner les Femmes Grosses, & non si on doit saigner une Femme Grosse qui se porte bien. *Hippocrate* ayant craint que l'avortement ne fût déterminé par la saignée, qui est cependant si souvent nécessaire dans les maladies aiguës, c'est peut-être ce qui lui a fait dire dans l'Aphorisme précédent (*h*): qu'*une maladie aiguë à une Femme Grosse, étoit un cas mortel.* Personne ne doute qu'alors les Femmes ne soient en bien plus grand danger, sur-tout parce que dans la cure, on est obligé d'avoir égard au fœtus, comme le remarque très-bien *Galien* dans son Commentaire sur ce texte. En effet, lorsqu'on donne des alimens à la mere malade en moindre quantité, & seulement de loin en loin, il y a lieu de craindre que le fœtus ne meure faute de

(*h*) Aphor. III. Sect. V. Charter. Tom. IX. pag. 213.

nourriture. D'un autre côté, si on donne à la mere des alimens en plus grande quantité & plus souvent, on doit appréhender que la fiévre venant à augmenter par un aliment donné à contretemps, la Femme ne périsse. Cependant on peut prouver par *Hippocrate* lui-même (*i*), que les Femmes Grosses attaquées de maladies aiguës, ne périssent pas toujours. En effet, la Femme Grosse de trois mois qui fut attaquée sur le rivage d'une fiévre aiguë, accompagnée de perte de la parole, de délire, de convulsions, d'insomnies, d'urines légeres & mal colorées, & d'autres fâcheux symptomes, fut cependant délivrée de sa maladie au bout de quatorze jours. C'est ce qui a donné lieu à *Celse* de se restraindre à ce prognostic, en disant (*k*) : *Une Femme Grosse est aisément la victime d'une maladie aiguë.*

J'ai quelquefois vû des Médecins que ces Aphorismes d'*Hippocrate* rendoient timides dans la cure des maladies aiguës des Femmes Grosses, & qui s'abstenoient de la saignée, ou du moins n'osoient pas la faire assez copieuse, ou la

(*i*) Epidem. Lib. I. ægrot. XIII. Charter. Tom. IX. pag. 115.

(*k*) Lib. VI. Cap. VI. pag. 55.

répeter plusieurs fois, quoique la maladie l'exigeât. Ma propre expérience m'a cependant appris qu'on la répete sûrement & avec un très bon succès dans ce cas. J'ai guéri avec une entiere réussite, par trois saignées faites dans l'espace d'une demi-journée, une Femme Grosse de six mois, laquelle avoit une pleurésie aiguë : elle accoucha ensuite très-heureusement & à terme, d'un enfant très-sain. J'ai saigné deux fois une autre Femme qui fut prise vers le dernier mois de sa grossesse, d'une fiévre aiguë, avec une douleur tensive du côté gauche : vingt-quatre heures après la seconde saignée, elle accoucha d'une fille qui se portoit très-bien, & elle se rétablit ensuite heureusement de sa maladie & de sa couche. On trouve dans *Forestus* (*l*), & dans d'autres Auteurs, des cas semblables, dans lesquels on a saigné avec succès des Femmes Grosses attaquées de maladies aiguës.

Tout ce qui vient d'être dit montre assez, suivant moi, ce que l'on doit penser de l'Aphorisme d'*Hippocrate* qui

(*l*) Lib. II. Tom. I. pag. 59. & seq. Stalp. Van der Wiel, Observat. rar. cent. prim. num. 33. part. I. pag. 132. & Observ. LXV. p. 277. & seq.

défend de ſaigner les Femmes Groſſes. Nombre d'obſervations conſtantes prouvent que cette opération, non-ſeulement eſt quelquefois néceſſaire dans les maladies aiguës des Femmes Groſſes, mais même qu'elle a été pratiquée avec ſuccès. Cependant on ne peut conclure de-là qu'elle ſoit toujours utile aux Femmes Groſſes qui ſe portent bien.

Lorſqu'il y a des ſignes de pléthore; & que les Femmes ont ordinairement leurs régles fort abondantes, tous les Auteurs conviennent que la ſaignée eſt utile, & même néceſſaire; autrement *Mauriceau* (*m*) ne l'approuve pas même, lorſque la Femme Groſſe a un écoulement de ſang par le vagin, comme ſi c'étoient ſes régles. La *Motte* (*n*) qui raconte ſi ingénuement ſes obſervations, n'admet la ſaignée aux Femmes Groſſes, que dans le cas d'une grande pléthore; cependant il la conſeille auſſi, lorſqu'elles ont un entier dégoût pour les bons alimens, & un appétit extraordinaire pour d'autres très-mauvais, lorſqu'elles ſont attaquées de nauſées, de

(*m*) Traité des Maladies des Femmes Groſſ. Lib. I. Chap. xx. pag. 156. & 157.

(*n*) Traité des Accouch. Lib. I. Chap. xv. pag. 64. & ſuiv.

vomissemens, de foiblesses, & lorsqu'enfin il sort quelque peu de sang par la vulve. Mais ce que nous avons dit plus haut, prouve que l'on ne peut pas toujours attribuer ces symptomes à la pléthore de sang, d'où il suit qu'ils n'exigent pas toujours la saignée.

Pour conclusion, la *Motte* ajoûte que, si la Femme Grosse se porte bien, la saignée est non-seulement inutile, mais même nuisible.

§. 1298. *Cependant dans la pratique de cette opération, il faut avoir égard avec soin, au lieu, au temps, & à la quantité.*

Au lieu. La saignée n'étant pratiquée dans les premiers mois de la grossesse, que pour diminuer la trop grande quantité du sang, en quelqu'endroit du corps que l'on ouvre la veine, on obtiendra toujours l'effet qu'on desire ; mais comme on a coutume, ainsi qu'il a été dit ailleurs, de pratiquer la saignée du pied pour exciter le flux menstruel, & que tous les Auteurs la recommandent à cet effet, on conçoit aisément pourquoi elle seroit très-préjudiciable aux Femmes Grosses, les mettant en danger d'avorter, lorsque les vaisseaux utérins com-

menceroient à laisser couler du sang. C'est pourquoi tous les Auteurs s'accordent à conseiller la saignée du bras dans le temps de la grossesse; mais quoique la saignée du pied attire vers les parties inférieures du corps l'effort & l'abondance des humeurs, il paroît cependant que le sang passe alors plus facilement par l'artère iliaque externe qui ne donne pas à la matrice des rameaux si considérables, & que l'iliaque interne qui fournit à la matrice, est moins surchargée. De fréquentes observations ont appris que des Femmes criminelles, feignant une suppression de leurs régles, se sont envain fait saigner au pied dans l'intention de perdre le fruit de leur amour clandestin. Quoi qu'il en soit, il faut toujours suivre la voie la plus sûre; & c'est avec raison que l'on préfere la saignée du bras, lorsqu'on craint une trop grande pléthore de sang dans les vaisseaux de la matrice. *Mais il faut avoir grand soin de faire les saignées le plus loin qu'il est possible des endroits qui ordinairement sont le siége de la douleur & de l'amas du sang. En agissant ainsi, il n'arrivera pas tout d'un coup un grand changement, & en continuant toujours cette méthode, il résultera aussi que l'amas*

des liqueurs ne se fera pas toujours au même endroit (*o*).

Au temps. Lorsqu'une maladie aiguë & inflammatoire demande la saignée, on ouvre la veine en tout temps de la grossesse, comme il a été dit au paragraphe précédent. Mais comme alors il s'agissoit de la saignée que l'on pratique pour prévenir l'avortement qui pourroit être causé par la trop grande plénitude, & corriger les fâcheux symptomes qui accompagnent ordinairement le commencement de la grossesse, on conçoit aisément que la saignée a principalement lieu dans les premiers mois. En effet, après le troisiéme mois, les nausées, les vomissemens, & les autres symptomes de grossesse diminuent & cessent quelquefois même entiérement. De plus, après ce temps, la matrice est augmentée de volume, ses vaisseaux, pour être pleins, ont besoin d'une plus grande quantité de sang, & en même temps le fœtus dont le volume est augmenté, doit prendre aussi plus de nourriture. Il est quelquefois nécessaire de saigner après la premiere cessation des régles, les Femmes pléthoriques, &

(*o*) Hipp. de Off. Nat. Cap. v. Charter. Tom. IV. pag. 3.

qui avoient coutume de les avoir abondantes. Il arrive cependant plus souvent dans ce cas qu'on ne pratique la saignée qu'après le second période; c'est-à-dire, neuf ou dix semaines après la conception, lorsque des symptomes annoncent qu'il y a pléthore de sang dans le corps & dans les vaisseaux utérins. En effet, c'est principalement dans ce temps de la grossesse que l'avortement arrive plus fréquemment, ce qui est très-rare au quatriéme mois, & encore plus rare, lorsque ce mois est passé, à moins que l'avortement n'ait pour cause une forte maladie, une violence extérieure, comme une chûte, un coup sur le ventre, ou de violentes affections de l'ame que l'on doit éviter avec grand soin. Si les signes de pléthore se montrent de nouveau, on doit par la même raison répéter la saignée. Je n'ai pas souvent eu occasion dans ma pratique de réitérer plusieurs fois les saignées dans la grossesse. J'ai cependant vû des Femmes accoutumées à la bonne chere, d'un tempérament sanguin, & qui se mettoient en colere pour la cause la plus légere, que l'on étoit obligé de saigner quatre & même cinq fois pour prévenir l'avortement. Le Médecin pru-

dent se réglant sur les signes de la pléthore, pourra décider les cas où il faut désemplir.

A la quantité. Il faut tirer assez de sang pour diminuer la pléthore, sans affoiblir les forces. Lorsqu'on agit ainsi, les Femmes, après la saignée, se sentent plus dégagées, au lieu que lorsqu'on fait la saignée trop forte, elles tombent dans la langueu. C'est pourquoi *Manningham* avertit prudemment (p) que même dans les maladies des Femmes Grosses qui demandent la saignée, on doit avoir attention *de ne pas tirer en une fois une trop grande quantité de sang, parce que les saignées réitérées procurent le même effet, & qu'il est difficile de remédier aux maux qui suivent une saignée immoderée.* La médecine réussit toujours mieux en ôtant le superflu, que lorsqu'elle supplée à ce qui manque. *En effet, les potions cardiaques sont de peu de secours pour le rétablissement des forces, lorsqu'on a tiré imprudemment une trop grande quantité de sang :* c'est ce qui a porté l'Auteur déjà cité, à recommander la précaution suivante : *Toutes les fois qu'on ordonne une saignée (sur-tout dans les cas douteux), après*

(p) Art. Obstr. compend. pag. 91.

avoir approché le doigt de la veine de la malade, si-tôt qu'elle est ouverte, il faut observer si, à mesure que le sang sort, on sent des pulsations fortes ou languissantes: lorsqu'on y porte attention, l'écoulement d'une once de sang suffit pour en juger. Si les pulsations sont fortes, on peut surement continuer la saignée; mais si elles sont languissantes, il faut sur le champ arrêter le sang: autrement la malade seroit attaquée de très-grands accidens. Celse a donné un conseil à peu-près semblable, quand il a dit (*q*): *Il est plus aisé de juger de la force du corps par les veines, que par le tempérament même.*

§. 1299. *Des alimens aisés à digérer, un exercice réglé, & des boissons légeres, sont alors extrêmement utiles.*

Des alimens aisés à digérer. Tous les viscères de l'abdomen qui doivent retenir les alimens & les changer en chyle, sont obligés de changer de place à mesure que la matrice augmente de volume, & ils en sont quelquefois comprimés. Souvent il survient au commencement de la grossesse des nausées incommodes qui troublent entierement l'action de l'estomac; d'où il paroît ai-

(q) Lib. II. Cap. x. pag. 78.

sément que les Femmes doivent alors faire usage d'alimens aisés à digérer, tels que des bouillons, des chairs de jeunes animaux, de poissons de riviere, des œufs frais, des légumes mous, du pain bien fermenté. Il est aussi plus avantageux qu'elles mangent à différentes reprises, que de charger leur estomac en mangeant beaucoup à la fois. Elles doivent éviter les alimens gras, chargés d'épices, ou préparés avec des farineux non fermentés. On doit cependant dans les alimens que l'on fait prendre aux Femmes Grosses, avoir égard à leur habitude, parce qu'elles prennent plus aisément ceux auxquels elles sont accoutumées; & il ne faut pas leur refuser opiniâtrement certains alimens qu'elles desirent avec passion, quoique moins salubres.

Des meres, par excès de sollicitude, violent assez fréquemment cette régle de régime, en faisant prendre à des Femmes Grosses, même malgré elles, des bouillons très-forts, & autres alimens qui, sous peu de volume, ont beaucoup de parties nourricieres. Ces Femmes croyent qu'on doit employer toutes sortes de soins pour nourrir non-seulement la mere, mais même le fœ-

tus; mais trop d'aliment ne fait que charger l'estomac, sans nourrir le corps.

Quant aux ragouts, on doit éviter d'y mêler des aromates très-chauds, & tout ingrédient trop âcre, ou du moins ne les employer qu'en très-petite quantité, si la Femme a été accoutumée long-temps à en faire usage : en effet, le caractère doux des humeurs de la mere est très-avantageux au fœtus.

Un exercice réglé. Il a été dit plus haut que les Femmes de la campagne qui ne quittent, pour ainsi dire, leurs travaux rustiques que lorsqu'elles ressentent les douleurs de l'enfantement, accouchoient très-heureusement; mais cela ne conviendroit aucunement à celles qui sont élevées mollement. La promenade est très-utile, sur-tout dans un air pur, serein, tel que celui de la campagne, pourvû qu'elle ne soit pas poussée jusqu'à la lassitude. Le carrosse peut être nuisible, à moins qu'il ne soit suspendu de maniere qu'il n'y ait pas à craindre que la Femme essuye aucune secousse violente & subite. Il suit de-là que les voyages ne sont pas convenables aux Femmes enceintes, tant à cause de la difficulté des chemins, que

par les frayeurs subites auxquelles elles sont sujettes, lorsqu'il arrive quelque chose de fâcheux. Elles doivent aussi éviter de monter ou de descendre par des chemins inclinés, parce qu'en montant elles se fatigueroient trop, & en descendant, elles ne pourroient guères éviter de tomber. Elles doivent sur-tout s'abstenir des danses fortes ou journalieres qui ont causé si souvent des hémorrhagies très-dangereuses, & même l'avortement. Il en est de même des efforts violens, soit pour élever des poids considérables, soit pour déranger certains corps fort lourds & fort gros. J'ai connu une Dame grosse qui a avorté, pour avoir subitement levé de terre son fils, âgé de deux ans, qui étoit tombé.

Des boissons légeres. L'eau pure est très-bonne pour les Femmes qui y sont accoutumées. Je n'ai jamais non plus observé que la bierre fût nuisible à celles qui avoient coutume d'en boire. Elles peuvent pour boisson ordinaire, mêler avec l'eau un peu de vin. On leur accorde aussi aisément à la fin du dîner un peu de bon vin avec du pain rôti ou du biscuit, sur-tout si elles éprouvent

des foiblesses d'estomac, comme il arrive souvent au commencement de la grossesse. Ces boissons doivent être accordées avec plus de précaution aux Femmes d'un tempérament chaud & sanguin.

Les Femmes Grosses qui usent de boissons très-froides, sur-tout à la glace, *éprouvent souvent de violentes coliques; d'où s'ensuit l'avortement (r).*

§. 1300. *Cependant les cordiaux aromatiques avec des anti-hystériques très-doux, ou même les acides doux, sont d'un très-grand usage & très-efficaces.*

Plusieurs Femmes Grosses sont plus ou moins languissantes, sur-tout dans les premiers mois de leur grossesse; mais celles qui ont le genre nerveux fort mobile, sont souvent attaquées de passions hystériques. C'est pourquoi les Médecins ne sont occupés qu'à chercher des remedes qui puissent par leur odeur agréable, dissiper cette langueur, corroborer les fibres solides trop foibles, & réprimer en même temps les mou-

(r) Manningham, Art. Obstetr. Compend. pag. 65.

vemens déréglés du genre nerveux. On loue beaucoup pour cela *la canelle* qui occupe le premier rang entre les aromates. En effet, elle a une odeur qui fait plaisir, & en même temps une force corroborative assez manifeste. C'est aussi pour cela qu'on préfere la poudre de canelle infusée dans du vin, & sa teinture, à toutes les autres préparations de cette écorce, qui ont, à la vérité, une vertu aromatique & odoriférante, mais qui manquent d'une efficacité corroborante, telles sont *l'huile essentielle de canelle*, *l'eau distillée ou l'esprit de canelle*, remedes qui, à la vérité, sont tous très-odoriférans, mais dont toute la vertu corroborative reste après la distillation dans le résidu de la canelle, & ne monte pas dans l'alembic avec la partie odorante volatile. *Les écorces d'oranges & de citron* sont aussi d'un grand usage dans ce cas : elles rétablissent admirablement les forces par leur bonne odeur, & possédent en même temps une amertume agréable, & fort amie de l'estomac, sur-tout les écorces d'oranges. Leurs sucs flattent par leur goût acide & agréable; & lorsqu'on en assaisonne les alimens qu'on

veut prendre, ils rétablissent heureusement l'appétit perdu, & résistent aussi à toute pourriture. Par la même raison, on recommande aux Femmes Grosses la gelée de *groseilles*, la pulpe corroborative des *coings*, le suc acide & un peu âpre d'*épine-vinette*. On trouve dans la *Matiere Médicale* plusieurs formules sur la forme desquelles on peut en composer plusieurs autres semblables que l'on rendra plus ou moins aromatiques, suivant le tempérament de la Femme Grosse.

On recommande contre les affections hystériques, l'odeur tres-forte du *castoreum*, le *succin*, la teinture de ces médicamens, & plusieurs autres semblables; mais il ne les faut donner qu'en petite dose, parce qu'on les compte aussi au nombre des médicamens emmenagogues.

§. 1301. *L'accroissement du fœtus paroît produire à peu-près les mêmes accidens que ceux qui ont été détaillés au* §. 1296. *& de plus, la difficulté d'uriner, d'aller à la selle, les hémorrhoïdes, les varices, l'enflure des pieds & des grandes lévres, la facilité de se laisser tomber.*

On a remarqué plus haut qu'on ne pouvoit expliquer ni comprendre clairement tous les symptomes de la grossesse, par la rétention des régles, ni par le volume du fœtus, du placenta & des eaux, lequel est assez petit au commencement de la grossesse ; d'où on observe aussi que plusieurs symptomes qui accompagnent la grossesse commençante, diminuent beaucoup, & même cessent quelquefois entiérement après le troisiéme ou le quatriéme mois ; au lieu que les accidens qui viennent de l'augmentation du volume de la matrice qui contient le fœtus, augmentent plutôt jusqu'à la fin de la grossesse. En effet, si, comme il a été dit au §. 1295, dans une Femme morte enceinte de six mois, on a trouvé que le fond de la matrice touchoit celui de l'estomac, & que les intestins étoient montés plus haut & sur les côtés ; de sorte qu'il n'y avoit aucune partie entre la matrice & l'épine du dos, & que la superficie antérieure de la matrice tuméfiée touchoit à nud le péritoine ; il est aisé de concevoir que dans les trois derniers mois de la grossesse, cette pression des viscères doit augmenter, à raison de l'extension

du volume de la matrice. Le mouvement du diaphragme devient ainſi plus difficile : quelquefois même étant irrité, il eſt affecté de *tetanos*, d'où s'enſuit un véritable aſthme ſpaſmodique qui reparoît à différentes fois, ſur-tout lorſque l'eſtomac eſt diſtendu par les alimens ou des vents. J'ai vû une Femme Groſſe attaquée de ce mal fâcheux, dont elle fut délivrée auſſi-tôt après ſon accouchement.

Ces incommodités diminuent cependant beaucoup, à meſure que le volume de la matrice augmente, parce qu'alors la ſituation des viſcères change lentement & également ; mais il arrive quelquefois que le fond de la matrice, au lieu de s'élever perpendiculairement, incline ſur un des côtés, comme on le démontrera dans le Chapitre ſuivant : alors la preſſion ſera moins égale, & les accidens peuvent augmenter. N'eſt-ce pas ce qu'auroit voulu indiquer *Hippocrate*, quand il a dit (*s*) : *La douleur à l'hypochondre dans les Femmes Groſſes eſt un mal.* On a ſouvent averti ailleurs que, quand *Hippocrate* employe le mot

(*s*) Coac. prænot. n°. 523. Charter. Tom. VIII. pag. 883.

hypochondre dans un article particulier, il entend toujours l'hypochondre droit. Si le fond de la matrice s'éleve obliquement sur le côté droit, il pressera les intestins contre la partie concave du foye où sont situés la vésicule du fiel, les conduits biliaires, le tronc de la veine-porte, &c. d'où il paroît clairement qu'il peut arriver plusieurs accidens que l'on doit craindre de la douleur que ressentent les Femmes Grosses à l'hypochondre droit.

La difficulté d'uriner. Il s'agit ici de cette difficulté d'uriner qui vient de l'accroissement du fœtus & de l'augmentation du volume de la matrice, laquelle difficulté s'observe principalement dans les derniers mois de la grossesse. Cet accident peut en effet arriver pendant le temps de la grossesse, sans être en aucune maniere produit par elle. Ainsi j'ai vû une Femme de trente ans qui, au troisiéme mois de sa grossesse, fut attaquée tout d'un coup sans aucune cause antécédente, d'une dysurie très-fâcheuse. Après quelques heures, la partie supérieure de la vulve autour du méat urinaire, commença à s'enfler & être douloureuse. On saigna la Fem-

me : on employa tant intérieurement qu'extérieurement les remedes les plus doux : elle en fut, à la vérité, soulagée ; mais la douleur qui avoit commencé autour du méat urinaire, se répandit dans tout le ventre, à peine pouvoit-elle le sixiéme jour se coucher, elle étoit obligée de se tenir continuellement debout. Elle sentit aussi une douleur forte vers le rein gauche : l'urine sortoit, tantôt plus aisément, tantôt plus difficilement : la douleur vers le rein plus ou moins vive, suivant les temps, se faisoit toujours sentir ; mais au bout de six semaines, elle cessa tout-à-coup après que la malade eut rendu, par la voie des urines, un pus blanc, égal & clair : cet écoulement dura long-temps ; à cinq mois elle accoucha d'un fœtus mort. Elle ne voulut plus ensuite prendre les remedes convenables qu'on lui conseilloit pour la cure de l'ulcere du rein : il est vrai que le pus paroissoit en moindre quantité à la sortie des urines ; mais elle commença à maigrir. Elle fut attaquée d'une forte toux, & cracha du pus : enfin elle mourut en consomption par la pulmonie.

De semblables maladies peuvent ar-

river aux Femmes Grosses; mais la sortie libre des urines peut aussi être empêchée par le volume augmenté de la matrice sur laquelle est couchée la vessie; d'où il suit qu'étant devenue plus volumineuse, elle peut comprimer tellement ce viscère, qu'il ne puisse assez se distendre, ce qui oblige la Femme Grosse d'uriner souvent. Mais si le col de la vessie est comprimé, l'urine ne peut sortir librement, & séjournant en partie dans la vessie, elle y contracte une âcreté, d'où suit une irritation continuelle, & une fâcheuse strangurie. Cet accident arrive principalement dans les derniers mois de la grossesse, lorsque la vessie est tellement pressée, qu'elle forme un angle avec son col. C'est ce qu'a observé *Mauriceau* (*t*) dans une Femme Grosse qui, dans les trois derniers mois, urinoit fréquemment & avec autant de douleur, que si elle eût eu une pierre dans la vessie, ou un ulcere à son col; mais tous ces maux cesserent aussi-tôt après l'accouchement.

Brudenell Exton, auteur célebre dans

(*t*) Mauriceau, Traité des Malad des Femmes Grosses, Lib. I. Chap. XV. pag. 138.

l'art des accouchemens, a remarqué que ces accidens arrivent quelquefois le quatriéme & le cinquiéme mois de la grossesse, lorsque la matrice remplit toute la cavité du bassin, & ne s'éleve pas encore beaucoup par son fond au-dessus du pubis (*u*). C'est ce qui arrivera sur-tout aux Femmes dont le col de la matrice est trop distendu dans le vagin, ainsi qu'on l'a remarqué à celles qui ont eu une chute complette ou imparfaite de matrice. En effet, quoique ce viscère ne se montre pas hors de la vulve, s'il remplit seulement le vagin, il comprime tellement le col de la vessie, que l'urine ne peut nullement sortir. M. *Levret* rapporte l'observation (*v*) d'une Femme dans la vessie de laquelle on ne pouvoit introduire la sonde, & qui a uriné naturellement après qu'on eut réduit la matrice.

Cette difficulté d'uriner paroît attaquer plus particulierement les Femmes Grosses, dont l'abdomen est fort pendant par-devant, la matrice se portant antérieurement au-dessus des os pubis,

(*u*) System. of. midwifery, pag. 144.
(*v*) Sur les Polypes, pag. 112, & 113.

fait que la vessie forme un angle avec son col ; ce qui empêche la libre sortie de l'urine, & rend en même temps très-difficile l'entrée de la sonde dans la vessie. On a observé que ce viscère, dans certaines Femmes Grosses, après avoir été distendue par cette suppression d'urine, a produit des tumeurs dans les aînes & au périné, tumeurs qui étoient véritablement ce qu'on appelle hernie de vessie : on peut voir à ce sujet ce qui est écrit dans les Mémoires de l'*Académie de Chirurgie de Paris* (x) : on y trouve des observations d'hernies de vessie à des Femmes Grosses. Le passage suivant tiré d'*Hippocrate* (y), ne paroît-il pas indiquer quelque chose de semblable ? *Quelquefois aussi, lorsque la Femme a éprouvé l'évacuation des vaisseaux, & qu'elle a été en travail, la matrice tournée du côté du col de la vessie, appuye dessus, & cause la strangurie ; mais elle n'a aucun autre mal, & étant soignée, elle se rétablit bien-tôt, quelquefois même d'elle-même.*

D'aller à la selle. A mesure que la

(x) Tom. II. pag. 23. & suiv.

(y) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. x. Charter. Tom. VII. pag. 735.

matrice qui contient un fœtus s'éleve, elle oblige tous les inteſtins de ſe retirer en haut & ſur les côtés, & ils ſont la plus ou moins comprimés, ſuivant que capacité du ventre diminue; mais comme dans les inteſtins grêles ſont contenues les matieres les plus molles & les plus liquides, leur paſſage ne ſera pas ſi aiſément empêché. Au contraire la matiere contenue dans les gros inteſtins étant plus ſéche, parce que les vaiſſeaux abſorbans pompent ce qu'elle a de plus liquide, elle devient de plus en plus aride, juſqu'à ce qu'elle ſoit chaſſée par l'anus. La fin de l'inteſtin colon, avant de former le rectum, s'éleve en haut, comme l'on ſçait, & après avoir formé une courbure, deſcend de nouveau en droite ligne dans le baſſin, & alors elle s'appelle l'inteſtin rectum. La matrice tuméfiée comprime principalement cet endroit où ſéjournent naturellement les matieres fécales; d'où on conçoit aiſément pourquoi, dans l'état de groſſeſſe, les Femmes ſont ſi ſouvent conſtipées. Il faut avoir ſoin que la conſtipation ne dure pas trop long-temps, parce que les matieres fécales ſe ſéchent de plus en plus, augmentent en maſſe,

&

& se durcissent; ce qui fait que, pour les faire sortir, la Femme est obligée de faire de violens efforts qui quelquefois ont été cause de l'avortement; mais si elle ne rend qu'une partie des matieres endurcies, ce qui en reste s'accumule peu-à-peu : bien-tôt tous les gros intestins en sont farcis, & sur-tout l'intestin rectum qui quelquefois est tellement dilaté, qu'il forme un grand sac, comme on l'a vû à l'ouverture du cadavre d'un jeune homme de quinze ans (z), qui eut une telle constipation, qu'en vingt jours de temps, il n'alla qu'une fois à la selle. On remarque aussi au même endroit que plusieurs ayant été fort long-temps constipés, on fut obligé de tirer avec les doigts ou même avec des instrumens, les matieres devenues très-séches & très-dures.

L'intestin rectum n'est pas le seul qui soit ainsi dilaté par les matieres retenues : cette dilatation peut arriver aussi dans toute la longueur du colon. J'ai été appellé autrefois pour voir une Dame Angloise qui se portant très-bien, étoit accouchée assez aisément d'un enfant sain, & n'avoit éprouvé aucun

(z) Academ. des Sciences, 1750. *in*-4°. Hist. pag. 48.

accident les premiers jours de ſa couche; mais le neuviéme, quoique pendant ce temps elle eût été quatre fois à la ſelle, elle commença à ſe plaindre d'une douleur ſourde & d'une peſanteur vers l'os ſacrum, accompagnée d'épreintes; on lui donna des lavemens qu'elle ne gardoit pas, elle prit beaucoup d'huile, on employa les décoctions les plus émollientes avec le miel & on appliqua des linimens ſur l'anus & les parties voiſines : la matiere durcie deſcendit peu-à-peu, l'anus commença à s'ouvrir aſſez, pour qu'on pût avec des inſtrumens emporter quelque choſe de la matiere, ſans bleſſer la malade : enfin après bien des peines & deux jours entiers de ſouffrance, toute la matiere endurcie fut tirée dehors : elle égaloit, ſi même elle ne ſurpaſſoit pas, la tête d'un fœtus à terme. Une ſi grande maſſe ne pouvoit paſſer ſans faire du déchirement à l'anus : cependant par l'habileté du Chirurgien, la malade ſe rétablit parfaitement de cette grande maladie.

On conçoit aiſément que cet amas des matieres s'eſt fait pendant la groſſeſſe, non dans l'inteſtin rectum ou la fin du colon, parce qu'alors il auroit

empêché l'accouchement ; mais plus haut ; & qu'il est ensuite descendu peu-à-peu après l'accouchement, le colon s'étant dilaté à mesure. Il faut remarquer en même temps qu'une si grande quantité de matiere peut à la vérité distendre beaucoup un gros intestin, mais non remplir sa cavité si exactement, que la partie de la matiere la plus liquide & la plus molle, ne puisse passer outre, laquelle se moule ensuite dans le reste du trajet de l'intestin, & sort sans peine par l'anus.

C'est ce qui a porté les Auteurs (*a*) qui ont écrit sur les maladies des Femmes Grosses, à avertir soigneusement qu'on doit bien prendre garde qu'elles ne soient constipées pendant leur grossesse ; mais comme l'usage des purgatifs ne leur convient pas alors, on recommande les lavemens émollients & lubrifians, sur-tout si on les injecte au moyen d'une seringue, parce qu'alors ils pénétrent plus avant que lorsqu'on employe une vessie à cet usage. On recommande pareillement les suppositoires qui, par leur aiguillon, font entrer non-seulement le rectum, mais même le colon

(*a*) Brudenell-Exton, pag. 146. 177.

en contraction ; ce qui fait changer de place aux matieres retenues, sur-tout si on a lubréfié l'intestin & ramolli les matieres au moyen d'un lavement émollient & huileux : car alors elles descendent plus aisément, & il faut moins d'efforts pour les faire sortir par l'anus. L'Auteur déjà cité (*Brudenell-Exton*) a cru cette attention de si grande importance, qu'il ne veut pas que le Médecin s'en rapporte au témoignage de la Femme Grosse ou de sa garde; mais qu'il examine lui-même la quantité des matieres, & ne cesse pas l'usage de ces remedes jusqu'à ce que les excrémens paroissent bien ramollis.

Les hémorrhoïdes. On a déjà dit plus haut, que la matrice tuméfiée pressoit les veines iliaques, & rendoit ainsi plus difficile le retour du sang veineux des parties inférieures. Il suit de-là que les veines deviennent plus grosses, & même les artères, lorsqu'elles évacuent plus difficilement le sang qu'elles contiennent dans les veines déjà trop pleines. C'est aussi la raison pour laquelle il arrive si souvent des hémorrhoïdes pendant la grossesse, sur-tout aux Femmes qui y étoient déjà sujettes aupa-

ravant, parce que ces vaisseaux une fois dilatés, se gonflent encore plus, pour le peu que le sang les surcharge. La cause de cette augmentation vient de l'amas des matieres fécales vers la fin de l'intestin colon, lesquelles compriment les vaisseaux : elle peut venir aussi du volume de la matrice tuméfiée qui presse ces mêmes endroits de l'intestin. Bien plus, on a vû au col de la matrice & autour de son orifice, des vaisseaux formant des espéces d'hémorrhoïdes, ainsi qu'il a été dit ailleurs.

Les varices. Les tumeurs variqueuses des cuisses & des jambes, viennent de la même cause, par la tuméfaction des veines aux endroits où il y a des valvules. Ces tumeurs diminuent ordinairement après le sommeil, lorsque le corps étant dans une position horisontale, le volume de la matrice presse moins les veines iliaques : c'est aussi pour cela qu'on conseille aux Femmes Grosses de se coucher quelquefois dans le jour sur leur lit, ayant soin que leurs jambes soient dans une situation horisontale, afin que le retour du sang veineux au cœur se fasse

plus aisément. Cependant il faut prendre garde que la situation du corps étant changée, le sang veineux amassé dans les veines tuméfiées, ne revienne subitement au cœur; ce qui l'accableroit, & donneroit lieu à des foiblesses, comme il a été dit au §. 1296. Ce qu'on doit sur-tout craindre des varices, c'est que les veines long-temps distendues, ne perdent toute leur force, & que venant à se rompre, elles ne causent une hémorrhagie dangereuse : le sang stagnant dans les varices, pourroit par son séjour contracter une certaine âcreté capable de ronger les tuniques des veines : si cela n'arrive pas dans le temps de la grossesse, cela survient quelquefois long-temps après aux Femmes qui ont eu plusieurs enfans : j'en ai vû quelques-unes qui avoient des tumeurs variqueuses, grosses de plus d'un pouce, & dont la rupture imprévûe causoit de grandes hémorrhagies, & produisoit ensuite des ulcères assez difficiles à guérir. Après l'accouchement, la matrice étant vuide & contractée, la cause de la distension des veines cesse; ce qui fait qu'elles reprennent bien-tôt leur an-

cien diamétre, à moins qu'elles n'ayent été distendues au point d'avoir perdu toute leur force contractile. Pour prévenir cet accident, il est utile que ces Femmes gardent le lit, & qu'on fasse de légeres frictions le matin sur leurs jambes : il faut ensuite mettre sur les veines tuméfiées des compresses assujetties au moyen d'une bande qui comprime non pas fortement, mais cependant assez fermement, les veines relâchées, & les soutienne pour empêcher qu'elles ne se dilatent trop. La bande doit être appliquée en commençant par la partie inférieure & montant vers la supérieure; elle doit être assez large, pour que la pression soit plus égale.

L'enflure des pieds & des grandes lévres. On a prouvé ailleurs, en traitant de la cause de l'hydropisie, qu'elle venoit de la compression des grandes veines; il n'est donc pas étonnant que les veines iliaques étant comprimées, l'anasarque occupe les cuisses, les jambes, les pieds, & même les parties extérieures de la génération. Si la situation de la matrice de la Femme Grosse ou des veines iliaques a été telle que l'une soit plus com-

primée que l'autre, l'hydropiſie ne ſe manifeſte que d'un côté.

Ces tumeurs œdémateuſes des extrémités inférieures, ne ſont pas abſolument d'un mauvais augure, & elles ont coutume de diſparoître heureuſement après l'accouchement, la cauſe qui les avoit fait naître ayant ceſſé : elles diſparoiſſent encore plûtôt, ſi, par de légeres frictions, on donne du mouvement à la lymphe ſtagnante. Souvent ces tumeurs ſe diſſipent par l'augmentation du cours des urines, quelquefois même par une diarrhée aqueuſe ou par des ſueurs : lorſque cela eſt arrivé, on aſſujettit avec une bande les parties devenues flaſques, & alors il ne faut que peu de jours pour venir à bout de ce mal.

La Motte atteſte (*b*) n'avoir jamais vû périr une Femme Groſſe ou accouchée, quoique certaines euſſent des tumeurs œdémateuſes fort conſidérables, à moins que ces tumeurs ne fuſſent cauſées par une grande perte de ſang, ou que la femme ne fût attaquée de convulſions ou de quelques autres ſymptomes extraordinaires.

(*b*) Traité des Accouchemens, Liv. I. Obſ. XLII. pag. 79. 82.

Comme ces tumeurs viennent de la compression des veines, qu'elles diminuent ordinairement lorsque les Femmes ont été couchées & après le sommeil ; & qu'elles surviennent principalement dans les derniers mois de la grossesse, la cause n'existant plus après l'accouchement, on peut espérer une cure aisée. Il n'en est pas de même lorsqu'il survient une hydropisie, après de grandes pertes de sang. En effet, lorsqu'après l'accouchement le placenta est détaché, & qu'ensuite le sang sort avec les lochies, la cause de l'hydropisie, bien loin alors de diminuer, augmente encore.

Il paroît qu'il y a plus à craindre, lorsque les parties externes de la génération sont devenues œdémateuses, qu'elles ne s'opposent à la sortie du fœtus. Cependant ces tumeurs œdémateuses cédent assez aisément. J'ai vû une femme qui avoit ces parties prodigieusement tuméfiées, & qui ne vouloit néanmoins y apporter aucun remede, qui accoucha cependant heureusement, quoique la Sage-Femme, épouvantée par la grandeur de la tumeur, fût sans aucune espérance.

Il ne seroit pourtant pas bien difficile de remédier à ce mal. En effet, en

ſcarifiant légerement les lévres tuméfiées de la vulve, la lymphe s'écoule, & la tumeur diminue bien-tôt. On applique auſſi avec ſuccès un véſicatoire en partie ſur la lévre tuméfiée de la vulve, & en partie ſur la partie la plus proche de la cuiſſe. (*c*).

Mais le danger eſt preſſant, ſur-tout lorſque l'accouchement eſt prêt à arriver, ſi une tumeur inflammatoire accompagnée de fiévre, occupe les lévres de la vulve, parce qu'alors aſſez ordinairement, l'intérieur de la vulve eſt auſſi enflammé, & les plus habiles maîtres dans l'art des accouchemens, ont obſervé que toutes les Femmes dans cet état, périſſoient après l'accouchement.

On ſçait que ſi l'on preſſe ou ſi l'on manie rudement des parties enflammées, elles ſont promptement attaquées de gangrêne; c'eſt donc avec raiſon que l'on craindra cet accident, lorſque dans le temps de l'accouchement, la tête de l'enfant preſſe les parties enflammées, & quelquefois même les déchire, lorſqu'elles ſont tuméfiées.

La facilité de ſe laiſſer tomber. Naturellement dans les Femmes Groſſes, l'ab-

(*c*) Levret, l'Art. des Accouchemens, §. 1186. pag. 202.

domen fait éminence en devant plus ou moins, suivant que le terme de l'accouchement est plus ou moins proche; c'est ce qui les oblige de marcher le tronc panché en arriere, pour que le centre de gravité de tout le corps soit soutenu. Les fesses qui, toutes choses égales d'ailleurs, sont plus charnues dans les Femmes, & l'os sacrum tourné plus en arriere, favorisent l'équilibre de leur corps, lorsqu'elles sont grosses. Cependant pour le peu que leur pied heurte quelqu'obstacle, elles tombent par terre; c'est pourquoi il seroit à souhaiter qu'en marchant, elles se servissent d'une canne : elles tomberoient alors bien plus rarement. Il faut aussi les avertir de porter des souliers larges & à talons bas, & d'éviter le plus qu'elles pourront de monter & de descendre des escaliers, ou du moins d'aller alors lentement & avec précaution. En effet, une chute dans l'état de grossesse, peut donner lieu à une grande perte de sang, & causer ensuite l'avortement.

Comme tous les maux dont on a fait l'énumération, viennent de l'augmentation du fœtus & du volume de la matrice, on conçoit aisément qu'ils doivent être plus fâcheux, lorsque la

matrice contient deux fœtus, ou plusieurs, ce qui est très-rare. C'est aussi pour cela que *Mauriceau* avertit (*d*) que toutes les Femmes qui ont deux enfans dans la matrice, ont les jambes fort enflées dans les derniers mois de leur grossesse; & il assure ailleurs (*e*) que les cuisses & les lévres de la vulve enflent aussi. Il établit qu'on connoît l'existence des jumeaux, lorsque le ventre de la femme forme tumeur des deux côtés, & qu'il y a au milieu une ligne plus enfoncée; lorsque dans le même moment on sent divers mouvemens dans chaque côté du ventre, lesquels mouvemens sont ordinairement plus fréquens, lorsqu'un des jumeaux ayant été mis en mouvement, on excite l'autre: car quoiqu'ils soient renfermés dans des membranes particulieres, ils sont cependant très-voisins l'un de l'autre. Si à ces signes se joignoit une grande enflure des extrémités inférieures & des lévres de la vulve, ce célebre Auteur croyoit alors qu'il étoit très-constant que la femme étoit grosse de deux enfans, & peut-être même de plus.

(*d*) Traité des Maladies des Femmes Grosſ. Liv. I. chap. XVII. Tom. I. pag. 145.
(*e*) Ibid. chap. VIII. pag. 104.

On peut bien avec raison soupçonner, lorsque tous ces signes se rencontrent, qu'une femme est grosse de deux enfans ; mais il ne paroît pas trop sûr de l'affirmer avec certitude. Car j'ai vû tant de fois l'évenement montrer qu'on s'étoit trompé, quoique les Sages-Femmes & les Femmes enceintes fussent très-fermement persuadées de l'accouchement futur de deux jumeaux. Voici les observations de *Bartholin* à ce sujet (*f*) : *Souvent l'enflure est plus grande lorsque l'accouchement est d'un enfant, que lorsqu'il est de deux ; ce que j'ai souvent observé, soit qu'alors l'abondance des humeurs fût plus grande, soit qu'un seul fœtus fût aussi gros ou même plus gros que deux. Quelques-uns regardent comme un signe qu'il y a deux enfans dans la matrice, une double ligne qu'ils apperçoivent à l'abdomen ; mais j'en ai vû deux semblables à ma femme, sans qu'elle ait eu deux enfans, &c. J'ai certainement connu plusieurs Femmes que ce signe a trompées, & qui sentoient des mouvemens forts & differens, quoiqu'il n'y eût qu'un fœtus. On apporte pour preuve une expérience particuliere qui est que dans les der-*

(*f*) Epist. Med. Centur. IV. Tom. IV. p. 142.

niers mois, les jambes & les pieds enflent; ce que l'on remarque être vrai dans presque toutes les grossesses, même dans celles d'un seul fœtus. Je suis entiérement de l'avis de ce grand Médecin, ayant appris par mes propres observations que tout ce qu'il a dit est très-vrai.

On n'a aucun signe certain pour distinguer le sexe du fœtus qui doit naître. *Moschion* (g) a rassemblé les principaux qu'il a tiré des Anciens. Ils croyoient qu'il y avoit un mâle dans un côté de la matrice, lorsque le fœtus faisoit des mouvements forts & prompts, lorsque la Femme Grosse avoit beaucoup de couleurs, lorsque mammelle droite étoit plus considérable que l'autre : ils croyoient, au contraire, que la Femme étoit grosse d'une fille, lorsque les mouvemens du fœtus étoient plus lents & plus tardifs, lorsque la mere étoit infirme & presque sans couleur, lorsqu'enfin la mammelle gauche étoit gonflée. On ne comprend pas clairement ce que *Moschion* pensoit de ces signes, parce qu'à la fin de ce passage il manque quelque chose que l'on a tâché de suppléer par ces mots grecs mis à la marge ὅμως ὐκ ἀεὶ ἀληθῆ εἶναι, par

(g) Spachii Gynæc. pag. 3. nº. 26. & pag. 30. à la fin.

lesquels il atteste que ces signes ne sont pas toujours vrais.

On sçait, comme on l'a déja remarqué plus haut, que les anciens Médecins croyoient que la matrice avoit deux cavités distinctes destinées à loger, la droite les garçons, & la gauche les filles. Cette fausse opinion a donné lieu à plusieurs présages sur le sexe du fœtus, comme lorsque la mammelle droite ou gauche est plus considérable, lorsque la mere étant à genoux commence, pour se tenir debout, par lever le pied droit ou le gauche. Il en est de même de plusieurs autres semblables. Quelques-uns vouloient décider cela par les révolutions de la lune. On peut voir tous ces signes rassemblés dans *Mauriceau* (h), qui prouve qu'ils sont tous faux, & décide qu'il est impossible de rien statuer de certain sur le sexe du fœtus. Il n'en excepte qu'un qui est, que certaines femmes qui ont eu plusieurs enfans, ont observé que lorsqu'elles portoient des garçons, elles desiroient certaines choses pour lesquelles elles avoient du dégoût, lorsque le fœtus étoit fille; ou lorsqu'elles ont observé pendant leur

(h) Traité des Maladies des Femmes Gross. Lib. I. chap. VIII. Tom. I. pag. 98. & suiv.

grossesse quelque différence particuliere suivant le sexe. J'ai connu une Dame qui aimoit beaucoup le caffé lorsqu'elle étoit grosse d'un garçon, & qui ne pouvoit le souffrir, lorsqu'elle étoit grosse d'une fille. Par ce seul signe elle présageoit, sans se tromper, le sexe de l'enfant qu'elle portoit.

Mauriceau donne un conseil circonspect à la Sage-femme, qui est de tâcher de sçavoir quel est le sexe que la famille desire le plus, & de prédire toujours le contraire. S'il se trouve qu'elle ait dit vrai, les parens admireront sa science, parce qu'elle a osé défendre un sentiment opposé aux vœux de toute la famille. Si au contraire il arrive autrement, on lui passera aisément sa fausse prédiction en faveur de la joye que l'on aura d'avoir obtenu l'objet de ses vœux.

§. 1302. *On peut remédier quelquefois à ces maux, par la saignée (1297.), par la situation du corps changée à propos, par des bandages & autres moyens semblables, & enfin par des linimens doux.*

Il s'agit maintenant de la maniere de diminuer, si on ne peut détruire en-

tiérement les accidens dont on a parlé dans le Paragraphe précédent. En effet le fœtus doit croître, le volume de la matrice augmenter, & ses vaisseaux devenus bien plus larges doivent rester pleins de sang, ainsi que ceux du placenta attaché à la matrice. Dans cet état, on recommande la saignée comme très-utile, sinon toujours, au moins quelquefois. Mais, comme on l'a dit plus haut d'après *Hippocrate*, dans les Femmes Grosses une grande partie du sang s'amasse autour de la matrice, ce qui les rend quelquefois pâles, les autres vaisseaux du corps étant moins remplis de sang. Sera-t-il donc utile alors d'en diminuer la quantité ? C'est ce qui paroît peu certain. En effet, il ne s'agit pas alors de traiter une pléthore, ni une Femme Grosse attaquée d'une maladie aiguë & inflammatoire qui demande la saignée. Alors dans quelque temps de sa grossesse que la femme soit, la saignée a lieu, ainsi qu'il a été dit plus haut. J'ai vû quelquefois des Femmes Grosses, tellement pléthoriques, & quoique la matrice & le fœtus fussent déja beaucoup augmentés de volume, elles avoient tout le visage enflé & rouge, les veines fort gonflées, & le pouls très-plein. Nul

homme prudent ne doutera qu'on ne doive ſaigner dans ce cas, ſur-tout ſi ces accidens paroiſſent peu de temps avant l'accouchement : car alors on craint avec raiſon, que par les efforts violens que fait la femme lors de l'accouchement, les vaiſſeaux du cerveau ne deviennent ſi pleins que toutes les fonctions ne puiſſent ſe ſupprimer, ou qu'il ne ſurvienne, par leur rupture, une apoplexie mortelle & des convulſions, ou par la rupture des vaiſſeaux du poumon, une hémophthiſie dangereuſe. J'ai vû ce malheur arriver, des femmes tranchant des capables ne faiſant aucun cas du conſeil des Médecins. Pour moi, je crois ſeulement qu'on ne doit pas ſaigner, dans l'état de groſſeſſe, une femme qui ſe porte bien, & que c'eſt à tort que l'on dit que ce remède rend l'accouchement plus facile, & que par-là on prévient pluſieurs maladies qui arriveroient pendant les couches ; car la conception, l'accroiſſement du fœtus & de la matrice, l'accouchement même, ſont l'ouvrage de la Nature ſeule, & le Médecin ne doit jamais la troubler témérairement dans ſes opérations.

Les plus habiles Maîtres dans l'art des accouchemens, ont donné les mê-

mes avis. Ainsi *Mauriceau* (*i*), en traitant des moyens de diminuer les accidens de la grossesse, tels que les varices, la douleur, & l'enflure des cuisses & des jambes & autres, approuve la saignée du bras, lorsque sur le reste du corps il paroît des signes de plénitude & d'abondance de sang. Dans un autre endroit (*k*), il condamne la coutume où l'on est de saigner une Femme Grosse, lorsqu'elle est prête d'accoucher, à moins qu'une autre nécessité ne l'exige; & il conseille de ne jamais pratiquer cette opération après le septiéme mois. *La Motte* établit (*l*) comme une régle générale, *que lorsqu'une Femme Grosse se porte bien, la saignée est non-seulement inutile, mais même nuisible.* Il dit avoir saigné des Femmes pléthoriques, & dans le commencement de leur grossesse, celles qui étoient attaquées de nausées, de vomissemens, de lassitudes, de foiblesses, & sur-tout de légeres pertes de sang. Il rapporte un cas où il refusa constamment la saignée à une femme

(*i*) Liv. I. chap. XVII. & XVIII. pag. 144. & suiv.

(*k*) Liv. I. chap, XXVII. pag. 198.

(*l*) Traité des Accouch. Liv. I. chap. XV. pag. 64. & suiv.

assez réplete, & d'un tempérament assez sanguin, parce qu'elle se portoit très-bien, & n'avoit éprouvé aucune des incommodités de la grossesse; mais envain il lui remontra qu'elle n'avoit point été saignée dans sa premiere grossesse. Il fut obligé de lui ouvrir la veine. Comme elle étoit devenue grosse aussitôt après le retour de son mari d'un long voyage, & qu'il manquoit encore au moins douze jours pour faire les neuf mois, elle attendoit tranquillement ce temps, lorsque la nuit qui suivit le jour de la saignée, elle accoucha d'un enfant non à terme, & qu'on ne croyoit jamais qui dût vivre, cependant il vécut & parvint même à âge adulte. *La Motte* rapporte au même endroit un autre cas semblable, ce qui le porte à conclure qu'il croit de plus en plus *qu'on ne doit jamais, sans une nécessité évidente, saigner les Femmes Grosses.* Il décide en même temps que cette coutume de les saigner au milieu du temps de leur grossesse, est ridicule & pernicieuse.

La situation du corps changée à propos, afin de diminuer la pression qu'exerce la matrice dans l'état de grossesse, sur les veines iliaques, & rendre

plus facile le retour du sang retenu dans les veines variqueuses ; c'est ce dont on vient à bout par les différentes situations que l'on prend dans un lit, une chaise, &c. comme il a été dit au paragraphe précédent. De même *Mauriceau* (*m*) conseille à la Femme Grosse, lorsqu'elle a de la peine à uriner, de soulever avec ses mains son ventre, lorsque l'urine sort, ou de le soutenir avec une bande large destinée à cet usage, afin que la vessie ne soit pas comprimée. D'autres réussissoient également en urinant, le corps panché en devant, parce qu'alors le poids des viscères contenus dans l'abdomen, presse moins le fond de la matrice. *Moschion*, en avertissant que c'est principalement au huitiéme mois de leur grossesse que les Femmes sont le plus incommodées, veut (*n*) qu'alors elles aient le soin de soutenir leur ventre avec des bandes. Si les différens changemens de situation ne les font pas uriner, il faut alors les sonder; mais comme dans les Femmes l'uretre est plus court & plus droit que dans les hommes, les Chirurgiens se servent ordinairement d'une sonde telle

(*m*) Liv. I. chap. xv. pag. 159.
(*n*) Spach. Gynæc. pag. 3. n°. 34.

que celle dont Mauriceau a donné la description (*o*). Mais on doit faire attention dans ce cas que la pression même de la matrice tuméfiée change la situation de la vessie; de sorte que son col forme avec l'uretre un angle; ce qui arrive sur-tout, comme il a été dit au paragraphe précédent, lorsque le ventre tombant en devant, le fond de la matrice est aussi éminent en devant au-dessus des os pubis. Un Accoucheur Hollandois très-habile, avertit (*p*) prudemment de se servir d'une sonde courbe, à-peu-près comme celles des hommes, dans le cas où le changement de situation du corps ne facilite pas la sortie des urines. Pour faire cette opération, il fait mettre la Femme Grosse sur ses genoux, éloignés l'un de l'autre, & lui fait baisser la tête le plus qu'elle peut, alors, après avoir introduit par derriere deux doigts dans le vagin, au moyen desquels il tâche d'écarter la matrice des os pubis, il insinue dans l'uretre la sonde courbe, de maniere que sa convexité regarde l'intestin rectum, & sa concavité les os pubis. Lors-

(*o*) Liv. II. chap. XXXIII. pag. 365.

(*p*) Denys over. het. ampt. der Vroetmeesters, &c. cap. IV. pag. 128, & suiv.

qu'il sent encore de la résistance, il continue avec ses doigts d'éloigner la matrice des os pubis ; alors la sonde pénétre dans la vessie. Si-tôt que l'urine commence à couler, il fait coucher la femme sur le dos, ayant soin qu'elle ait la tête plus basse que le corps. En effet, les Femmes Grosses ne peuvent, sans tomber en foiblesse, rester long-temps dans la premiere situation, vers les derniers mois de leur grossesse. Il a soin aussi en même temps de faire un peu soulever, jusqu'à ce que toute l'urine soit écoulée, le ventre pendant en devant. Il laisse la sonde dans la vessie pendant deux jours, afin que cette partie fort distendue, puisse se resserrer peu-à-peu, & recouvrer son ressort : sans cela il faudroit le lendemain répéter la même opération, ce qui seroit fort incommode. Il avoue n'avoir jamais été plus en peine, que lorsque, dans le temps de l'accouchement, le col de la vessie étoit tellement pressé par la tête de l'enfant, qu'il ne sortoit pas une seule goutte d'urine, & qu'il étoit entiérement impossible d'introduire la sonde. Le seul moyen qui reste alors, est de rompre, le plûtôt qu'il est possible, les membranes qui, en procurant l'écoule-

ment des eaux, diminuent auſſi le volume de la matrice, & facilitent l'écoulement des urines. Il rapporte en cet endroit une obſervation remarquable, par laquelle on voit qu'après la rupture des membranes & un écoulement de huit livres d'eau, l'urine ſortit de ſuite avec abondance.

On a enſeigné au paragraphe précédent, la maniere de remédier à la conſtipation, & de comprimer les varices par des bandages.

Quant aux hémorrhoïdes, il faut, ſi elles ſont douloureuſes, les adoucir par des remédes émollients. On a coutume de remplir d'une décoction émolliente chaude avec du lait, le baſſin ſur lequel les Femmes s'aſſeyent pour aller à la ſelle. On frotte les hémorrhoïdes avec des linimens très-doux. On en trouve des formules dans la Matiere médicale; mais comme dans le temps de l'accouchement, la tête de l'enfant preſſe & applatit l'inteſtin rectum, les hémorrhoïdes deviennent quelquefois ſi groſſes, qu'elles crevent, & en augmentant beaucoup les douleurs de l'accouchement, elles ſont cauſe que la femme ſupprime les derniers efforts, crainte de ſouffrir de la douleur; ce qui retarde la la ſortie du fœtus. Si

Mais, si vers la fin de la grossesse les hémorrhoïdes deviennent fort grosses, on peut les dégorger par l'application des sang-sues. Comme il arrive souvent que le sang, après avoir été long-temps retenu dans ces tumeurs, se grumele, il vaut mieux alors les ouvrir avec la lancette. Mais d'un autre côté, comme elles ont coutume de se désenfler d'elles-mêmes aussi-tôt après l'accouchement, on ne les ouvre que lorsqu'on a lieu de craindre que, par leur volume, elles ne retardent l'accouchement.

§. 1303. *On regarde la perte de sang comme une des maladies les plus dangereuses des Femmes Grosses.*

La perte de sang qui arrive aux Femmes grosses est toujours suspecte, quoiqu'elle ne soit pas toujours également dangereuse, comme on le dira par la suite. Si elle arrive subitement & par flots, on la regarde avec raison comme la maladie la plus dangereuse dans l'état de grossesse, tant pour la mere que pour l'enfant. Il a été dit plus haut, que la dilatation de la matrice se faisoit peu-à-peu, au point de contenir le fœtus avec ses membranes, & les eaux dans lesquelles il vit, & que l'épais-

ſeur de la matrice eſt toujours la même : ſes vaiſſeaux ſucceſſivement plus diſtendus, ſont remplis de ſang, ce qui fait que la ſubſtance de la matrice en contient beaucoup ; mais l'œuf humain eſt tellement adhérent à la cavité de ce viſcère, que naturellement il n'en ſort pas une ſeule goutte de ſang. Mais s'il arrive par quelque cauſe que ce ſoit, que cette adhéſion ſoit détruite, & ſur-tout ſi le placenta commence à ſe détacher, le ſang ſort des vaiſſeaux dilatés, & ſouvent ſubitement & en abondance, ce qui donne lieu de craindre les foibleſſes, les convulſions par l'épuiſement des vaiſſeaux, & la mort même. Le fœtus eſt auſſi alors dans un danger preſque certain de mort, ne pouvant recevoir de ſa mere la nourriture par les veines ombilicales, ni lui tranſmettre par l'artère ombilicale le ſang qui doit acquérir ſa perfection dans le corps de la mere.

La ſituation verticale & l'aſſujettiſſement au flux menſtruel, paroiſſent être les cauſes de l'avortement plus fréquent aux femmes, que dans les brutes ; les vaiſſeaux de la matrice & du placenta, étant fort diſtendus par l'abondance du ſang. Mais le placenta

a plus de volume, & est plus promptement & plus fortement adhérent à la matrice que dans les brutes ; autrement les avortemens seroient encore plus fréquents (*q*).

Il est en même temps évident que l'hémorrhagie est principalement très-dangereuse, lorsque tous les vaisseaux utérins sont très-distendus ; c'est-à-dire, dans le dernier temps de la grossesse. C'est pourquoi on pose comme un axiome pratique la régle suivante (*r*). *Plus la Femme Grosse est près de son terme, plus la perte de sang est à craindre*, aussi sauve-t-on beaucoup de celles à qui il arrive une perte de sang au second, au troisiéme, ou au quatriéme mois de leur grossesse ; mais d'un autre côté, c'est dans ces mois que les avortemens sont plus fréquens, au lieu qu'ils arrivent rarement dans les suivans. *Puzos*, célebre Accoucheur, dit avoir (*s*) reconnu par nombre d'expériences qu'il étoit rare que les Femmes grosses périssent

(*q*) Essais & Observ. Med. Tom. II. art. XI. pag. 290.

(*r*) Mauriceau, Traité des Maladies des Femmes Grosses, Liv. I. Chap. XXI. Tom. I. pag. 159. & 535.

(*s*) Académ. de Chirur. Tom. I. pag. 361.

par la perte de ſang, lorſqu'elles n'avoient pas encore paſſé leur quatriéme ou cinquéme mois, à moins qu'elles ne fuſſent attaquées en même temps d'une autre maladie dangereuſe, ou privées des ſecours néceſſaires de l'art : il craignoit bien plus pour elles, lorſque cet accident arrivoit le ſeptiéme, le huitiéme ou le neuviéme mois. En effet, quoique l'hémorrhagie fût moins forte avant l'accouchement que dans les autres avortemens, cependant pluſieurs de ces femmes mouroient peu de temps après être accouchées.

Il ne faut pourtant pas croire que les pertes de ſang qui arrivent dans les premiers mois, ſoient ſans aucun danger. En effet, quelquefois elles reparoiſſent au bout de quelques jours, lorſqu'après l'avortement il eſt reſté dans la matrice une partie du placenta, ou un caillot de ſang. On trouve dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie (*t*) un cas ſemblable d'une femme qui avorta au troiſiéme mois, & dans la matrice de laquelle le placenta reſta. Il ne ſurvint d'abord aucun fâcheux ſymptome ; mais au bout de huit jours, il arriva une perte ſi conſidérable, que ceux qui ſe

(*t*) Tom. I. pag. 360.

trouverent présens, craignirent pour sa vie. Une portion du placenta paroissoit en dehors à l'orifice de la matrice ; lorsqu'on l'eut saisie & tirée avec prudence, au moyen des efforts de la femme, dont les forces revenoient peu à-peu, tout le placenta suivit : la perte cessa aussi-tôt, & la malade se rétablit assez promptement.

Les placenta des avortemens ont plus de peine à sortir que ceux des fœtus à terme, parce que le cordon ombilical qui est très-mince se rompt, pour le peu qu'il soit tiré fort, & que le placenta plus grand dans les petits fœtus, est adhérent à la matrice par une superficie plus large (*u*).

J'ai vû deux femmes attaquées d'une fiévre aiguë, continue & putride, causée par un caillot de sang resté dans la matrice après un avortement de trois mois : elles moururent, l'une au bout de quatorze jours, & l'autre de dix-sept.

Une femme ayant été prise, le premier jour qu'elle avorta, d'une fiévre ardente, accompagnée d'un dévoyement continuel, & d'autres symptomes fâcheux,

(*u*) Essais & Observ. Med. Tom. II. art. XI. pag. 297.

elle mourut le septiéme jour. (*x*) *Hippocrate* n'a pas marqué le terme de la grossesse de cette femme; mais en parlant d'une autre, (*y*) il dit, qu'ayant avorté au cinquiéme mois, la fiévre la prit, accompagnée pareillement de fâcheux symptomes, au nombre desquels il met la diarrhée, & les urines en petite quantité, ténues & noirâtres. Elle mourut le septiéme jour en phrénésie. On sçait que souvent l'avortement suit la perte de sang.

Hippocrate nous apprend dans un autre endroit (*z*) quelles fâcheuses suites on doit craindre lorsque des Femmes dénaturées tâchent de perdre leur enfant en prenant des remedes capables de les faire avorter. *Une Femme*, dit-il, *âgée de vingt-six ans ayant avalé une boisson capable de la faire avorter, sentit une douleur, & eut un vomissement de matieres bilieuses, blanchâtres, & porracées. Après avoir bu, elle entroit en convulsion & mordoit sa langue. Je la vis le quatrieme jour de sa maladie : elle avoit la langue grande & noire, le blanc des yeux*

(*x*) Hipp. Epidem. III. ægrot. X. Charter. Tom. IX. pag. 248.

(*y*) Hipp. Epidem. III. ægrot. XI. p. 250.

(*z*) Epidem. V. text. XXXIII. Chart. Tom. IX. pag. 345.

rouge, & ne pouvoit dormir. Elle mourut dans la nuit. Hippocrate paroît avoir encore répété cette histoire dans un autre endroit; (*a*) mais il a ajouté qu'elle avoit pris d'elle-même le médicament propre pour l'avortement trente jours après être devenue grosse, & qu'elle avoit vomi des matieres noires. Du reste la seconde histoire est entiérement semblable à la premiere. *Ovide* s'éleve vivement contre ce crime: (*b*)

Sine crescere nata.
Est pretium parvæ non leve vita moræ.
Vestra quid effoditis subjectis viscera telis;
Et nondum natis dira venena datis, &c.
Hoc neque in Armeniis tigres fecêre latebris:
Perdere nec fœtus ausa leæna suos.
At teneræ faciunt, sed non impunè, puellæ.
Sæpe, utero suos quæ necat, ipsa perit.
Ipsa perit, ferturque toro resoluta capillos:
Et clamant, *merito*, qui modocumque vident.

Laissez croître cet enfant. La vie est le prix important d'un moment de retard. Pourquoi détruire vos visceres par les traits dont vous les percez? Pourquoi donner de funestes poisons à des

(*a*) Epidem. VII. ægrot. LXXXII. Charter. Tom. IX. pag. 583.

(*b*) Ovid. Amor. Lib. II. Eleg. XIV. pag. 329.

êtres qui ne sont pas nés, &c. C'est ce que n'ont pas encore fait les tigres d'Arménie dans leurs repaires : jamais la lionne n'a osé perdre ses petits. Des Filles délicates osent cependant le faire : mais elles en sont ensuite punies, souvent celle qui fait périr son enfant périt elle-même, & est portée sur le lit les cheveux épars, & tous ceux qui la voyent s'écrient, Elle l'a bien mérité.

Celles que le crime n'épouvante point doivent au moins craindre le danger qui menace leur propre vie : en effet *Tertulien* a dit très-bien : (*c*) *Il n'est pas permis de faire sortir de la matrice ce qui y a été conçu quand même la matiere ne seroit pas encore animée : c'est un homicide anticipé que d'empêcher de naître. On n'est pas plus criminel en ôtant la vie à un être qu'en l'empêchant de la recevoir. Qui peut devenir homme, l'est déjà.*

On voit par-là la raison pour laquelle Hippocrate a donné les avis suivans : (*d*) *Les Femmes qui détruisent leur fruit courent un plus grand danger : en effet l'avortement est plus fâcheux que l'accouchement.*

(*c*) Mauriceau, Liv. I. Chap. XXIV. pag. 191.

(*d*) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. LXXI. Chart. Tom. VII. pag. 771.

Le premier n'arrive pas sans violence soit qu'on le procure par un médicament, une potion, un aliment, des suppositoires ou tout autre moyen semblable. La violence est un mal, parce que dans ce cas il est à craindre que les parties génitales ne s'enflamment ou ne s'ulcerent, ce qui seroit dangereux.

Mauriceau a observé (*a*) que les Femmes grosses sont sur-tout en danger lorsqu'elles avortent étant malades d'une fievre continue qui le plus souvent est rémittente, & encore plus si la poitrine est en même-temps affectée. Il dit avoir vû avec douleur que plusieurs ont péri ainsi peu de temps après l'avortement. Il a cru que c'est sur cela que porte le prognostic d'*Hippocrate* : (*b*) *Si la Femme grosse est attaquée de quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'état où elle est, elle périt dans le temps des vuidanges.* Le passage où on lit ce qui suit y a peut-être encore plus de rapport. (*c*) *Les Femmes Grosses qui sont attaquées de fievre & deviennent très-lan-*

(*e*) Liv. I. Chap. XXIV. pag. 196.

(*f*) De Nat. Puer. Cap. V. Charter. Tom. V. pag. 315.

(*g*) Aphor. V. Sect. V. Chart. Tom. IX. pag. 228.

guissantes sans cause manifeste, ou accouchent difficilement & avec danger, ou courent risque d'avorter. C'est donc avec raison qu'alors on a le pressentiment du danger ; mais pour cela la perte certaine n'est pas toujours imminente. J'ai guéri plusieurs Femmes grosses attaquées de maladies aiguës, d'autres Médecins ont eu le même succès. Je me souviens même d'avoir traité une Fille de quinze ans devenue enceinte clandestinement qui au quatriéme mois ayant été prise de la petite vérole qui fut très-forte, avorta au milieu du cours de cette maladie, & guérit cependant heureusement.

Ce n'est pas seulement la crainte où on est que la perte de sang ne fasse périr la Femme grosse par épuisement, mais on craint aussi que quand même elle en réchapperoit, la perte subite & abondante de sang ne lui cause des maladies chroniques & difficiles à guérir, telles que la Cachexie l'Hydropisie & autres. J'ai vû une Femme qui après une perte de sang considérable éprouvoit des foiblesses fréquentes & très-longues : ayant recouvré sa santé contre toute espérance, &

étant accouchée à terme d'un enfant qui à la vérité étoit foible & ne vécut que quelques jours, elle ne put se lever de son lit, sans tomber dans une très-grande foiblesse accompagnée d'anxiétés : elle fut obligée de garder le lit pendant douze ans, & se portoit assez bien, tant qu'elle restoit en repos. Il paroît très-croyable que dans ces longues & fréquentes foiblesses le sang stagnant autour du cœur & des gros vaisseaux a formé un polype qui faisoit aussi-tôt obstacle au cours du sang veineux accéléré par le mouvement du corps.

Il peut aussi arriver plusieurs maux fâcheux après un avortement, lorsque le placenta ou du sang caillé sont restés dans la matrice. Hippocrate a dit : (*h*) *Les douleurs qui des régions iliaques passent aux intestins grêles sont pernicieuses dans les maladies longues, lorsqu'il y a eu avortement, & que la Femme n'est pas assez purgée.* Il paroît ici avoir entendu la purgation des choses retenues & des lochies après l'avortement.

Il est évident & prouvé par ce qui a été dit que l'on regarde avec raison la

(*h*) Coac. Prænot. n°. 515. Charter. Tom. VIII. pag. 882.

perte de ſang dans l'état de groſſeſſe comme une maladie très-dangereuſe.

§. 1304. *La perte de ſang vient le plus ſouvent de ce que le placenta eſt détaché de la matrice, & les artères étant pleines de ſang & la matrice diſtendue, le ſang artériel ſort ſouvent à plein ruiſſeau.*

Naturellement l'œuf humain eſt adhérent dans toute ſa ſuperficie à la cavité de la matrice, & empêche ainſi que rien ne puiſſe ſortir des vaiſſeaux utérins : dans le temps même de l'accouchement, lorſque le fœtus ſort, à peine ſort-il du ſang, quoiqu'alors l'attache du chorion avec la matrice, ſoit peut-être détruite de côté & d'autre; mais ſi-tôt que le placenta eſt détaché, le ſang ſort avec abondance. Il a déjà été dit pluſieurs fois que pendant la groſſeſſe, les vaiſſeaux utérins augmentoient continuellement, d'où il arrivoit qu'étant très-gros au moment de l'accouchement, ſi le placenta ſe ſépare de la matrice, leurs orifices ouverts laiſſent échapper très-librement le ſang qu'ils contiennent. Lors donc qu'une Femme groſſe a une perte de ſang très-conſidérable, on croit avec raiſon que

le placenta est totalement séparé de la matrice ou au moins en partie. Une telle hémorrhagie est bien plus dangereuse, parce que dans l'état de grossesse la matrice reste pleine, au lieu qu'après l'accouchement, le placenta étant tiré, elle se contracte, parce qu'elle est vuide, & diminue ainsi la capacité des vaisseaux, & par conséquent l'hémorrhagie. Mais comme la femme grosse peut éprouver une perte sans séparation du placenta, il est dit prudemment dans l'Aphorisme, que la perte de sang des Femmes grosses vient le plus souvent du détachement du placenta de la matrice : en effet, la perte de sang peut venir d'autres causes, quoique beaucoup plus rarement. *Mauriceau* dit : (*i*) que si la matrice est blessée par cause externe dans l'état de grossesse, il arrivera une grande hémorrhagie, quoique le placenta reste toujours attaché à la matrice en entier. Cet accident est aisé à soupçonner, lorsqu'on sçait qu'une cause violente a précédé ; mais on ne peut en avoir de certitude qu'après la mort par l'ouverture du cadavre. Le même Auteur croit qu'alors il ne reste aucune espérance, quand

(*i*) Traité des Maladies des Femm. Gross. Liv. I. Chap. XXI. Tom. I. pag. 169.

même l'accouchement ſeroit terminé auſſi-tôt par nature ou par art, parce que la matrice ſi conſidérablement bleſſée, ne pourroit pas ſi aiſément ſe contracter, & on doit toujours craindre alors qu'elle ne s'enflamme après une bleſſure ſi grave, & que l'on a obſervé tant de fois être mortelle.

La perte de ſang qui arrive par la rupture des vaiſſeaux du cordon ombilical eſt bien plus rare : & *la Motte* ne l'a obſervée qu'une fois. (*k*) Il étoit auprès d'une Femme en travail, & attendoit un accouchement naturel. Les eaux étoient formées, & les membranes étant ſur le point de ſe rompre il s'apperçut que ſa main étoit un peu teinte de ſang, d'où il concluoit, comme il arrive ſouvent, que l'accouchement ſeroit bientôt terminé. Peu après, les membranes ſe rompirent, la tête de l'enfant ſe préſenta, mais avec une grande abondance de ſang, laquelle augmentoit à chaque douleur. Il ne doutoit pas que cette hémorrhagie ne vînt du détachement du placenta, & il ne pouvoit tourner l'enfant pour le tirer par les pieds, afin d'accélerer l'accouchement,

(*k*) Traité des Accouch. Liv. III, Chap. Obſerv. ccxi. pag. 29.

parce que la tête étoit déjà engagée dans le bassin, & que les efforts de la Femme étoient trop forts & continuels. Cependant cette Femme pleine de courage qui n'ignoroit pas le danger où elle étoit, fit si bien valoir ses douleurs qu'elle accoucha bientôt d'une fille très-foible qui avoit autour du col trois tours du cordon ombilical, ce qui avoit rendu l'accouchement plus lent & plus difficile. La Femme se rétablit heureusement, eut encore par la suite sept enfans sans qu'il lui soit rien arrivé de fâcheux.

Sitôt que l'enfant fut sorti, la perte cessa entiérement, & à l'examen du cordon ombilical, on s'apperçut que le sang étoit venu par un de ces nœuds variqueux que l'on observe si souvent à la veine ombilicale : l'ouverture de ce vaisseau paroissoit comme une excoriation, ce qui a bien pu venir du frottement des différentes circonvolutions du cordon ombilical autour du col. Il paroît aussi que la vraie cause de cette hémorrhagie n'a pu être connue avant la fin de l'accouchement, & cet habile Chirurgien ne l'a même pas soupçonné après la rupture des membranes, parce qu'il n'avoit encore rien vû de semblable, & que

la cause la plus fréquente des pertes de sang est le détachement du placenta ; il paroît, que c'est ce qu'a voulu dire *Hippocrate* dans le passage suivant : (*l*) *Si une Femme en travail a une perte de sang considérable sans douleur avant la sortie du fœtus, il est à craindre qu'il ne vienne au monde mort ou peu en état de vivre.* Dans l'observation qui vient d'être rapportée, l'hémorrhagie augmentoit dans le temps des douleurs, au lieu que lorsque le placenta est séparé totalement ou en partie, le flux de sang augmente plutôt dans l'intervalle des douleurs. En effet *Hippocrate* dit ωδινούσῃ, lorsque les douleurs de l'accouchement se font déja sentir, & avant la sortie du fœtus que l'on attend de moment à autre, & il avertit que la perte arrive sans douleur. Dans le temps des douleurs, lorsque l'accouchement est prêt à finir, la tête de l'enfant remplit l'orifice dilaté de la matrice : les douleurs venant à se relâcher, elle le presse moins, ce qui donne lieu au sang de sortir plus librement. Quel diagnostic pourroit-on établir sur cela ? Il paroît douteux. En effet, si dans le temps de la

(*l*) De Superfœtatione, Cap. v. Charter. Tom. VII. pag. 863.

douleur la tête de l'enfant n'est pas assez descendue pour remplir l'orifice de la matrice, la perte de sang pourra alors augmenter, si elle vient du détachement du placenta. Dans l'un & l'autre cas la principale espérance est que l'accouchement se terminant, la matrice est bientôt vuide & peut alors se contracter, comme on le dira par la suite.

Mais comme, ainsi qu'il a déjà été dit, l'œuf humain est attaché par toute sa superficie à la matrice, le sang pourra peut-être sortir si dans tout autre endroit l'union du chorion avec la matrice est détruite. Dans l'endroit où s'accroît le placenta il y a de grands vaisseaux sanguins, quoique cependant le reste du chorion n'en manque pas. Lorsque le célebre *Noortwyk* a introduit dans la matrice d'une Femme grosse par un rameau de l'artere iliaque une matiere cérumineuse, il a vu qu'elle avoit pénétré les vaisseaux du placenta & ceux du chorion fort au loin. (*a*) Lorsqu'il tâcha de séparer de la matrice l'œuf qui y est attaché, il a vû que le chorion étoit uni, mais très-legérement à la matrice par une substance véritablement

(*m*) Uter. Hum. Grav. Anat. pag. 1. 9. & 10.

celluleuse. *Mais lorsqu'il a séparé cette substance il a vû qu'elle étoit entourée d'un grand nombre de vaisseaux qui s'étendoient du chorion sur la matrice. Un examen plus exact a appris que la superficie interne de ce viscere a beaucoup de pores d'une médiocre grandeur, cependant un peu écartés les uns des autres, lesquels ne sont que les orifices des vaisseaux dans lesquels s'ouvrent des canaux d'une dimension proportionnée, qui sortent du chorion, après s'être avancés par la substance celluleuse dont on vient de parler, ce qui fait qu'un vaisseau répond à un autre, & qu'ils se trouvent tous deux remplis de la même matiere. De ces vaisseaux les uns étoient plus grands, les autres plus petits, mais tels en général qu'on y auroit aisément introduit une épingle de différente grosseur, ou même la tête d'une très-grosse épingle. Quelques-uns de ces vaisseaux traversoient en ligne droite la matrice, quelques autres ne s'avançoient qu'après avoir formé, dans un court espace proche la superficie de la matrice, un angle de réflexion, & ces derniers au lieu d'être ronds étoient comme affaissés & plats. La cause la plus legere étoit capable de détruire l'union de tous ces vaisseaux avec la matrice.* J'ai préféré de me servir des propres paroles employées par l'Auteur

pour décrire ses observations, dont je me félicite d'avoir été témoin oculaire.

Ainsi il a vû un œuf attaché de tous côtés à la matrice, mais un peu plus fortement autour du placenta : les vaisseaux étoient en plus grand nombre, *& s'élevant sur la surface extérieure du placenta, & pénétrant les pores de la matrice, on voyoit clairement la communication qui est entre les vaisseaux de la matrice & ceux du placenta, lesquelles faisoient voir un diametre différent, & n'étoient pas en général beaucoup plus gros que ceux qui sont autour du chorion & étoient pareillement très-tendres.*

Il paroîtroit par ce qui vient d'être dit que le détachement du placenta d'avec la matrice ne devroit pas donner lieu de craindre une hémorrhagie plus considérable que si le chorion se séparoit de la matrice dans un autre endroit. *Mais vers la racine du placenta à l'endroit où il se termine en rond au-dessus du chorion, cette partie celluleuse amassée en bandes ligamenteuses formoit de nouveau une attache un peu plus ferme. Les vaisseaux dans cet endroit étoient très-abondans, très-gros, & si remarquables qu'on pouvoit introduire dans quelques-uns le doigt d'un enfant : les véritables sinus veineux formés*

de tuniques très-minces & très-tendres étoient courts & formoient bientôt dans l'intérieur du placenta des rameaux beaucoup plus petits, & en grande partie très-délicats, ce qui a paru lorsqu'il a ensuite regardé dans ces sinus après en avoir ôté la matiere qu'ils contenoient. Ces rameaux partent du fond des sinus à l'endroit où ils naissoient dans le placenta, s'avançoient à peu-près de la même maniere que la veine-cave qui a son origine dans le foye disperse ses rameaux dans la substance de ce viscere. Il paroît en même-temps par-là pourquoi il peut arriver une hémorrhagie considérable sans que le placenta soit entiérement détaché de la matrice, & pourvu seulement qu'il arrive un commencement de séparation au bord orbiculaire où sont ces grands vaisseaux très minces & si tendres qu'on ne peut presque les toucher sans qu'ils laissent échapper le fluide qu'ils contiennent. Il n'est donc pas étonnant que dans un placenta tiré par une Sage-femme ils aient disparu, s'étant affaissés, ou aient été détruits en les maniant.

On ne peut donc douter de la communication immédiate des vaisseaux utérins avec ceux de l'œuf, parce qu'il est attaché par toute sa circonférence à

la matrice au moyen des vaisseaux, de maniere qu'on voit clairement le commerce direct des arteres utérines les plus remarquables avec les vaisseaux de l'œuf par lesquels le sang de la mere parvient directement au chorion, & c'est de ce sang que paroît se séparer la liqueur de l'amnios qui entoure de toute part le fœtus. M. *Levret* a observé (*n*) qu'après qu'on a fait des frictions mercurielles à une Femme grosse attaquée de la vérole, afin que le fœtus fût en même-temps guéri de cette maladie, l'eau de l'amnios donne des signes que le mercure a pénétré. En effet elle a une couleur plombée; si l'on en frotte du cuivre rouge elle le blanchit plus ou moins, suivant qu'on a fait un plus grand ou un plus petit nombre de frictions mercurielles à la Femme.

On peut encore comprendre par ce qui a été dit, pourquoi dans le temps de l'accouchement, lorsque, pour parler le langage des Sages-femmes les eaux étant formées, l'orifice de la matrice est déja beaucoup dilaté, & que les eaux l'ont déja franchi, pourquoi il ne paroît qu'une legere quantité de

(*n*) L'Art des Accouch. §. 265. 266. 267. pag. 43. 44.

ſang. On regarde avec raiſon cela comme un ſigne que l'accouchement doit bientôt ſuivre. En effet les membranes ne peuvent paroître au dehors ſans qu'il ſoit arrivé rupture à pluſieurs vaiſſeaux qui attachoient le chorion à la matrice, ce qui donne lieu à un leger écoulement de ſang qui teint les linges & les mains de l'Accoucheur. Cet écoulement ne peut qu'être leger, parce que ces vaiſſeaux très-délicats après avoir été rompus s'affaiſſent auſſi-tôt, & la tumeur formée par les eaux remplit exactement l'orifice de la matrice. Sitôt que les membranes ſont rompues, la tête de l'enfant ſuit bientôt, & bouche l'orifice, ce que l'on a coutume d'attribuer à la violente dilatation de cet orifice qui le déchire plus ou moins : mais ce déchirement quoique les vaiſſeaux ſoient rompus n'arrive pas toujours, ou s'il arrive c'eſt ſur-tout lorſque la tête de l'enfant paſſe. Cependant il eſt conſtant que l'on obſerve ſouvent qu'il s'écoule déja un peu de ſang avant que les membranes ſe rompent, leſquelles devenant de plus en plus gonflées dilatent ſucceſſivement l'orifice de la matrice, dont la ſubſtance eſt molle & céde aiſément. C'eſt pourquoi la premiere cauſe paroît plus probable.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici sur l'union de l'œuf avec la matrice au moyen des vaisseaux, est aussi confirmé par d'autres observations de grands hommes. Le célebre *Simson* dit (*o*) *qu'ayant examiné la matrice d'une Femme morte subitement au septiéme mois de sa grossesse, en séparant le placenta, il tiroit ses prolongemens de la longueur d'un demi-pouce au moins. Ils étoient en très-grand nombre, & s'élevoient de dessus toute la superficie du placenta. Quelques-uns égaloient en épaisseur une plume d'oye; de plus on voyoit s'élever de toute la circonférence du chorion des filamens fibreux aussi fins que des cheveux, qui pénétroient dans les pores de la matrice. Lorsqu'il tiroit ces prolongemens du placenta, ils se rompoient & se contractoient aussi-tôt, & présentoient une superficie grenue, à-peu-près comme un arbre fruitier.* Le célebre *Albinus* a vû aussi (*p*) dans la partie de la matrice où s'attache le placenta, des arteres tortueuses, en grande quantité & sans rameaux: elles paroissoient rompues, parce que le placenta étoit séparé

(*o*) An Inquiry how far the vital and animal actions, &c. in Præfat. pag. 9.

(*p*) Academ. annot. Lib. I. Cap. IX. pag. 34. & seq.

de la matrice. Il fit ensuite des recherches sur une autre matrice à laquelle le placenta étoit entiérement adhérent, & trouva les mêmes arteres pleines de sang & qui s'inséroient dans le placenta, d'où il résulte qu'il n'y avoit point de doute qu'elles n'appartinssent au placenta, & qu'elles ne lui donnassent du sang. Mais il faut remarquer *qu'il eut le soin de ne rien changer ni en pressant, ni en remplissant, ni par toute autre maniere.* Ainsi tout paroissoit dans la situation & dans l'attache naturelles. Les planches très-exactes de la matrice dans l'état de grossesse données par ce grand Anatomiste, méritent d'être vûes.

Il est donc certain que par le moyen des vaisseaux il y a un commerce de la matrice avec l'œuf, & que si ces vaisseaux viennent à se rompre par quelque cause que ce soit il pourra s'ensuivre une perte qui sera bien plus abondante si le circuit du placenta se détache de la matrice. En effet il y a dans cet endroit des vaisseaux considérables & en grand nombre qui partent de la matrice & se rendent au placenta. Mais il peut arriver rupture à ces vaisseaux, sans qu'il sorte du sang de la matrice. C'est ce qu'a remarqué le très-celebre *Albinus* en ces termes :

La

La Femme dont la matrice a été représentée sur plusieurs planches, avoit le placenta détaché; & entre lui & la matrice il y avoit beaucoup de sang caillé. Il étoit cependant encore adhérent dans tout le bord de sa circonférence, & c'est aussi ce qui avoit empêché qu'il n'arrivât une perte. On doit craindre néanmoins dans ce cas que le sang qui sort des vaisseaux rompus & qui s'amasse entre le placenta & la matrice étant porté à une certaine quantité ne sépare enfin l'attache du bord orbiculaire du placenta avec la matrice, & ne donne ensuite lieu à une grande perte de sang, comme il a été dit au § 1296. *En effet le placenta*, dit Noortwyk, (q) *n'est pas attaché à la matrice par les dernieres extrémités capillaires de ses vaisseaux.* Cela est empêché par une véritable membrane qui non-seulement s'étend sur toute la superficie convexe du placenta qui touche la matrice, mais qui entre dans les sillons du placenta & s'y insinue à-peu-près de la même maniere que le fait la pie-mere dans les anfractuosités du cerveau. Cette membrane ne peut venir de l'amas du sang sur la superficie convexe du placenta, puisque *Noortwyk* l'a trouvée

(q) De Utero Gravido, pag. 14.

dans un placenta tout récent, chaud & encore fumant.

§. 1305. *On connoît la perte par le relâchement de l'orifice de la matrice, par le sang vermeil ou en caillots, dont l'écoulement est abondant, rapide, douloureux & affoiblit beaucoup.*

Cette maladie des Femmes grosses étant très-dangereuse, il importe beaucoup de connoître les signes non-seulement de l'hémorrhagie présente, mais même de celle que l'on a à craindre.

Il faut cependant remarquer que toute perte n'est pas également dangereuse, & que quelquefois il sort du sang par la vulve qui ne vient pas de la matrice. Tous ceux qui ont écrit sur les maladies des Femmes grosses ont observé qu'il arrive assez souvent à certaines Femmes un écoulement de sang dans les premiers mois de leur grossesse, & au même période que paroissoient leurs regles avant qu'elles fussent grosses. Cet écoulement duroit à quelques-unes jusqu'au quatrieme mois de leur grossesse. Mauriceau a connu (*r*) une Femme qui eut ses regles jusqu'au sixieme mois, mais

(*r*) Traité des Maladies des Femm. Gross. Liv. I. Chap. xx. pag. 155.

en moindre quantité : elle accouchoit au temps ordinaire d'enfans très-sains : cinq vivoient alors. Cet Auteur croyoit qu'il ne pouvoit en arriver aucun mal, quand l'écoulement étoit leger, sans douleur, qu'il venoit à un terme fixe, & qu'en même-temps l'orifice de la matrice étoit fermé : car alors on connoît que le sang qui sort ne vient pas de la matrice, mais des vaisseaux du vagin ou de la superficie externe du col de la matrice. On a traité cette matiere en parlant du flux menstruel. C'est ce qu'a très-bien remarqué le célebre *Hoffmann* (s). *Il arrive très-souvent*, dit-il, *que les Femmes fort sanguines ont vers le second ou le troisieme mois de leur grossesse un écoulement de sang sans douleurs ni spasmes à la région lombaire ni au bas-ventre, sans foiblesse, tremblement ni frisson des parties externes. Dans ce cas le sang vient non de la cavité de la matrice, mais plutôt des vaisseaux du vagin.*

Quoique des observations certaines constatent qu'une hémorrhagie si legere est arrivée sans danger, quoiqu'il paroisse très-vraisemblable qu'il ne sort

(s) Medic. Ration. & Systém. Tom. IV. part. III. Sect. II. Cap. IX. Thes. Pathol. §. V.

alors que le ſang ſurabondant à la réplétion des vaiſſeaux utérins & à la nourriture du fœtus, Mauriceau croit cependant qu'il eſt plus sûr de diminuer la pléthore par la ſaignée, que d'abandonner le tout à la nature. Voici ce qu'Hippocrate dit à ce ſujet : (c) *Si une Femme Groſſe de deux mois, de trois ou même de plus, a eu ſes regles juſqu'alors, il faut l'affoiblir & diminuer ſes forces. Quelquefois la fievre la prend les jours que ſes regles viennent. Lorſqu'elles paroiſſent & après qu'elles ont paru elle pâlit, quelque leger que ſoit l'écoulement.* Il paroît évidemment par ce paſſage qu'il ne s'agit pas dans cet endroit d'une Femme groſſe & ſanguine, mais d'une Femme groſſe, que la moindre perte de ſang faiſoit pâlir : or dans ce cas la ſaignée ſeroit certainement nuiſible, parce qu'alors, au lieu d'ôter le ſuperflu, on diminueroit le néceſſaire. Une telle hémorrhagie eſt donc nuiſible à la mere & à l'enfant. De plus il paroît clairement par ce qui ſuit, qu'*Hippocrate* parle du ſang qui vient de la matrice. *La matrice de ces Femmes*, dit-il, *eſt ouverte plus qu'il ne faut, & laiſſe échapper la nourriture*

(c) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. XXIII. Charter. Tom. VIII. pag. 744.

du fœtus, & peu après il ajoûte : *Or si la matrice est ouverte plus qu'il ne faut, elle laisse sortir du sang tous les mois, comme il a coutume d'arriver hors l'état de grossesse, & ce qui y est contenu devient moindre & foible.* C'est dans ce sens qu'il paroît qu'on doit entendre l'Aphorisme suivant d'*Hippocrate* (u) : *Si une Femme Grosse a ses régles, il est impossible que le fœtus vive.* Mais Galien dans son Commentaire sur ce texte, remarque très-bien (v) que, comme le mot latin *purgationes* est au plurier, & qu'on y ajoûte le verbe *prodeunt*, il ne s'agit pas de la sortie d'un peu de sang & en une seule fois, mais d'un écoulement réitéré & abondant. *En effet, lorsqu'il ne sort qu'un peu de sang & en une ou deux fois, cet écoulement ne porte le plus souvent aucun préjudice à l'enfant.* Il ajoûte ensuite, que *la sortie du sang qui arrive aux Femmes Grosses paroît venir des veines du col de la matrice : car l'arriere-faix est attaché aux parties internes de la matrice ; c'est pourquoi il ne peut rien laisser couler dans la cavité de la matrice.* Il paroît en même temps par-là qu'on ne comprend jamais mieux les Aphoris-

(u) 60. Sect. v. Charter. Tom. IX. p. 232.
(v) Ibidem.

mes d'*Hippocrate*, que lorsque l'on les compare avec d'autres passages du même Auteur qui les éclaircissent.

Le diagnostic de l'hémorrhagie se tire donc de la grande abondance du sang qui sort, des douleurs des lombes & du bas-ventre, douleurs qui cependant se font sentir aux Femmes qui ont leurs regles : quelquefois il ne sort au commencement qu'une petite quantité de sang suivie bientôt d'une grande perte, à mesure que le placenta se sépare de la matrice, ou qu'il arrive un décollement de plusieurs des vaisseaux qui attachent le chorion à la matrice. Mais le principal signe est lorsque l'orifice de la matrice est relâché & ouvert, parce que dans les Femmes grosses ses bords sont naturellement rapprochés de maniere qu'il paroît presque fermé, une matiere muqueuse & gélatineuse remplissant le peu d'ouverture qui reste. Il n'y aura aucun doute, si le sang sort à plein cours, ou s'il sort par caillots accompagnés de douleurs au ventre & aux lombes, suivies de grande foiblesse. Ces caillots se forment ou dans la matrice même lorsqu'après la rupture des vaissaux le sang épanché est stagnant pendant quelque temps avant que le pla-

centa adhérent à la matrice se sépare jusqu'à son orifice, & alors le sang peut sortir librement même encore fluide. Ou bien ces caillots se font dans le vagin par le sang coagulé lorsque les cuisses se comprimant mutuellement elles empêchent l'écoulement du sang. Les Femmes qui sont présentes, lorsque la malade rend ces caillots, les prennent toujours pour une mole ou une fausse-couche, parce qu'ils peuvent acquérir un grand volume dans le vagin & non dans la matrice remplie par le fœtus & le placenta.

Mais lorsque l'hémorrhagie de la matrice est excessive, on la connoît trop tard, & elle est ordinairement suivie de l'avortement. Il est donc d'une grande utilité de connoître les signes qui présagent une perte future, afin qu'on puisse la prévenir par des remedes convenables.

On conçoit aisément qu'elle est à craindre lorsque les causes que l'on a souvent observé la produire ont précédé ; on traitera de ces causes dans l'aphorisme suivant.

On a déja souvent parlé du commerce qui regne entre les mammelles & la matrice. Lorsque les vaisseaux utérins sont

trop pleins vers la premiere éruption des mois, les mammelles deviennent enflées. Elles le deviennent aussi dans les Femmes grosses, à mesure que la matrice augmente de volume. C'est ce qui a fait dire à *Hippocrate* : (x) *Lorsque les mammelles d'une Femme grosse s'affaissent tout d'un coup, il s'ensuit avortement.* En effet, il y a lieu de craindre alors que les vaisseaux utérins après s'être détachés aussi du placenta & du chorion ne s'affaissent de même, ce qui ne pourroit guères arriver sans leur épuisement. On doit donc craindre alors l'avortement & avec lui la perte de sang. L'expérience a souvent confirmé ce prognostic d'Hippocrate. Dans l'Aphorisme suivant il atteste la même chose, en disant : *Si une Femme est grosse de deux Enfans, & qu'une de ses mammelles s'affaisse, alors un des jumeaux vient par avortement.* De plus comme les anciens Médecins croyoient, ainsi qu'il a déja été dit plus haut, que la matrice étoit partagée en deux cavités destinées pour contenir la droite les garçons, & la gauche les filles, *Hippocrate* par la même raison a cru qu'on pouvoit juger le sexe

(x) Aphor. XXXVII. Sect. V. Charter. Tom. IX. pag. 217.

de l'avorton futur suivant que la mammelle droite ou gauche s'affaissoit. Dans un autre endroit (*y*) il tire des mammelles son prognostic sur l'état du fœtus dans la matrice : *Si une Femme grosse a,* dit-il, *par les mammelles un grand écoulement de lait, c'est la marque d'un fœtus très-foible. Mais si elles sont fermes & solides, c'est une marque que le fœtus est plus fort.*

Quoiqu'*Hippocrate* regarde l'affaissement subit des mammelles comme un signe absolu de l'avortement futur, il ne paroît cependant pas avoir perdu toute espérance de sauver le fœtus dans cet état. En effet, il dit : *Les Femmes qui doivent avorter ont les mammelles affaissées ; si au contraire elles deviennent dures il y aura douleur, ou aux mammelles, ou aux cuisses, ou aux yeux, ou aux genoux, & les Femmes n'avortent point.*

Il paroît donc qu'il y a encore du remede lors même que les mammelles sont affaissées, pourvu que l'affaissement n'ait pas été subit.

Hippocrate a aussi regardé (*z*) comme un signe de l'avortement futur les

(*y*) Aphorism. LII. ibid. pag. 225.

(*z*) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. XXV. Charter. Tom. VII. pag. 745.

douleurs du ventre & des lombes. *Si une Femme Grosse*, dit-il, *ressent des douleurs au ventre ou aux lombes, il y a lieu de craindre qu'elle n'avorte, les membranes qui contiennent le fœtus venant à se rompre*. Les douleurs des lombes qu'éprouvent les Femmes Grosses hors le temps de l'accouchement sont toujours suspectes, lorsqu'elles durent trop longtemps, & sur-tout si elles se font sentir par intervalles, & si elles se terminent au bas du ventre, parce qu'alors ce sont de véritables douleurs d'accouchement qui donnent lieu à la sortie d'un fœtus non à terme. Souvent l'avortement est précédé d'une perte dangereuse.

Il faut ensuite remarquer principalement que la perte revient aisément après avoir paru entiérement cessée. Car la partie du placenta qui par son décollement a causé la perte, ne paroît pas, comme l'a très-bien remarqué M. *Puzos* (*a*), pouvoir se réunir aisément à la matrice, de sorte qu'elle y soit aussi adhérente qu'auparavant : la perte cesse plûtôt, lorsque le sang caillé dans les vaisseaux entr'ouverts, s'accommode si bien à leur diametre, qu'il forme un obs-

(*a*) Academ. de Chirurg. Tom. I. pag. 362. & 363.

tacle à la sortie du sang. Mais si par la suite ces caillots viennent à tomber, la perte reparoît, & le plus souvent avec plus d'abondance; d'où on conçoit pourquoi les Femmes grosses qui onté prouvé cet accident, doivent se conduire avec tant de précautions.

§. 1306. *Les causes de la perte de sang sont les violentes passions de l'ame, les trop grands mouvemens du corps, le mauvais usage des hystériques & des emménagogues, & les coups sur la partie inférieure du ventre.*

Les causes qui donnent lieu à la perte de sang, sont différentes. Il y en a qui peuvent la produire même dans les Femmes saines & robustes; telles sont, par exemple, les coups violens sur le ventre, & les fortes passions de l'ame. D'autres causes, quoique moins nuisibles, sont cependant dangereuses en certaines Femmes plus disposées à la perte & à l'avortement; de plus, la disposition particuliere de la matrice est aussi mise avec raison au nombre des causes de la perte de sang, ainsi que le fœtus. Toutes ces causes méritent d'être considérées séparément, afin

qu'on voye mieux quel secours l'art peut donner dans ce cas, & quels sont les remedes qui conviennent. Les causes citées dans l'Aphorisme sont toujours nuisibles & dangereuses, même dans les Femmes grosses qui d'ailleurs se portent très-bien; mais elles le sont bien plus dans celles qui ont déjà des dispositions à cette maladie, parce qu'alors la plus légere cause peut leur causer une perte.

Les violentes passions de l'ame. On sçait combien sont étonnans & subits les changemens que causent dans le corps humain les violentes affections de l'ame. Ainsi je ne répeterai pas ici ce qui a été dit, il suffit de remarquer que dans une crainte subite, tous les vaisseaux du corps entrent en contraction, que dans la colere toutes les humeurs se raréfient, & les vaisseaux pleins se gonflent. Un très-grand chagrin fit périr un grand général qui, peu auparavant avoit affronté la mort à travers mille dangers. Une femme de Lacédémone mourut de joye entre les bras de son fils qu'elle croyoit avoir été tué à l'armée. Si l'on considere ensuite que des mouvemens si subits, des secousses si violentes & au-

tres causes semblables, font aussi leur effet sur les vaisseaux très-tendres qui unissent le chorion & le placenta à la matrice, on ne sera pas du tout étonné que les violentes passions de l'ame causent si souvent des pertes aux Femmes grosses. Une Femme de trente ans, robuste & d'une grande taille, étoit presque tous les jours à la place publique, où elle avoit assez souvent coutume de se quereller & de se mettre en colere. Etant presqu'au terme de sa grossesse, elle entra dans une colere subite de ce qu'une de ses voisines frappoit son enfant âgé de cinq ans. Ayant senti dès ce moment quelque chose d'extraordinaire dans son corps, elle prédit qu'elle en mourroit. Quelques jours après il lui survint une grande perte, & elle mourut dans les convulsions avant qu'on eut pu rien tenter pour la sauver. A l'ouverture du cadavre, on trouva deux fœtus mâles couverts de toutes parts d'un sang noir coagulé, dont la matrice étoit aussi pleine, lequel venoit de la rupture du placenta & de ses vaisseaux (*b*).

L'homme de mérite qui a rapporté ce fait, en cite plusieurs autres qui ap-

(*b*) Peu, Pratique des Accouch. Liv. I. Chap. VIII. pag. 70.

prennent combien les fortes passions de l'ame sont nuisibles aux Femmes grosses. J'en ai vû plusieurs exemples, & je ne crois pas qu'il y ait aucun praticien qui n'en ait observé de semblables. J'ai préféré celui-ci, parce que cette courte fureur a pu produire tant de mal dans une femme saine, robuste, accoutumée à se mettre en colere & aux querelles journalieres : le même accident peut venir d'une crainte, d'une joye inopinée, &c. Que les Femmes grosses apprennent par-là avec quel soin elles doivent se précautionner contre les passions, & les autres personnes combien elles doivent prendre garde de frapper l'imagination des Femmes grosses, en leur annonçant imprudemment une bonne ou une mauvaise nouvelle à laquelle elles ne s'attendent pas. J'ai connu une femme grosse qui, ayant dormi très-tranquillement, quoiqu'il y eût un fâcheux incendie dans une maison voisine de la sienne, & étant le matin félicitée par sa mere de ce qu'un doux sommeil l'avoit délivrée de la crainte où elle auroit été, commença bien-tôt à trembler de tout son corps & à se plaindre, Tout son lit fut en un

instant inondé de sang : elle eut ensuite des foiblesses & des convulsions : elle se rétablit cependant de cette perte ; mais elle fit une fausse-couche de quatre mois.

Les trop grands mouvemens du corps. Telle est la cause assez fréquente de la perte & de l'avortement ; cause que les Femmes Grosses pourroient cependant bien prévenir, si elles le vouloient. Un mouvement modéré du corps est utile dans la grossesse, sur-tout la promenade. Nous voyons même des femmes de la campagne vaquer à leurs travaux accoutumés, pourvû qu'elles ne se fatiguent pas trop, ou qu'elles les fassent sans de grands efforts de leur corps.

On sçait que par le mouvement musculaire, celui du sang veineux vers le cœur est accéléré, & qu'ainsi le cours de la circulation est augmenté dans les vaisseaux du corps. Parmi les effets de la circulation, on compte, la force plus grande du sang poussé dans les vaisseaux qui le reçoivent, le frottement réciproque entre le sang & les vaisseaux, la chaleur plus grande, & la qualité des humeurs plus âcre. Si on

compare ces effets avec la structure délicate des vaisseaux qui attachent le chorion & le placenta à la matrice, on verra clairement que le mouvement trop grand du corps donne lieu de craindre que ces vaisseaux ne se rompent; ce qui occasionneroit une perte de sang.

On voit par-là à quel danger s'exposent les Femmes grosses, lorsqu'elles se livrent à la danse, qu'elles entreprennent des voyages, font de grands efforts, élévent des poids, &c. la seule secousse des carrosses, sur-tout dans des chemins raboteux, causent autant de fois la perte de sang & l'avortement, & le danger est d'autant plus grand, que les femmes sont plus prêtes d'accoucher; d'où il paroît combien est dangereux le conseil donné aux Femmes grosses de se promener en voiture le dernier mois de leur grossesse, leur faisant espérer par-là que ces secousses font descendre plus vîte le fœtus, & rendent l'accouchement plus facile. J'en ai vû quelques-unes qui se moquoient du conseil opposé, quoique prudent, parce qu'après de violens efforts, il ne leur étoit arrivé aucun accident; mais certaines, au bout de quelques heures, d'autres au bout d'un ou deux jours,

éprouverent une perte de sang très-dangereuse.

Mauriceau rapporte (*c*) que cet accident est arrivé à sa propre sœur qui, étant tombée sur ses genoux dans le dernier mois de sa grossesse, frappa la terre avec son ventre : ayant été un ou deux jours sans ressentir aucune incommodité, elle négligea le repos du corps si nécessaire dans ce cas. Le troisiéme jour elle ressentit tout d'un coup de violentes douleurs au bas-ventre, suivies d'une perte de sang, dont elle mourut. En effet, quelques-uns des vaisseaux qui unissent le chorion à la matrice étant rompus, le sang s'épanche peu-à-peu ; & étant amassé, il sépare de plus en plus le chorion de la matrice : ainsi plusieurs vaisseaux étant rompus, le sang sort par flots de la matrice.

On ne sçait que trop que des femmes dénaturées ont recours pour perdre leur fruit, à de violens efforts qu'elles donnent à leur corps. *Hippocrate* ordonna à une chanteuse qui étoit grosse (*d*) *de sauter de haut. Après le sep-*

(*c*) Traité des Maladies des Femm. Liv. I. Chap. XXI. pag. 262.

(*d*) De Nat. Puer. Cap. II. Charter. Tom. V. pag. 312.

tiéme ſaut, on entendit un bruit, & l'enfant tomba par terre. Il a enſuite décrit l'œuf humain, dans la membrane duquel l'humeur contenue étoit tranſparente. *Il paroiſſoit y avoir dans cette membrane des fibres blanches & déliées, couvertes d'un ſang épais & rouge, & extérieurement autour de la membrane des taches livides.* Dans les petits avortons, tout le chorion & les membranes entieres qui ſortent, paroiſſent comme hériſſés de filamens qui ſont les principes du placenta. Mais ces marques ſanglantes en forme de meurtriſſures, & l'humeur épaiſſe & rouge qui enveloppoit ces fibres blanches & déliées, apprennent vraiſemblablement que l'œuf étoit déjà attaché à la matrice ; mais il paroît douteux qu'il eût été conçu depuis ſix jours ſeulement, un œuf n'étant preſque jamais attaché à la matrice au bout d'un eſpace de temps ſi court, ni les vaiſſeaux aſſez dilatés pour laiſſer couler le ſang. Mais Hippocrate rapporte au même endroit, que cette chanteuſe avoit commerce avec des hommes, & avoit entendu dire à d'autres femmes, que lorſqu'une femme doit concevoir, la matiere prolifique reſte intérieurement & ne ſort point dehors.

Il a pu aisément arriver de-là, qu'il y avoit plus long-temps qu'elle étoit grosse, vû sur-tout que le germe sorti après le septiéme saut, fut comparé à un œuf crud que l'on auroit dépouillé de sa coque.

On ne voit pas clairement comment ce conseil *d'Hippocrate* peut s'accorder avec son serment qui défend séverement à tout Médecin de donner à une Femme grosse un remede capable de la faire avorter. Quelques-uns ont prétendu que le livre *de naturâ pueri* n'étoit pas d'*Hippocrate*, mais de *Polybe*. D'autres soutiennent que ces secousses n'ont eu lieu que sur le germe du fœtus & non sur un embryon formé. Sur cela on peut voir *Meibomius* (e). Au moins *Tertullien* a très bien dit dans son livre intitulé *Apologeticus*: *L'homicide nous étant une fois interdit, il n'est pas permis de détruire ce qui a été conçu dans la matrice lorsque le sang peut encore former l'homme.*

On peut donc statuer en général que les violentes secousses du corps sont toujours à craindre pour les Femmes Grosses, & qu'elles doivent ainsi les éviter avec soin. Quelquefois cependant ces secousses sont produites par des causes

(e) Hippoc. Jusjur. Cap. XV. pag. 144.

que l'on ne peut pas toujours éviter. Ainsi j'ai vû une Femme attaquée d'une maladie communément appellée *rhume de cerveau*, à laquelle il survint une perte de sang après un éternuement fort & fréquent.

C'est pourquoi lorsque les catharres regnent il faut avertir les Femmes grosses d'humecter souvent avec de l'eau ou du lait tiede leurs narines, au moment qu'elles sentent le plus leger enchifrenement. Une forte toux est encore plus nuisible & est très-fâcheuse dans les derniers mois de la grossesse, parce que le ventre qui est fort gros empêche que le mouvement du diaphragme ne soit libre (*f*). On remédie sur le champ à la violente toux au moyen des remedes les plus doux, & sur-tout des remedes composés de *diacodium*. Quoique les efforts que la Femme est obligée de faire pour vomir ne soient pas sans danger, cependant la perte de sang & l'avortement sont plus souvent la suite d'une toux violente. (g)

Le mauvais usage des hystériques & des emménagogues. On a dit plus haut au §. 1300. que les antihystériques les plus

(*f*) Mauriceau, endroit cité, pag. 141.
(*g*) Levret, l'Art des Accouch. pag. 195.

doux & les cordiaux modérés étoient utiles aux Femmes Grosses. On ne condamne ici comme nuisibles que les remedes qui par leur effet sont appellés *emménagogues* & dont on a parlé ailleurs. Mais les praticiens doivent toujours être dans ce cas sur leur garde pour ne pas se laisser tromper par des Femmes indignes qui cherchent à perdre leur fruit pour cacher leur ignominie, sur-tout dans le commencement de leur grossesse, lorsque l'élévation du bas-ventre n'est pas encore assez grande pour démontrer une grossesse certaine. Je me suis toujours principalement défié de celles qui étant bien colorées se plaignoient d'une suppression de leurs regles, & demandoient des remedes très-forts, assurant que leur tempérament étoit tel que les remedes les plus doux ne leur faisoient aucun effet. Dans ce cas je donnois des remedes qui ne pouvoient nuire en aucune maniere ni apporter aucun trouble dans l'économie animale. En usant de cette ruse je suis souvent venu à bout de gagner du temps, & le ventre de ces Femmes qui s'étoient flattées d'une vaine espérance grossissant de plus en plus, elles étoient obligées d'avouer leur grossesse, & ne songeoient plus à perdre leur enfant,

mais ſeulement à cacher leur accouchement.

Preſque tous les remedes qui méritent le nom d'*emménagogues* ſont âcres : *& Hippocrate* a dit : (*h*) *Il y a des femmes qui, ſi elles mangent ou boivent contre leur ordinaire quelque choſe qui ſoit âcre ou amer, avortent, l'enfant étant encore très-petit & très-délicat. En effet ſi on donne à un enfant encore très-petit quelqu'aliment dont il n'uſe pas ordinairement, il meurt.* La mort du fœtus entraîne néceſſairement l'avortement qui eſt le plus ſouvent accompagné de la perte de ſang.

Mais tous les acides qui affectent la matrice même ou les parties voiſines, & les font entrer dans une forte contraction, ſont mis avec raiſon au nombre des cauſes de la perte de ſang. On ſçait que les lavemens légérement ſtimulans, de même que les ſuppoſitoires ſont employés par les Femmes en travail, non-ſeulement pour procurer la ſortie des matieres épaiſſes, mais même à l'effet d'exciter les douleurs, lorſqu'elles ſont trop lentes. C'eſt pourquoi on évite toujours de faire prendre aux Femmes groſſes des purgatifs trop âcres qui cau-

(*h*) De Mulier. Morb. Lib. II. Cap. XXV. pag. 745. Charter. Tom. VII.

sent non-seulement de fâcheuses coliques, mais même des épreintes dans l'intestin rectum, *lesquelles épreintes, peuvent*, si l'on en croit *Hippocrate*, (i) *faire avorter une Femme grosse. Galien* ajoute la raison de cela dans son commentaire, en disant, *que par une telle contention & des envies d'aller aussi fréquentes & aussi incommodes tout le corps & principalement la matrice couchée sur l'intestin rectum, souffrent beaucoup.*

On conçoit par la même raison qu'une violente strangurie doit faire craindre le même effet.

Les coups sur la partie inférieure du ventre. La matrice tuméfiée par le fœtus qu'elle contient occupe la partie antérieure du bas-ventre : c'est pourquoi en appliquant la main sur le ventre on sent aisément les mouvemens du fœtus dans la matrice. Si on applique la main trop fort, on peut non-seulement détruire les adhérences du chorion & du placenta à la matrice, mais même faire rompre ce viscere, ainsi qu'on le conçoit par ce qui a été dit plus haut. C'est la raison pour laquelle les chutes sont si dangereuses aux Femmes grosses, sur-tout en devant,

(*i*) Sect. VII. Aphor. XXVII. Charter. Tom. IX. pag. 304.

parce qu'alors le ventre heurte presque toujours contre la terre. C'est aussi pour cela que les loix sacrées établissent (*k*) des peines séveres contre quiconque frappe le ventre d'une Femme grosse.

Mais comme il a été dit un peu plus haut, outre les causes que nous venons de détailler, il peut y avoir dans la matrice même une disposition par laquelle les causes les plus legeres puissent donner lieu à la perte de sang & à l'avortement & quelquefois même sans qu'aucune cause remarquable ait précédé. Mais cette disposition de la matrice lui est tantôt particuliere & tantôt commune avec le reste du corps. Ainsi dans les Villes opposées au midi, *Hippocrate* avertit (*l*) *que les corps sont ordinairement plus foibles*, & il ajoute : *les Femmes sont sujettes aux maladies & aux fluxions : ensuite plusieurs sont stériles non par nature mais par maladie & avortent fréquemment*. Il a dit de même ailleurs (*m*) : *Les Femmes enceintes qui sont maigres contre l'ordinaire, avortent à deux mois, avant de devenir plus grosses*.

(*k*) Exod. Chap. XXI.

(*l*) De aere, locis & aquis, text. IX. & X. Charter. Tom. VI. pag. 190.

(*m*) Aphor. XLIV. Sect. V. Charter. Tom. IX. 221.

On

On lit des choses semblables dans un autre endroit, (*n*) où il dit que des fœtus d'un ou de deux mois ont péri par cette cause. Quelques-uns lisent dans l'original το σωμα au lieu de το ςωμα, de sorte qu'alors le sens seroit que dans un tel cas on ne doit pas épaissir l'orifice de la matrice, mais tout le corps. Par cette explication ce passage convient avec l'aphorisme qui vient d'être cité. Cela de plus est confirmé par ce qui suit: *Si la Femme acquiere un embonpoint extraordinaire, elle ne conçoit pas, parce que l'épiploon trop gras presse la matrice, & empêche que ce viscere ne reçoive la matiere de la conception.* L'embonpoint est clairement ici en opposition avec la trop grande maigreur: *Hippocrate* ordonne de le diminuer, les Femmes ne pouvant autrement devenir enceintes.

Mais une disposition particuliere de la matrice, peut, le reste du corps étant dans un état très-sain, être cause de l'avortement. Voici à ce sujet ce qu'on lit dans Hippocrate. (*o*) *Les Femmes d'un*

(*n*) De Nat. Mulier. Cap. XIX. Charter. Tom. VII. pag. 690.

(*o*) Sect. V. Aphor. XLV. Charter. Tom. IX. pag. 222.

médiocre embonpoint qui sans cause manifeste avortent à deux ou trois mois ont les anfractuosités de la matrice remplies d'un mucus, lesquelles ne peuvent à cause de son poids contenir le fœtus, & sont obligées de se rompre. Voici le diagnostic qu'il donne de cette maladie : *vous la connoîtrez ainsi :* (p) *La matrice est humide : il en coule un mucus glutineux qui ne ronge point : lorsqu'elle a cessé de se purger par l'écoulement, pendant deux ou trois jours, il en sort avec le sang menstruel une humeur muqueuse.* C'est ainsi qu'*Hippocrate* a décrit la disposition froide & muqueuse de la matrice, ou les fleurs blanches simples, lorsqu'il n'y a encore aucune acrimonie rongeante.

Dans un autre endroit (q) il dit que certaines Femmes après avoir conçu avortent au troisieme ou quatrieme mois sans aucune cause apparente, *lorsque la matrice par sa nature ou par des ulceres qui y seront survenus sera unie & polie, parce qu'alors les membranes qui contiennent le fœtus ne seront pas assez adhérentes.*

Il a paru de plus par ce qui a été dit

(p) De Nat. Mulier. Cap. XVII. Charter. Tom. VII. pag. 689.

(q) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. XXI. pag. 743.

plus haut qu'à mesure que le fœtus croît la grandeur de la matrice augmente aussi pareillement, pour pouvoir le contenir. *Hippocrate* paroît avoir observé la cause de l'avortement qui vient du défaut de l'accroissement de la matrice. Voici comme il s'exprime : (r) *Si une Femme après avoir conçu, avorte deux ou trois fois exactement à deux mois, ni plutôt ni plus tard, ou si cela arrive de même, à un terme plus éloigné, la matrice n'augmente pas de volume, passé deux ou trois mois. Le fœtus augmente à la vérité, mais la matrice n'augmentant nullement, c'est ce qui est cause que plusieurs femmes avortent dans ce temps précis.* J'ai vû plusieurs cas semblables, & je fus entr'autres fort étonné de ce qu'une Dame très-saine avorta plusieurs fois sans aucune cause manifeste vers la fin du cinquieme mois de sa grossesse, & ne put jamais accoucher à terme, malgré tous les soins que se donnerent pour elle les plus habiles Médecins.

C'est aussi avec raison qu'après avoir fait l'énumération des différentes causes qui peuvent causer l'avortement, Hippocrate ajoute ce qui suit : *La matrice elle-même renferme des causes d'avorte-*

(r) De Infœcundis, Cap. XVIII. pag. 856.

ment, lorsqu'elle est remplie de vents, épaisse, grande, petite, ou affectée d'autres mauvaises qualités. Peu, célebre praticien dans l'Art des accouchemens, atteste avoir trouvé dans certaines Femmes la matrice si chaude que cette chaleur excessive faisoit périr le fœtus, le dessechoit, & le durcissoit même. C'est ce qu'il a sur-tout observé dans une Femme dont on touchoit la superficie interne de la matrice, laquelle étoit seche, vuide, & si chaude que la main n'en pouvoit supporter long-temps l'excès de chaleur. Le fœtus étoit mort, desseché, & dur, & le placenta petit, roide & tellement adhérent qu'il fut difficile de le séparer de la matrice. Il remarqua en même-temps que cette chaleur excessive de la matrice a été cause que cette Femme a avorté plusieurs fois. (*s*)

On ne peut qu'approuver la division des causes de l'avortement en deux classes que l'on trouve dans Duret (*t*): *Toutes les causes de l'avortement, tant internes qu'externes, se rapportent à deux impuissances, l'une de porter le fœtus, & l'autre de le nourrir.*

(*s*) Peu, Pratiq. des Accouch. Liv. II. Chap. XVII. pag. 535.

(*t*) Incoac. Hipp. pag. 442.

De plus si par quelque cause que ce soit le fœtus meurt avant d'être à terme, il pourra survenir une perte suivie de l'expulsion du fœtus. Quoique les cas où le fœtus mort est resté plusieurs mois & même des années entieres dans la matrice, soient très-rares, il arrive cependant le plus souvent que ce poids inutile est chassé peu de temps après hors de la matrice. Mais sitôt que ce premier rudiment de l'homme jouit de la vie, il est déjà destiné à mourir, & il ne faut pas des causes bien considérables pour faire périr le petit embryon. (*u*) *En effet il est prouvé par les observations, que la plus grande partie des hommes périt, lorsqu'ils sont le plus près de leur origine. Les fœtus un peu grands périssent aussi. Il ne faut donc pas s'étonner que les femmes avortent sans le vouloir. Car il faut qu'elles usent de beaucoup de soins & de précautions pour soutenir le fœtus dans la matrice, le nourrir, & accoucher ensuite heureusement.*

Il y a encore des causes de la perte de sang qui regardent le fœtus, mais qui quand même elles seroient connues, ne peuvent l'être avec certitude, ni être prévenues ou détruites lorsqu'elles ont

(*u*) Hipp. de Mulier. Morb. Lib. I. Cap. XXV. Charter. Tom. VII. pag. 745.

paru. (*u*) Les Accoucheurs ont observé que quand le cordon ombilical est plus court qu'il ne faut, ou qu'il est entortillé autour du col ou des membres, il y a à craindre que par les mouvemens du fœtus, le placenta ne se sépare de la matrice, d'où s'ensuivroit hémorrhagie de la matrice. On trouve un cas semblable dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, (*x*) & l'on sçait que souvent, comme on le dira plus bas, cette même cause rend l'accouchement difficile, lorsque le fœtus étranglé, pour ainsi dire, avec son cordon ne peut, malgré les efforts dela femme, être chassé au dehors. Le placenta est ordinairement attaché au fond de la matrice, quelquefois cependant sur les côtés, mais rarement au col, & dans ce dernier cas il arrive toujours une perte vers la fin de la grossesse. (*y*) J'ai vû une Dame de distinction qui accoucha deux fois d'un enfant mort, qui, quoique très-bien constitué d'ailleurs, avoit au milieu du cordon ombilical un nœud fort serré lequel em-

(*v*) Mauriceau, Traité des Maladies des Femm. Gross. Tom. I. pag. 159.

(*x*) An. 1701. pag. 118.

(*y*) Levret, l'Art. des Accouchemens, §. 242.

pêchoit tout commerce entre la mere & l'enfant. Le cordon ombilical paroissoit avoir fait par hazard une anse par laquelle a passé tout le corps du fœtus qui par son mouvement & son poids a ensuite tellement serré le nœud commencé que les vaisseaux ombilicaux se sont trouvés entiérement comprimés. En effet lorsqu'on defit ce nœud, on trouva applatie toute la partie du cordon ombilical qui avoit été interceptée par le nœud. Cette Dame est accouchée, tant avant qu'après ces deux accidents, d'enfans vivans.

Il résulte de tout ce qui a été dit que la perte de sang dans les Femmes grosses a des causes étonnantes & cachées, qui ne peuvent être évitées par la prudence humaine. Il s'agit maintenant de considérer les remedes capables de sauver la Femme du danger où l'expose cet accident.

§. 1307. *Les remedes de la perte de sang sont la tranquillité de l'esprit & du corps; un air médiocrement froid, la saignée, les astringens, les opiats.*

La tranquillité de l'esprit & du corps. Tous les Auteurs sont unanimement

d'accord ſur ce point. Puiſqu'il a été dit au paragraphe précédent, que les trop grands mouvemens du corps & les fortes paſſions de l'ame ſont des cauſes fréquentes de la perte de ſang, on conçoit aiſément que dans ce cas le repos eſt très-néceſſaire pour empêcher que tout le ſang ne ſorte par les vaiſſeaux ouverts de la matrice, & prévenir ainſi une mort inévitable. C'eſt pourquoi il faut ſur le champ relâcher les vêtemens, pour éviter toute preſſion ſur les vaiſſeaux externes, preſſion qui augmenteroit l'abondance du ſang mu dans les vaiſſeaux intérieurs. Il faut enſuite faire coucher la femme horiſontalement, parce qu'on prévient ainſi la foibleſſe, autant qu'il eſt poſſible.

Un air médiocrement froid. Souvent une grande perte de ſang rend les Femmes pâles & toutes froides. Alors la perte diminue ou même ceſſe entiérement : mais ſitôt qu'on les charge de couvertures ou qu'on échauffe les extrêmités par des linges chauds, la perte reparoît de nouveau. Toute l'eſpérance conſiſte, principalement, lorſqu'il reſte encore un ſouffle de vie, à donner le temps aux vaiſſeaux ouverts de ſe contracter ou qu'un caillot de ſang bouche leur ouverture.

C'est pourquoi on conseille de faire coucher la femme non sur un lit mollet, mais sur un matelas de crin. Pour la même raison on ne doit leur donner aucun cardiaque quoiqu'étant très-foibles on ait à craindre qu'elles ne tombent en syncope : ou si on leur en donne quelques-uns, ils doivent être très-doux & non spiritueux. L'odeur de citron, de mélisse, de fleurs de tilleul, de roses, de sureau & d'autres semblables, de même que celle des eaux distillées faites avec ces plantes, suffisent alors. Il a été dit comment on pouvoit tempérer la chaleur de l'air. Combien de fois n'a-t-on pas observé que des soldats blessés après avoir presque perdu tout leur sang & être restés tout un jour parmi les cadavres, se sont ensuite rétablis : des soins plus officieux les auroient fait périr. On a encore dit au §. 161. qu'un paysan qui avoit eu l'artere axillaire coupée, & que l'on regardoit comme mort en étoit cependant revenu. On a aussi déduit ailleurs, fort au long de quel usage étoit l'eau froide pour arrêter les hémorrhagies. On lit dans (z) *Hippocrate* pour la

(z) De Mulier. Morb. Lib. II. Cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 707.

perte de sang de la matrice ce qui suit : (a) *Prenez une éponge mouillée, & mettez sur le ventre un linge leger, mol, & usé trempé dans l'eau froide. Il faut que le lit soit plus haut aux pieds qu'à la tête, & couchez-vous ainsi.* On lit à-peu près la même chose dans Moschion. (b) *Il faut que la femme au commencement de la cure, couche dans une chambre petite & obscure, & médiocrement froide. Elle doit être couchée les pieds plus hauts que la tête, garder un grand silence & être très-tranquille de corps : car tout mouvement excite la perte : ses pieds doivent être croisés l'un sur l'autre. On applique sur les parties mêmes, c'est à-dire, sur la poitrine (ou peut être sur le pubis, parce que dans le texte grec il y a le mot κύσις) sur les reins, & les aînes de grandes éponges trempées dans l'eau froide ou l'oxicrat, il faut même souvent les changer, crainte que la chaleur du corps ne les échauffe. Il faut aussi tenir plus étroitement & lier avec des bandes toutes les extrémités, ou bassiner le visage avec de l'eau froide & récente, & rafraîchir tout le corps avec des*

(a) De Mulier. Morb. Lib. II. Cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 707.

(b) Spachii Gynæc. pag. 16. & Harmon. Gynæc. part. post Cap. XX. pag. 32.

éventails. On recommande dans le même endroit un bain froid fait avec la décoction des plantes astringentes. Mais comme pour prendre le bain il faut nécessairement que le corps se donne du mouvement, on conçoit assez qu'on ne peut guère employer ce remede que lorsque l'hémorrhagie est beaucoup diminuée, ou presque cessée; d'où il suit qu'en fortifiant il est meilleur pour prévenir la récidive de la maladie, que pour arrêter une forte hémorrhagie. Il paroît du moins par ce qui vient d'être dit, que les anciens Médecins attendoient déja du secours d'un air médiocrement froid, & du refroidissement de tout le corps. Ainsi on donne ordinairement pour boisson de l'eau froide avec un peu de jus de citron, & lorsqu'on fait prendre des bouillons, ils ne doivent être que tiédes.

La Saignée. Elle sera rarement employée, lorsque le placenta étant détaché de la matrice, le sang sort par flots. En effet la diminution de l'abondance du sang n'empêchera pas que celui qui reste ne s'écoule par les gros vaisseaux ouverts, & alors la convulsion & la mort seront causées plus promptement par l'épuisement des vaisseaux. Mais la

ſaignée eſt très-utile lorſqu'il s'agit de prévenir la perte de ſang dont eſt menacée une Femme groſſe qui a fait une chute : on l'employe auſſi utilement, lorſque n'y ayant que quelques petits vaiſſeaux ouverts, il ne ſort de la matrice que peu de ſang : alors en obſervant de garder en même-temps le repos de corps & d'eſprit, on prévient quelquefois l'augmentation de la perte & en conſéquence l'avortement. *Van-Helmont*, en reprenant les Médecins de ce qu'ils ſaignoient dans la rétention comme dans la trop grande abondance des régles, a dit : (c) *C'eſt à-peu-près comme ſi on faiſoit boîter un cheval trop fougueux en lui bleſſant le tendon.* Mais quoique les Femmes groſſes échappent de ce danger, il y a toujours lieu de craindre qu'après une ſi grande perte de ſang elles ne ſoient attaquées de cachexie ou d'hydropiſie.

Les Aſtringens. On a dit ailleurs en traitant du crachement de ſang tout ce que l'on peut eſpérer des remédes aſtringens, lorſqu'on ne peut les appliquer immédiatement ſur les vaiſſeaux ouverts. Or le ſang ſort des vaiſſeaux de la matrice ſur leſquels on ne

(c) In Cap. de Conceptis, n°. 23. pag. 487.

peut appliquer les stiptiques; on peut donc attribuer à la perte de sang tout ce qui a été dit alors.

Je sçais qu'*Hippocrate*, & après lui d'autres Médecins vantent beaucoup l'usage des pessaires faits avec les remedes astringens : mais ils ne passent pas le vagin, & ne vont pas jusqu'à l'orifice de la matrice; on ne peut donc espérer d'eux aucun secours certain. De plus lorsque par leur moyen on a bouché le vagin, le sang qui ne sort plus si librement s'amasse par caillots non-seulement dans le vagin, mais quelquefois même à l'orifice de la matrice : la perte peut bien alors cesser pendant quelque-temps; mais il arrive aussi que les vaisseaux ouverts continuant de laisser couler le sang, il s'accumule entre le chorion & la superficie de la matrice, sépare de plus-en-plus celui-là de celui-ci, rompt en conséquence encore plusieurs vaisseaux, & enfin un caillot de sang arrété à l'orifice de l'*uterus* étant peu après obligé de sortir, la perte que l'on croyoit arrétée, parce que le pessaire bouchant le vagin il ne sortoit au dehors que peu ou même point de sang, la perte, dis-je, reparoît avec plus de force. Ajoutez à cela que le caillot dont nous

venons de parler irrite la matrice, & excite des douleurs d'accouchement, ce qui met le fœtus dans un danger de mort, s'il n'est pas à terme. On traitera encore cette matiere dans les paragraphes suivans, & on verra en même-temps que les Maîtres de l'Art ont été fort différens d'opinion, les uns voulant qu'on usât alors de toutes sortes de moyens pour tirer l'enfant, afin de sauver la mere d'un si grand danger, & les autres prétendant qu'on devoit agir avec plus de circonspection. Il est certain que si, suivant le passage de *Moschion* cité un peu plus haut, la femme garde le repos dans le lit, ayant les cuisses posées l'une sur l'autre, l'orifice externe de la matrice peut être comprimé de maniere que le sang puisse former un caillot dans le vagin, & alors on obtiendra à-peu-près le même effet que l'on peut espérer de l'usage des pessaires. Si cependant quelqu'un vouloit les employer, il paroît qu'on doit lui conseiller de s'abstenir des stiptiques trop forts, & de ne pas trop enfoncer le pessaire dans le vagin, de crainte qu'il ne blesse ou n'irrite l'orifice très-sensible de la matrice.

Les Opiats. On pourra espérer davantage de l'usage de ces remédes.

l'action des stiptiques réussit beaucoup mieux sur les brutes que sur les hommes, les premieres ignorant le danger, & les seconds en étant troublés. Ces remédes seront cependant aussi utiles aux hommes lorsqu'au moyen de l'opium on dissipera le trouble qu'ils éprouvent. Tous les Praticiens sçavent combien sont troublées les Femmes grosses, lorsque dans le cas de perte, elles craignent, pour elles & pour leur enfant. Alors par la même raison les opiats seroient utiles.

Les expériences faites sur les grenouilles semblent nous convaincre que l'opium retarde le mouvement circulaire du sang. Le célebre *Alston* a donné une très belle dissertation (*d*), où il dit avoir ouvert des grenouilles pour decouvrir si l'opium alteroit le sang, ou changeoit son mouvement dans les vaisseaux. On sçait qu'au moyen du microscope on peut voir très-bien la circulation du sang dans la membrane transparente qui joint ensemble les doigts des pieds de cet animal. *Alston* après avoir introduit au moyen d'un petit tube de verre

(*d*) Essais & Observ. de Médecine, Tom. V. art. XII. pag. 130. & suiv.

dans l'estomac d'une grenouille quelques gouttes d'opium dissous dans de l'eau, & avoir ensuite adapté au tube un microscope, aucun de ceux qui étoient présens n'observa de changement dans la consistance ou dans la couleur du sang & de la lymphe; il ne parut aucun changement dans la grandeur, la figure, ou la couleur des globules rouges, mais seulement dans la vélocité du cours du sang dans les vaisseaux, laquelle étoit diminuée de moitié. Au bout environ d'une demi-heure le mouvement du sang augmenta par degrés dans les vaisseaux, & la grenouille reprit son ancienne vigueur & le sang son ancienne promptitude à couler dans les vaisseaux. L'animal fut mis pendant une demi-heure dans de la belle eau pour se rétablir. On introduisit ensuite dans son estomac une autre dose d'opium, & on la mit sous le microscope. Le sang coula avec bien plus de lenteur dans cette expérience que dans la premiere, & sou cours ayant diminué peu-à-peu, il cessa enfin entiérement d'abord dans les petits vaisseaux, ensuite dans les grands, & au bout d'environ quatre heures la grenouille mourut. Mais quoique la vélocité du sang fût diminuée, les pulsa-

tions des arteres ne diminuoient pas sensiblement : bien plus, lors même que le mouvement progressif du sang cessoit, on sentoit encore le pouls par un certain mouvement d'ondulation par lequel dans le temps de la diastole du cœur le sang rétrogradoit dans la même proportion qu'il s'étoit avancé dans le temps de la systole, ce qui dura jusqu'à ce que l'animal parut entiérement mort. Du reste on n'observa aucun vice dans les visceres : l'estomac seul étoit rempli d'un mucus gélatineux un peu teint de la couleur de l'opium.

Ces expériences ont été souvent répétées & toujours avec le même succès. Cependant une des grenouilles soumises à ces expériences reprit vie après avoir été mise dans un vase, de maniere qu'ensuite elle pouvoit vivre également sur la terre ou dans l'eau.

Cela est encore confirmé par plusieurs expériences faites par le célebre *Whyt* : (e) il y en a aussi plusieurs autres très belles qui prouvent que l'opium exerce son efficacité même sur la force musculaire du cœur.

Mais comme dans les fortes hémor-

(e) Essais and. Observat. Phys. and. Liter. Tom. II. pag. 280. & seq.

rhagies il eſt avantageux, ainſi qu'on l'a déjà dit pluſieurs fois, que les malades ſoient très-foibles, on conçoit la raiſon pour laquelle les opiats ſont utiles conſiderés ſous cet aſpect. On trouve dans la *Matiere médicale* pour cet article une formule compoſée de trois grains d'opium diſſous dans ſix onces d'eau, & dont on prend une cuillerée toutes les quatre heures, juſqu'à ce que l'hémorrhagie commence à s'adoucir : on ajoute enſuite ce qui ſuit : *Si le mal ne cede pas à ce remede, on y mêle la pierre hématite, le bol d'Armenie, le ſang de dragon*, remedes fort vantés pour leur vertu aſtringente. On a dit plus haut combien on peut eſpérer de leur uſage.

On peut auſſi tirer quelque avantage des ligatures des membres faites de maniere que les veines ſoient comprimées & que le ſang n'en ſorte pas. Pour les arteres qui ſont ordinairement ſituées plus profondément, elles ne doivent point être comprimées, & pour éviter cette compreſſion, il faut que la ligature ne ſoit ſerrée que médiocrement. En effet, on ne ſe propoſe pour but que d'obliger une certaine quantité de ſang de reſter dans les membres afin qu'il ne ſorte pas entiérement par les vaiſſeaux de la ma-

trice : c'est pourquoi les artères doivent rester libres. On a traité ce point en parlant du moyen d'arrêter la trop grande hémorrhagie du nez. Il faut de plus remarquer que si les arteres des membres inférieurs étoient comprimées, l'impétuosité & l'abondance du sang dans les vaisseaux de la matrice augmenteroient alors, & par conséquent l'hémorrhagie. En effet on a vû que la compression de l'artere crurale & le relâchement des vaisseaux causé en même temps par les bains, avoient fait reparoître quelquefois les regles supprimées.

Mais lorsque la perte commence à diminuer, soit que cela arrive par l'affaissement des vaisseaux, ou par des caillots de sang qui bouchent les orifices de ces mêmes vaisseaux ouverts, il ne faut pas relâcher en même temps & à une seule fois toutes les ligatures, mais seulement l'une après l'autre ; autrement on auroit lieu de craindre que le sang renfermé dans les membres ne retournât subitement au cœur, & ne l'accablât, y ayant souvent une grande foiblesse ; ou ne l'obligeât de se contracter fortement & fréquemment ; ce qui donneroit lieu avec raison d'appre-

hender l'augmentation de la perte. Il ne faut alors remplir les vaisseaux épuisés qu'avec un bouillon au veau que l'on donne seulement tiéde & souvent, mais peu à la fois. *Lower* a appris d'un Médecin très-digne de foi (*f*), qu'un jeune homme de seize ans ayant été attaqué subitement d'une grande hémorrhagie qui lui dura deux jours, sans qu'on pût l'arrêter par aucun moyen; on avoit tenté de rétablir ses forces au moyen des bouillons qu'il prit en quantité. *Enfin l'hémorrhagie vint à un tel point, que presque toute la masse du sang étant déjà écoulée, ce qui sortoit par les vaisseaux, étoit dissous & presque blanc, n'avoit ni la nature ni l'espéce du sang, & ressembloit plûtôt au bouillon que le malade avoit pris si souvent. Cet écoulement aqueux dura ainsi pendant deux jours, le mouvement du cœur étant toujours le même, jusqu'à ce qu'enfin l'écoulement étant beaucoup diminué, le jeune homme recouvra peu-à-peu son ancienne santé, & devint ensuite un homme robuste & très-bien formé.* Un tel bouillon ayant pu, quoiqu'à peine changé dans un corps affoibli par une si grande hémorrhagie, couler dans les vaisseaux & soutenir la vie, on conçoit

(*f*) De Corde, Cap. II. pag. 70.

que dans la grande perte de sang de la matrice, la vie est à la vérité en danger, & qu'il y a peu d'espérance à avoir, mais aussi qu'on ne doit pas entiérement désespérer, pourvû qu'on évite les cardiaques stimulans que les amis & les assistans ont coutume de donner dans une si grande foiblesse. En effet, la seule espérance consiste presque dans la foiblesse de la vie. C'est par cette méthode que j'ai sauvé quelques Femmes enceintes qui paroissoient ne pouvoir être tirées d'affaire par aucun moyen.

§. 1308. *Si ces remedes ne sont d'aucune utilité, il faut, sans differer, tirer l'enfant par la meilleure méthode qu'on changera suivant sa situation, & délivrer entiérement la matrice du fœtus, du placenta & du sang caillé.*

Comme dans l'accouchement naturel on observe, sitôt que le placenta est détaché de la matrice, qu'il survient une assez grande hémorrhagie laquelle cependant est bien-tôt arrêtée par la contraction qui arrive à la matrice, dès qu'elle est vuide ; on ne doit donc pas être étonné que l'on ait toujours désiré dans une perte de sang dangereuse de pouvoir vuider la matrice. En effet, si,

comme il arrive si souvent dans les premiers mois de la grossesse, l'avortement a lieu, la perte diminue ordinairement bientôt, & cesse enfin sitôt que la matrice est entrée en contraction. *Hippocrate* a dit (g) : *Si une femme qui a ses régles est attaquée de convulsions ou de foiblesses, c'est un mauvais signe.* Il porte ailleurs (h) un prognostic aussi très-fâcheux, & craint sur-tout les fortes convulsions, en disant : *Les grands doigts des pieds entrent en contraction, laquelle s'étend toujours jusqu'aux gras de jambes & même aux cuisses : les malades ressentent aux lombes de grandes douleurs, & leurs mains ne sont capables d'aucun mouvement. Les choses étant dans cet etat, les convulsions gagnent ordinairement des clavicules au col, aux joues & à la langue, & peu après des tendons couchés le long de l'épine jusqu'aux lombes, & bientôt les femmes meurent violemment.* Ce sont ces maux si fâcheux, suites funestes de la perte de sang, qui ont porté les plus habiles Maîtres de l'Art à conseiller de débarrasser la matrice dans un

(g) Aphor. LVI. Sect. V. Charter. Tom. IX. pag. 229.

(h) De Mulier. Morb. Lib. II. Cap. I. Charter. Tom. VII. pag. 794.

si grand danger, mettant même toute leur unique espérance en ce secours. *Mauriceau* dit (*i*) que dans une forte perte de sang, il n'y a pas de temps à perdre & qu'il faut tirer promptement le fœtus par les pieds. Il rapporte en même temps l'exemple malheureux de sa sœur qui périt le dernier mois de sa grossesse, parce qu'on fit trop tard l'extraction du fœtus après qu'elle avoit perdu presque tout son sang. Il cite encore plusieurs exemples de Femmes grosses qu'il a sauvées avec leur enfant, en tirant ceux-ci à temps. *Deventer* (*k*) est du même sentiment, & ordonne de tirer sans différer le fœtus, lorsqu'il arrive une perte dangereuse par la séparation du placenta, *& même en tout temps, soit avant, soit après le septiéme mois.* Cependant il est certain qu'on ne peut extraire l'enfant que l'orifice de la matrice ne soit dilaté, ce que l'on a quelquefois beaucoup de peine à obtenir, au point même qu'on est obligé d'employer la violence. Mais on verra dans le Chapitre suivant, qu'on ne peut sans danger dilater avec

(*i*) Des Malad. des Femm. Groff. Liv. I. Chap XXI. Tom. I. pag. 161.

(*k*) Novum Lumen. Obstetr. Cap. XXXIII. pag. 145.

violence l'orifice de la matrice, parce qu'il s'ensuit une inflammation dangereuse dans ce viscère. *Mauriceau* (*l*) avoue que si l'orifice est mol, mince & égal, les Femmes se tirent plus aisément d'affaire; & qu'au contraire elles périssent, lorsqu'il est dur, épais & inégal : la raison de cela est évidente, parce qu'alors il faut exercer une force supérieure sur l'orifice de la matrice, pour pouvoir avec les doigts seuls le dilater pour tirer le fœtus.

Ç'a été là la raison pour laquelle d'autres Auteurs ont décidé qu'on ne devoit point faire l'extraction du fœtus, lorsqu'elle ne peut se faire sans une violente dilatation de l'orifice de la matrice, & qu'elle n'étoit utile que lorsque l'Accoucheur pouvoit introduire ses doigts dans cet orifice. *Peu* rapporte une observation où le fœtus ayant été tiré, la perte, loin de diminuer, augmenta, & que la femme mourut après avoir perdu tout son sang. Il dit à peu-près la même chose ailleurs, & prédit une mort certaine, si l'on est obligé, pour tirer le fœtus, d'exercer quelque violence sur la matrice. De plus, M. *Levret*, qui s'est fait un si grand nom dans

(*l*) Lib. I. Chap. XXI. pag. 170.

l'art des accouchemens, décide (*m*) que dans le cas de perte, on ne doit pas même toucher une Femme grosse, surtout si les douleurs de l'accouchement n'ont pas encore commencé à se faire sentir, & si la femme n'est pas à terme. Mais lorsqu'une grande perte arrive dans le temps du travail, il veut qu'on rompe promptement les membranes, parce que les eaux étant évacuées la matrice en se contractant occupera un moindre espace, & la perte diminuera.

Puzos, très-célebre Accoucheur, a pris un milieu dans ce cas d'une maniere très-prudente (*n*). Voyant un si grand danger dans l'extraction du fœtus qui se fait par la dilatation violente de l'orifice de la matrice, quoique souvent ce ne soit l'affaire que de quelque momens, & que tous les Praticiens croyent qu'on doit alors agir avec beaucoup de promptitude afin que la matrice vuide puisse se contracter, ayant observé en même-temps que la perte qui arrive pendant le travail diminue lorsque les douleurs augmentent, il a conclu de-là qu'on doit augmenter ou exciter ces douleurs, lors-

(*m*) L'Art des Accouch. chap. VII. p. 75.
(*n*) Académ. de Chirurg. Tom. I. pag. 358. & suiv.

qu'elles ne ſe font pas encore ſentir. Il reconnoît que l'extraction du fœtus eſt non-ſeulement utile, mais même quelquefois abſolument néceſſaire pour arrêter l'hémorrhagie ; mais il décide en même-temps que cette extraction doit ſe faire par une méthode qui approche le plus de l'accouchement naturel.

Dans celui-ci, lorſque la tête du fœtus s'engage dans l'orifice de la matrice, la contraction de la matrice augmente à meſure que la tête s'avance, & lorſqu'une fois elle remplit tout l'orifice, elle empêche que le ſang ne ſorte librement, & la matrice en ſe contractant applique fortement toute ſa ſuperficie interne ſur ce qu'elle contient dans ſa cavité, d'où il ſuit que les vaiſſeaux ouverts ſont comprimés. Mais lorſqu'après la rupture des membranes les eaux s'écoulent, la matrice ſe contracte davantage, retrécit en conſéquence ſes vaiſſeaux, & par ſa propre force jointe aux efforts de la femme, ſa ſuperficie interne eſt fortement appliquée ſur l'enfant, & la perte diminue alors.

Mais l'accouchement naturel eſt long, & la femme pourroit périr par une grande perte, avant que la tête de l'enfant eut dilaté l'orifice de la matrice

au point qu'au moyen des efforts de la femme elle s'y engageât aisément, & que les membranes se rompissent. Ç'a été-là la cause pourquoi plusieurs Auteurs ont conseillé l'extraction subite du fœtus.

Cependant il a été constaté par les observations, qu'on peut accélérer l'accouchement naturel en écartant doucement & peu-à-peu avec les doigts l'orifice de la matrice, à-peu-près de la même maniere qu'il est naturellement dilaté par les efforts de la femme. Dans la perte de sang utérine l'orifice est plus ou moins ouvert : il est mouillé par le sang chaud qui sort : les caillots de sang qui quelquefois y séjournent le rendent plus ouvert, d'où s'ensuit ordinairement de legeres douleurs, mais trop lentes, à cause de la foiblesse qui vient de la perte : c'est pourquoi on doit les augmenter, & pour cela on introduit dans l'orifice de la matrice un ou deux doigts avec lesquels on le dilate peu-à-peu & doucement, & même à différentes reprises. Alors les douleurs augmentent, les membranes qui contiennent les eaux font bosse. Il faut aussitôt les rompre, afin que la matrice déjà délivrée d'une partie de ce qu'elle contenoit, se contracte plus aisé-

ment. La perte diminue, & l'accouchement se termine bientôt, la mere & le fœtus étant ordinairement en très-bon état, au lieu que tous deux eussent péri par la lenteur de l'accouchement naturel, ou du moins eussent été dans un très-grand danger, si l'Accoucheur eut tiré le fœtus après avoir dilaté tout d'un coup l'orifice de la matrice.

Par cette méthode on dilate doucement & par intervalles avec les doigts l'orifice de la matrice, on excite les douleurs de l'accouchement, ou on les augmente si elles se font déjà sentir; on donne le temps & le moyen à la matrice de se contracter par dégrès. Lorsqu'au contraire on dilate subitement & avec violence cet orifice, afin de tirer le fœtus, on a lieu de craindre l'inflammation qui doit s'ensuivre, & on peut à peine espérer qu'après l'extraction du fœtus la matrice ait encore la force de se contracter tout d'un coup, toutes ses parties étant dans l'affaissement, à cause de la diminution considérable des forces provenant de la perte qui a précédé, & il paroît que c'est-là la raison pour laquelle plusieurs femmes périssent après l'extraction du fœtus, la perte continuant toujours; ou si elle est cessée,

la violence qu'on a employée ayant enflammé la matrice, ces femmes sont attaquées d'une fievre très-aiguë accompagnée de symptomes cruels, & il en est très-peu qui en reviennent.

Puzos prouve par d'excellentes observations l'utilité de cette méthode & il la préfere avec raison à l'extraction du fœtus, qui cependant est quelquefois nécessaire, comme lorsque la tête de l'enfant ne répond pas à l'orifice de la matrice, & que sa situation n'est pas naturelle. Mais il remarque en même-temps qu'on ne doit dilater l'orifice que peu-à-peu, afin qu'on puisse tirer avec moins de peine, si le cas le requiert, l'enfant par les pieds.

Il avertit aussi très-bien que les pertes de sang qui arrivent après le sixiéme ou le septiéme mois de la grossesse, reviennent presque toujours, quelques précautions & quelques moyens qu'on emploie pour les prévenir. Il croit en effet que si une fois le placenta a été séparé en partie de la matrice, la perte cesse, non pas qu'il se fasse une nouvelle adhésion de la partie séparée à la matrice, mais parce que les caillots de sang bouchent les vaisseaux ouverts, lesquels caillots peuvent tomber au moin-

dre effort, & c'est aussi pour cela que l'on craint la récidive de la perte. Cependant *Noortwyk* qui a fait des recherches sur la matrice, croit (*o*) avoir remarqué sur sa propre femme qu'une partie du placenta qui s'étoit séparée de la matrice s'y est de nouveau unie très-fermement. En effet cette femme très-saine, grosse de quatre mois, descendant un escalier, son pied vint à manquer : elle eut peur : mais elle ne tomba pas : elle n'avoit jamais éprouvé auparavant la plus petite incommodité des plus grandes frayeurs. Au bout de quelques jours, après avoir uriné la nuit, elle se rendormit. Le matin elle trouva beaucoup de sang mêlé avec son urine, & dans son lit une tache un peu jaunâtre, à-peu-près de la grandeur d'un pied, un peu glutineuse, & entourée d'un cercle rouge & étroit. On craignit l'avortement : mais au moyen des remedes convenables & du repos qu'elle garda, elle passa en parfaite santé les autres mois de sa grossesse, & le jour même qu'elle avoit indiqué elle accoucha d'une fille très-saine, fort grosse & qui lui parut plus robuste que tous les enfans qu'elle

(*o*) De Utero gravido, pag. 27. 28.

avoit eus auparavant. Mais le placenta, au décollement plus ou moins grand duquel on pouvoit imputer vraisemblablement la perte qui avoit paru pendant la grossesse, étoit alors si intimement unie à la matrice qu'il fallut de la part de l'Accoucheur, des efforts réitérés pour le détacher il parut sur un des côtés fort déchiré : puis après un examen exact on trouva la membrane qui le recouvre mince, un peu blanche, entiérement homogene, excepté dans les endroits blessés, sur les bords desquels elle finissoit d'une maniere très-distincte.

Cette observation prouve que le placenta décollé en partie peut de nouveau s'unir intimement à la matrice; & qu'alors il ne faut pas tant craindre la récidive de l'hémorrhagie de la matrice.

§. 1309. *Il n'importe en quel temps de la grossesse la perte arrive, puisqu'il vaut mieux que l'enfant dont la perte seroit d'ailleurs certaine, périsse en sauvant la mere, que de les laisser périr certainement l'un & l'autre.*

Tel étoit autrefois le sentiment de *Mauriceau* (a) que dans la perte on doit

(p) Lib. I. Chap. XXI. pag. 171.

plutôt que plus tard tirer le fœtus, quand même la femme ne ſeroit groſſe que de trois mois ou même de moins encore. Mais dans ce temps l'orifice de la matrice eſt plus fermé : ſouvent même il eſt placé trop haut, pour qu'on puiſſe aiſément le toucher avec le doigt, & encore moins l'ouvrir aſſez pour tirer le fœtus qui de plus étant très-petit ne peut aiſément être ſaiſi ou ſerré aſſez fermement dans les doigts à cauſe de la molleſſe de ſon corps. Cependant *Mauriceau* avoue que ſi l'orifice de la matrice n'eſt pas aſſez ouvert il vaut mieux abandonner tout l'ouvrage à la nature. Mais à ce temps de la groſſeſſe il eſt bien rare que cet orifice ſoit aſſez ouvert pour qu'on puiſſe ſans violence y introduire pluſieurs doigts. Il y a une autre difficulté, c'eſt que perſonne n'eſt certain du volume d'un fœtus de trois mois : on remarque une grande diverſité dans les avortons quant à la grandeur, quoique les Femmes groſſes ne comptent l'être que de trois mois, & que ce ſoit dans ce temps que les avortemens arrivent le plus fréquemment. Cela ne paroîtra point ſurprenant ſi l'on conſidere que l'embryon qui ne fait que commencer à vivre eſt déjà mortel. Mais

sa mort même ne détermine pas aussi-tôt son expulsion du corps de la mere ; d'où il s'ensuit que la perte pourra arriver au troisiéme mois ou plus promptement, quoiqu'il y ait dans la matrice un embryon petit, molet & presqu'en dissolution après la mort, de maniere qu'il seroit impossible à l'Accoucheur de le saisir avec les doigts. *Mauriceau* avoue ingénuement avoir observé dans les Femmes grosses de trois mois qui avortoient, que l'embryon étoit comme une abeille & quelquefois long comme le doigt médius, ce qui est tous les jours confirmé par nombre d'observations. Il est vrai que les femmes peuvent avoir mal compté le commencement de leur grossesse ; mais aussi il ne paroît guere vraisemblable que cette erreur de calcul ait été si fréquente, surtout aux femmes qui ont eu plusieurs enfans.

Ainsi il ne paroît pas, pour les raisons alleguées, qu'on puisse recommander l'extraction du fœtus dans les pertes qui arrivent dans les premiers mois de la grossesse. Tous les Auteurs conviennent en effet, qu'il est rare que dans ce temps les Femmes périssent par avortement. J'en ai connu plusieurs qui ont été sau-

vées par les ſecours indiqués au §. 1307. quoique les aſſiſtans les regardaſſent déjà comme mortes à cauſe des convulſions qui venoient de la perte de ſang conſidérable.

Mais tous conviennent auſſi qu'elle eſt bien plus dangereuſe dans les mois ſuivans, les vaiſſeaux de la matrice ſe dilatant de plus-en-plus. On ne doit cependant pas déſeſpérer alors de ſauver & la mere & l'enfant. Une femme ſe portant bien & groſſe de cinq mois tombe d'une échelle ſur un carreau de pierre. Il ſurvint auſſi-tôt une ſi grande perte de ſang par la matrice, que quoique j'arrivaſſe ſur le champ, parce que je demeurois dans le voiſinage, je trouvai tout le carreau inondé de ſang. La Femme miſe auſſi-tôt au lit tombe en foibleſſe. Un Accoucheur habile n'oſoit tenter aucun remede croyant qu'elle alloit bientôt expirer. J'employai avec promptitude la méthode décrite au §. 1307. & les aſſiſtans exécutant à la lettre tout ce que j'ordonnois, la femme non-ſeulement ſe tira du danger où elle avoit été, mais même accoucha à terme d'un enfant très-ſain.

J'ai guéri avec le même ſuccès & en ſuivant la même méthode, une fem-

blable perte arrivée à une Femme grosse de six mois qui voulant entrer dans son lit & ses jambes s'étant trouvées embarrassées étoit tombée sur un corps très-dur.

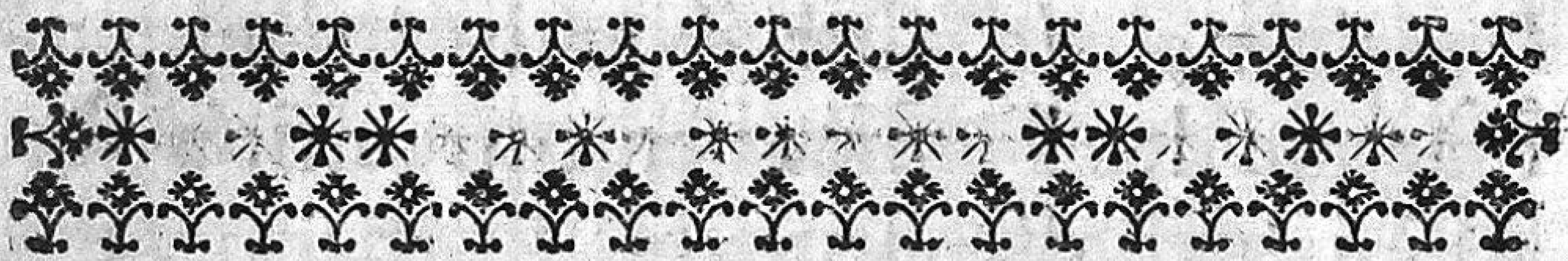
L'exemple de *Fortunius Licetus* prouve que les fœtus qui ne sont pas à terme, ne périssent pas certainement. Sa mere étant grosse d'environ sept mois fit un voyage fatiguant où elle eut beaucoup de secousses & une forte tempête à essuyer, & elle avorta. L'enfant né n'étoit pas plus grand que la paume de la main. Le pere qui étoit de l'Art, ne désespéra pas cependant de conserver son fils, & il le mit dans un four médiocrement chaud, à-peu-près comme les Egyptiens en agissent à l'égard des œufs qu'ils veulent faire éclore sans l'incubation de la poule. Il apprit à une nourrice la maniere d'alaiter cet enfant & le fruit de ses peines fut non-seulement que ce fils parvînt à l'âge d'adolescence, mais même qu'il vécut environ quatre vingts ans. (*q*)

On peut conclure de tout ce qui a été dit jusqu'ici qu'il ne faut jamais désespérer même dans les cas les plus gra-

(*q*) Baillet, Jugement des Sçavans, Tom. V. part. I. pag. 239.

ves & qu'on ne doit pas toujours employer l'extraction du fœtus pour sauver la mere, mais préférer la méthode démontrée par le célebre *Puzos* parce qu'elle est moins dangereuse, & qu'elle est recommandable par les heureux succès dont elle a été suivie.





DE L'ACCOUCHEMENT DIFFICILE.

§. 1310. *L'Accouchement est difficile par le vice de la mere ou celui de l'enfant.*

IL n'est point d'accouchement absolument facile après la peine que Dieu a attachée à la désobéissance d'Eve : *Je multiplierai tes miseres & tu enfanteras dans la douleur.* (*a*) Il est donc toujours accompagné de douleurs, plus aiguës & de plus longue durée dans les unes, plus legeres & plus courtes dans les autres. L'accouchement naturel même, n'en est jamais exempt. Il peut se faire que les malades ne ressentent aucune douleur, quoiqu'il en existe une cause très-manifeste ; mais *Hippocrate* (*b*) nous avertit dans ses aphorismes, que *ceux qui ont quelque partie du corps douloureuse, & qui ne sentent point la douleur*, ont

(*a*) Genes. chap. 3. vers. 16.
(*b*) Aphor. VI. Sect. II. Charter. Tom. IX.

l'esprit malade. Car il arrive quelquefois que des Femmes en convulsion, ou attaquées d'apoplexie, accouchent sans le moindre sentiment de douleur; mais on ne peut pas dire pour cela que l'accouchement soit facile, puisqu'il peut avoir les suites les plus fâcheuses. C'est donc avec raison qu'*Hippocrate* (*c*) a regardé comme dangereux l'accouchement sans douleur.

Il est assez embarrassant de donner une définition exacte de l'accouchement difficile, puisque naturellement il n'est jamais sans douleur. Il paroît difficile de connoître le point qui distingue l'accouchement facile, de celui qui peut être appellé difficile, quoique l'on ne puisse encore le ranger dans la classe de ceux qui sont le plus difficiles. On n'en peut juger que par comparaison. Car certaines femmes accouchent plus facilement, d'autres plus difficilement: un accouchement dans une même femme sera plus facile, ou plus difficile que le précédent; comme on l'observe si souvent. *Hippocrate* (*d*) après avoir dit que

(*c*) Coac. Prænot. n°. 538. Charter. Tom. VIII. pag. 884.

(*d*) De Naturâ Pueri, cap. XI. Charter. Tom. V. pag. 324.

l'accouchement est facile, si l'enfant présente la tête; & difficile s'il se présente de travers, ou par les pieds, ajoute: *Les femmes qui accouchent de leur premier enfant sont dans un travail très-pénible, parce qu'elles n'ont point encore éprouvé de douleurs,* (διὰ τὴν ἀπειρίην τῶν πόνων) *& elles souffrent par tout le corps, sur-tout aux lombes & aux hanches; car les os s'écartent. Mais celles qui ont déjà eu des enfans souffrent moins, que celles qui en sont à leur premier accouchement, & les femmes qui ont eu plusieurs enfans, souffrent beaucoup moins que les autres.* Quoiqu'Hippocrate ait regardé la différente situation de l'enfant comme la cause de la facilité ou de la difficulté de l'accouchement, il a néanmoins reconnu absolument cette difficulté dans les femmes qui accouchent pour la premiere fois, sans égard à la différente situation de l'enfant dans la matrice.

Plusieurs Auteurs ont défini l'Accouchement difficile, *la sortie laborieuse de l'enfant avec danger pour sa vie ou pour celle de la mere, ou avec danger pour la vie de l'un & de l'autre.* Mais la plupart des Femmes accouchent difficilement, sans qu'il y ait un péril aussi imminent pour elles ou pour leur enfant. *Mauri-*

ceau (*e*) a divisé l'accouchement en légitime, ou naturel, & en illégitime ou contre nature. Il faut, suivant cet Auteur, quatre conditions, pour qu'un Accouchement puisse être appellé légitime & naturel. Il doit arriver au terme ordinaire de la grossesse, promptement & sans accidents considérables, il faut que l'Enfant sorte vivant, & en bonne situation. Si l'une de ces conditions manque, l'Accouchement ne peut être regardé comme légitime & naturel, mais au contraire il sera illégitime & contre nature, & cela d'autant plus, qu'il y aura moins des conditions requises. Il est cependant certain, que les Femmes qui accouchent de leur premier enfant sont rarement délivrées en peu de temps, quoique tout se passe fort naturellement. Il y a plus; quoique l'on pense communément, que l'Accouchement bientôt terminé, est heureux & que les Femmes ne desirent rien tant; les Maîtres de l'Art en jugent bien différemment (*f*). Il est rare que l'Accouchement précipité nuise à l'Enfant; mais il est très-souvent funeste à la mere, car elle est en danger de mourir d'hémor-

(*e*) Liv. II. chap. 11. pag. 202.
(*f*) Levret, l'Art des Accouch. pag. 93.

rhagie; en outre les parties qui livrent passage à l'Enfant, dilatées par degrés, se prêtent dans un Accouchement plus lent, au lieu que dans un Accouchement précipité, elles se déchirent, ce qui donne naissance à plusieurs accidents fâcheux.

Outre l'Accouchement naturel, & contre nature, *Mauriceau* fait mention dans un autre endroit, de l'Accouchement laborieux, dans lequel la mere & l'enfant doivent souffrir plus que l'on ne souffre ordinairement, quoique la situation soit avantageuse; mais c'est ramener l'Accouchement difficile au laborieux.

Mauriceau (g) ayant décidé qu'un Accouchement pour être légitime & naturel, doit se faire au terme ordinaire; c'est-à-dire, au neuvieme mois de la grossesse, nous sçavons à quel temps on doit l'attendre. Il est en même-temps certain, que l'on peut se tromper dans le calcul; puisque toutes les Femmes ne sçavent pas précisément le temps où elles ont conçu, & que plusieurs se croyent grosses, quand elles voyent le flux menstruel cesser. Il y en a même, qui déja enceintes, perdent un peu dans

(g) A l'endroit déjà cité.

les temps accoutumés : aussi les Auteurs avouent-ils, qu'il n'y a point de terme préfix pour l'Accouchement *, & ils assurent que le naturel est arrivé non-seulement au neuvieme mois de la grossesse ; mais au dixieme révolu, & même encore plus tard. *Aulu-Gelle* (h) rapporte *qu'une femme de bonnes mœurs mit un enfant au monde l'onzieme mois après la mort de son mari ; on lui intenta un procès, qu'elle auroit perdu par la loi des Decemvirs, qui n'admettoit pour légitimes que les enfans nés au dixieme mois ; mais l'Empereur Adrien sur la considération de l'honnêteté non équivoque de cette femme, jugea que l'accouchement au onziéme mois étoit possible & il est expressément fait mention que cette décision ne fut donnée que d'après l'autorité des anciens Philosophes & de l'avis des Médecins. La Motte* (i) Auteur recommandable par sa probité & sa bonne foi, cite plusieurs cas, qui font voir que le terme de la grossesse va quelquefois plus loin que les limites prescrites par *Adrien*. Il pense

* Suivant le calcul de ces femmes ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait point un terme préfix dans la nature.

(h) Noct. Attic. Lib. 3. cap. XVI.

(i) Traité des Accouch. &c. Liv. I. chap. XXVIII. pag. 121. &c.

que cela arrive principalement, lorſque le fœtus trop foible a beſoin de ſéjourner plus long-temps dans la matrice pour ſa nutrition & ſon accroiſſement. L'on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences (*k*) une Hiſtoire bien ſurprenante : une Femme mariée depuis ſix ſemaines, commença à ſentir les indiſpoſitions ordinaires de la groſſeſſe : les menſtrues cependant n'étoient point ſupprimées, vers le milieu du cinquieme mois, elle ſentit remuer ſon enfant, & ſes mammelles ſe gonflerent, il en ſortit le huitieme mois quelques gouttes d'un lait épais & un peu rouge. Au commencement du neuvieme, les jambes s'enflerent & il y ſurvint des varices; l'onzieme mois, elle ſentit de fortes douleurs au dos & au ventre; la Sage-femme ne trouva aucune diſpoſition pour l'accouchement; le lendemain, il s'écoula environ trois livres d'eau rougeâtre : les douleurs durerent pendant trois jours, il parut un peu de ſang menſtruel, ſes douleurs ceſſerent, & elle ſe porta très-bien, le ventre reſtant enflé & les mammelles fort gonflées.

Cette Femme conſulta de très-habi-

(*k*) Ann. 1753. *in*-4°. pag. 139. & ſuiv.

les Chirurgiens & Médecins, du nombre desquels fut le célebre M. Winslow qui se trouva dans son voisinage : tous assurerent qu'elle étoit grosse *.

Le dix-huitieme mois de cette étonnante grossesse, l'écoulement menstruel, jusqu'alors rouge, devint blanc & revint constamment aux temps accoutumés : elle assuroit qu'elle sentoit les mouvemens de l'Enfant; cependant un très-habile Chirurgien qui toucha le ventre, ne les apperçut point; mais il trouva le ventre tendu comme un tambour. Elle resta dans cet état, pendant seize mois encore, excepté néanmoins que les jambes désenflerent; quoique les veines fussent toujours variqueuses. Le trente-cinquieme mois, elle mit au monde un Enfant mâle, qui vécut trois jours, & elle releva de couches en bonne santé. L'Enfant & le placenta avoient le volume & le poids ordinaire. Cette même Femme peu de temps après, eut de nouveau tous les signes de la grossesse, elle croyoit sentir remuer un Enfant, son ventre est prodigieusement enflé, depuis cinq ans & huit mois. Au reste, elle se porte bien & vaque à ses affaires.

* Ce fait a été discuté & prouvé faux.

Quelques Femmes accouchent avant les neuf mois révolus; *la Motte* (*l*) a vû une jeune Femme qui accoucha d'un fils au bout de sept mois de mariage, ce qui donna au mari des soupçons sur la conduite de son épouse. Devenue grosse, immédiatement après être relevée de couches, elle mit un second fils au monde au bout de sept mois. Tous deux ont vécu & ont pris le parti des armes. Les Filles de cette Femme accouchoient de même au septieme mois : ce qui paroît avoir été particulier à cette Famille. *La Motte* rapporte encore une autre histoire semblable.

Ces considérations ont déterminé *Mauriceau* (*m*) à avancer que l'Accouchement a lieu, quand la matrice ne peut souffrir une plus grande extension; ce qui dépend ou de la matrice elle-même, ou de l'accroissement plus promt ou plus lent du fœtus qu'elle renferme. Il pense pour cette raison, que les Femmes qui portent des gemeaux, accouchent plutôt, la matrice étant plus distendue & plus fréquemment irritée par les mouvemens des fœtus. Mais il

(*l*) Traité des Accouch. Liv. I. chap. pag. 122.

(*m*) Liv. II. chap. 11. pag. 204. 205.

compte ſi peu ſur la vie des Enfans qui viennent au monde le ſeptieme mois, qu'il aſſure n'en avoir vû aucun qui ait vécu plus de quinze jours. Cependant les obſervations *de la Motte* & de pluſieurs autres Auteurs font voir le contraire, & je me rappelle avoir vû quelques jeunes gens ſains & robuſtes, que je ſçavois certainement être nés le ſeptieme mois. Il eſt néanmoins vrai, qu'ils ſont foibles & d'un moindre volume. Si un fœtus grand comme la paume de la main a pu être élevé pour vivre quatre-vingt ans, à plus forte raiſon, doit-on eſpérer qu'un enfant né à ſept mois vivra. *Licetus* n'eſt pas le ſeul qui ait eu ce bonheur. Une obſervation plus récente & plus ſurprenante encore, prouve la même choſe. Un fœtus vint au monde le cinquieme mois, vivant, mais très-foible : il ne pleuroit point & paroiſſoit à peine reſpirer, ſes yeux étoient fermés, ſes membres flaſques & pendans, l'on n'avoit pour ſignes de vie que la chaleur & certains legers mouvemens. Emmailloté dans des langes très-fins, & entretenu dans une douce chaleur, on lui donnoit goutte à goutte un peu de lait tiede qu'il avaloit, il reſta dans cet état pendant quatre mois entiers, ne faiſant

que de très-legers mouvemens, il ne pleuroit point, & ne rendoit aucuns excremens. Après ces quatre mois révolus, il commença à les rendre, à pleurer, à se mouvoir, à tetter, & à croître de même que les autres enfans, & si heureusement que vers le seizieme mois de sa naissance, il égaloit en force les enfans du même âge. C'est avec raison qu'un sçavant Auteur (*n*) étoit surpris, que ce fruit précoce ait vécu comme les fœtus, pendant tout le temps qui manquoit à sa maturité.

Toute l'histoire de la grossesse paroît nous apprendre, que le fœtus se perfectionne de plus en plus dans la matrice, & qu'il y acquiere des forces. L'on ne voit pas pourquoi celui de huit mois seroit plus foible & moins vivace que le fœtus qui naît à sept, comme l'a prétendu *Hippocrate* & ses Sectateurs; mais les observations bien faites prévaudront toujours en Médecine, sur les raisonnemens quelque plausibles, quelque concluans qu'ils paroissent en faveur du sentiment opposé. *Peu* (*o*) assure

(*n*) Brouzet, Essais sur l'Educat. Med. &c. pag. 37. & suiv. dans les notes.

(*o*) La Pratique des Accouch. Liv. I. chap. xx. pag. 95.

qu'il naît à ſept mois des Enfans forts & vigoureux, & que ceux qui viennent au monde le huitieme, ſont pour la plupart foibles & à peine animés d'un ſouffle de vie. Néanmoins *Mauriceau* (p) ſoutient le contraire d'après pluſieurs obſervations. On peut conſulter ſur cela *Drelincourt*, (q) qui paroît avoir aſſez bien prouvé, que le fœtus de huit mois eſt en danger de perdre la vie, ſi un accident ou une maladie occaſionne ſa ſortie de la matrice; mais que s'il naît ſpontanéément, il peut auſſi bien vivre, que celui qui vient au monde à ſept mois.

Comme il réſulte de ce qui a été dit ci-deſſus, que le terme de la groſſeſſe eſt aſſez incertain, non-ſeulement dans les différents ſujets, mais dans la même Femme, il faudra dire ſur les ſignes qui annoncent un Accouchement prochain, ce que l'on dit de ceux qui indiquent qu'une Femme eſt actuellement en travail, afin que ces ſignes puiſſent faire connoître aux gens de l'Art, ſi l'Accouchement ſera facile, ou difficile.

Quelques jours avant l'Accouchement, le ventre tombe, ſa partie ſupé-

(p) A l'endroit déjà cité.
(q) *Opuſcul.* pag. 120.

rieure

rieure perd beaucoup de ſon volume. Il y a une douleur aux lombes qu'on ne ſentoit pas auparavant; on urine plus fréquemment & plus difficilement; une humeur muqueuſe s'écoule du vagin. Ces ſignes donnent à la vérité lieu de ſoupçonner que le temps de l'Accouchement approche; mais ils n'en donnent pas une connoiſſance certaine; car dans le temps que l'Enfant dont la tête étoit en haut, fait la culbute, l'on obſerve pluſieurs de ces ſignes, & ce renverſement de l'Enfant a coutume d'arriver au huitieme mois de la groſſeſſe, quelquefois plutôt, ou plus tard, & c'eſt alors que l'on croit que l'Accouchement eſt prochain. *Mauriceau* (r) certifie l'avoir obſervé très-ſouvent, & ſur-tout ſur la Femme d'un Chirurgien, qui croyoit très certainement accoucher le huitieme mois, lors de la culbute de l'Enfant, parce qu'elle reſſentoit de grandes douleurs dans le bas-ventre: ce qui lui faiſoit tout diſpoſer pour ſon Accouchement. Mais elle porta ſon Enfant encore un mois, au bout duquel temps elle le mit au monde heureuſement. J'ai obſervé la même choſe ſur ma Femme

(r) Traité des Maladies des Femmes Groſſ. Tom. I. Liv. II. chap. II. pag. 211. 212.

& ſur pluſieurs autres. Ainſi d'aprés de ſemblables ſignes, l'on ne doit pas inconſidérement avancer, que l'Accouchement eſt certainement prochain.

L'on connoît qu'une Femme eſt en travail, par une douleur aux lombes qui n'eſt pas continuë, & qui revient par intervalles; cette douleur s'étend le long des cotés du bas-ventre, & ſe termine vers le pubis, avec une eſpece de ſentiment de téneſme qui déprime: c'eſt ce que les Sages-femmes appellent vraies douleurs. Si le bas-ventre ſeul eſt douloureux, ou ſi les douleurs qui en proviennent s'étendent vers les lombes, ce ſont de fauſſes douleurs, leſquelles, loin d'avancer l'Accouchement, le retardent au contraire. Si elles fatiguoient trop la malade, il faudroit les combattre avec quelques remedes appropriés, & pour lors les vraies douleurs ſe manifeſteront comme je l'ai obſervé ſur ma Femme, & ſur pluſieurs autres. Le pouls devient plus fréquent & plus élevé; la reſpiration paroît plus difficile; parce qu'à chaque douleur les Femmes faiſant des efforts, elles retiennent leur haleine. Tous ces ſymptomes augmentent lorſque les vraies douleurs ſe ſuivent de fort prés; & que l'accouchement eſt inſtant.

Hippocrate (*s*) a dit : *J'assure que toute Femme en travail a la respiration fréquente, &c. Sur-tout quand elle touche au moment d'accoucher, alors elle sent de grandes douleurs aux lombes ; car les lombes sont frappées par le fœtus. Mauriceau* (*t*) a ramassé tous ces signes, auxquels il a ajouté la tuméfaction des parties génitales, & il avertit que souvent les Femmes en travail vomissent. Ce dernier signe n'est pas, selon lui, d'aussi mauvais présage qu'on le croit communément, mais il le regarde comme une marque assurée, que l'Accouchement ne tardera pas à se faire, ce que j'ai souvent observé, & ce qui se trouve confirmé, par *Manningham* (*u*) qui dit : *Les vomissemens modérés d'une Femme en travail, ne sont jamais inutiles. La Motte* (*v*) rapporte qu'il a secouru une Femme qui vomissoit à chaque douleur ; ce qui la tourmentoit cruellement, n'ayant jamais rien éprouvé de semblable dans ses Accouchemens précédens. Lorsqu'il s'occupoit à bannir la crainte de l'esprit de sa malade, la derniere dou-

(*s*) De Morb. Mulier. Lib. I. cap. XXXII. Chart. Tom. VII. pag. 749.

(*t*) A l'endroit déjà cité, pag. 212.

(*u*) Art. Obstetric. Compend. pag. 42.

(*u*) Traité des Accouch. chap. XXV. p. 114.

leur survint qui fit sortir un Enfant fort sain. Instruit par des expériences souvent reitérées, il regarde le vomissement comme un signe de l'Accouchement prochain ; il avertit néanmoins les Chirurgiens, de ne pas se laisser séduire par ce signe ou par d'autres, pour annoncer un Accouchement absolument heureux, puisque quelquefois, l'on est traversé contre toute espérance, sans que l'on puisse en connoître la cause. Au sujet du vomissement, qui arrive au temps de l'Accouchement, *Manningham* (*x*) a dit *si le vomissement survient, les grandes douleurs manquant tout-à-coup, il est à craindre que la matrice ne se déchire.*

Mauriceau (*y*) a observé, que les Femmes aux approches de l'Accouchement, sont saisies de tremblemens, sans froid, principalement aux jambes & aux cuisses, avec chaleur par tout le corps. Ces tremblemens sont naturels & ne sont nullement de mauvais augure. On lit dans l'Ecriture (*z*) que Dieu a dit à Moïse : *Je commencerai aujourd'hui à répandre la terreur dans l'esprit des Peuples,*

(*x*) Art. Obstetric. Compend. pag. 15.
(*y*) A l'endroit déjà cité, pag. 212. & 213.
(*z*) Deuteron. Cap. 2. vers. 25.

qui habitent ſous les Cieux, afin qu'ils tremblent au ſeul bruit de votre nom, & qu'ils ſoient pénétrés de frayeur & de douleur, comme les Femmes qui enfantent. Il arrive alors ou peu de temps après ce tremblement, un écoulement d'humeurs ſanguinolentes de la matrice, ce qui eſt regardé avec raiſon comme un ſigne que l'Accouchement finira bientôt; car ce leger écoulement de ſang n'eſt pas occaſionné par le déchirement de l'orifice interne; mais par la ſéparation du *chorion* d'avec la matrice. Il eſt néceſſaire de ſçavoir bien diſtinguer, ſi les douleurs ſont vraies ou fauſſes. *Manningham* (*a*) a dit expreſſément, que *l'enfant en faiſant la culbute au dernier mois de la groſſeſſe, excite ſouvent de fauſſes douleurs par un mouvement extraordinaire; ce qui occaſionne trop tôt les efforts.* Il arrive quelquefois, que des Sages-femmes ignorantes preſſent les Femmes à faire de violens efforts pour ſeconder les douleurs, qui viennent du renverſement de l'Enfant qui n'eſt point encore à terme; cela leur arrive ſur-tout lorſqu'elles trouvent l'orifice de la matrice ouvert. *Mauriceau* (*b*) rapporte un

(*a*) Art. Obſtetric. Compend. pag. 14.

(*b*) Traité des Maladies des Femmes groſſ. Tom. I. pag. 213.

cas de cette espece. Il fut appellé pour une Femme qui se croyoit en travail, deux Sages-femmes le croyoient aussi, il trouva l'orifice de la matrice dilaté de la largeur d'un pouce, la tête de l'Enfant qu'il touchoit, étoit couverte de membranes flasques adhérentes & nullement tendues ou gonflées. Quoique la malade eut été tourmentée de fausses douleurs de ventre pendant six jours, & que l'orifice de la matrice fût dilaté; néanmoins *Mauriceau* décida, qu'il n'y avoit aucune disposition pour l'Accouchement; il prescrivit un lavement adoucissant & le lit pendant plusieurs jours, ce qui fit cesser les douleurs. Cette Femme vacqua pendant un mois à ses affaires, après quoi elle mit heureusement au monde un enfant vivant. D'où *Mauriceau* conclut à juste titre que tous les signes de l'Accouchement prochain sont incertains, à moins qu'il n'y ait de vraies douleurs accompagnées de ténesme, lesquelles commençant aux lombes, se terminent vers le pubis; il faut encore que les eaux commencent à se former, c'est-à-dire, qu'en touchant les membranes avec le doigt, on les trouve gonflées par l'eau amassée entre elles & la tête de l'Enfant, & prominentes par l'orifice dilaté de la ma-

trice, qu'elles doivent remplir. Car la ſeule ouverture de l'oriſice peut induire en erreur. (c)

Manningham avance comme un axiome dans l'Art des Accouchemens : que *l'ouverture de l'oriſice de la matrice n'eſt pas toujours un ſigne certain de l'Accouchement prochain ; car l'on trouve quelquefois cet oriſice ſi ouvert dans quelques femmes, qu'il permet l'introduction du doigt, un mois avant l'Accouchement.*

Après s'être aſſuré par les ſignes certains, que la Femme accouchera bientôt, l'Auteur, (*d*) que je viens de citer, conſeille fort à propos, *d'examiner l'Enfant & la ſituation de la matrice, dans le commencement de la douleur,* afin de juger ſi l'Accouchement ſera facile, ou difficile, & de pouvoir administrer à temps les ſecours capables de changer & corriger la mauvaiſe ſituation de l'Enfant, ou de l'orifice de la Matrice. Car l'on a vu pluſieurs fois périr des Femmes que l'on eut pû ſauver, ſi on eût fait d'abord cet examen. Pluſieurs Auteurs ſe plai-

(*c*) A l'endroit déjà cité.
(*d*) Art. Obſtetric. Compend. pag. 15.

gnent de cette négligence ou de cette impéritie de la part des Sages-femmes.

Voici les principaux ſignes (*e*) qui font augurer qu'un Accouchement ſera heureux : *Si la partie inférieure de la matrice eſt tombée dans le baſſin, de maniere que l'on puiſſe la toucher aiſément ſur le bord du vagin : ſi l'orifice de la matrice eſt mince, mol, bien ouvert ; ſi l'on peut s'aſſurer par ſon ouverture, que l'Enfant préſente la tête, ſans bras ou ſans circonvolutions du cordon ombilical ; ſi enfin les eaux forment une poche large & unie, l'on a lieu d'eſpérer un Accouchement heureux & prompt.*

Aſſurément tous ces ſignes ſont bons, ils ne peuvent cependant nous ôter la défiance des obſtacles qui peuvent être cachés ; la circonvolution du cordon ombilical autour du col ou d'autres membres, peut rendre l'Accouchement difficile ; l'hydrocéphale, le bas-ventre trop tuméfié, une figure monſtrueuſe, &c. préſentent encore des difficultés. Ainſi tout ce que l'on peut déduire de ces ſignes, c'eſt que les choſes ſont bien diſpoſées pour un Accouchement heureux ; mais l'on ne peut avoir de certitude ab-

(*e*) Deventer. *Novum Lumen* Obſtetric. cap. XVIII. pag. 62. 63.

solue sur l'Accouchement facile & heureux. Il faudra donc toujours être fort circonspect dans son prognostic.

L'Accouchement difficile se connoît par des signes contraires aux précédents. Tels sont, *l'orifice de la matrice trop élevé, peu ou point assez ouvert, prolongé, épais & dur, ou les humeurs qui forment une tumeur oblongue*. Car pour lors les membranes distendues par les eaux ne formeront qu'une tumeur allongée, au lieu d'une ronde. Si l'on prévoit par ces signes, que l'Accouchement sera difficile, l'on se donnera bien de garde de le faire connoître à la malade en travail, il faudra seulement en instruire avec prudence ses amis & les assistans.

L'on voit assez par ce que je viens de dire, que les obstacles, qui rendent l'Accouchement difficile, dépendent ou de la Mere, ou de l'Enfant, & même quelquefois de l'un & de l'autre, & alors les Accouchemens ont coutume d'être très difficiles. C'est ce que nous allons examiner séparément.

§. 1311. *De la part de la mere, par le defaut des forces expulsives, ou par*

la mauvaise disposition des parties naturelles.

L'homme ayant proportionnellement aux autres parties du corps, la tête plus grosse que le reste des animaux, la Femme accouche plus difficilement, & elle a besoin de faire de plus grands efforts. L'on a coutume de dire que si le fœtus sain & robuste seconde par ses efforts le travail de la mere, qu'il naît plutôt; mais si l'on y fait attention, l'on doit voir que le fœtus y contribue peu ou même qu'il n'y contribue point du tout. Par le mouvement de ses membres, & la dilatation de l'orifice de la matrice occasionnée par l'entrée de sa tête, il irrite la matrice, & excite les efforts de la mere, par lesquels seuls il est chassé. Ceux qui ont vu une seule fois une Femme en travail, sçavent, combien il lui en coute de peine & d'efforts; elle retient son haleine, tous les muscles du corps se roidissent, ses pieds sont soutenus par un appui solide, elle tient très-fermement avec les mains les assistans, ou ce qui se présente à elle, les muscles du bas-ventre, du dos, du col, entrent en contraction, en un mot, toutes ses forces réunies, agissent

pour l'expulsion de l'enfant, qui paroît dans ces momens être absolument passif; & quand même il agiroit, le peu de forces que peut avoir un aussi petit corps, n'augmenteroit nullement les violens efforts de la mere.

Je sais qu'*Harvée* (*f*) a avancé, que *dans les vivipares, le fœtus étoit la principale cause de sa sortie de la matrice; ce sont, dit il, ses efforts, & non son poids, comme Fabrice l'a prétendu, &c. le fœtus lui-même se fait jour avec sa tête, il ouvre sa prison par ses propres forces, c'est par ses efforts qu'il vient au monde.* Cet Auteur croyoit que son sentiment étoit principalement confirmé, par ce que dans les ovipares, le fœtus, & non la mere, casse la coquille de l'œuf, ce que l'on remarque aussi à plusieurs insectes & aux œufs de poisson. Mais il faut user de beaucoup de précautions dans l'anatomie comparée, les raisonnemens d'analogie peuvent induire en erreur, & l'on doit bien se donner de garde de croire que ce qui se passe dans le corps humain soit toujours soumis aux mêmes loix, que celles auxquelles sont assujettis les autres animaux. Les œufs des ovipares déposés

(*f*) De Generatione Animalium, pag. 366. 367.

par la mere, s'ils sont fécondés, n'ont besoin que d'un peu de chaleur pour éclorre, soit que cette chaleur vienne de l'incubation, ou de quelque autre moyen; ce que personne n'ignore aujourd'hui. Outre cela le poulet a déjà le bec dur, les ergots solides, il est susceptible de pouvoir faire des mouvemens assez forts; dès qu'il est éclos, il court avec vitesse. L'homme en naissant demande par ses pleurs, le secours étranger dont il a d'abord besoin, & il ne pourra jamais sortir de sa prison par ses propres forces. La tête obtuse d'un enfant & sa masse, feront-elles suffisantes, pour dilater l'orifice de la matrice, qui doit déjà être dilaté, avant que la tête puisse le franchir. Les efforts de la mere, la violente contraction de la matrice, en agissant sur l'orifice, dont la dilatation est déjà commencée, font descendre les membranes pleines d'humeurs dans le lieu moins résistant; c'est ainsi que se forment les eaux, qui dilatent peu-à peu l'orifice, avant que la tête de l'enfant y soit parvenue. Les membranes étant rompues, & les eaux s'écoulant, la tête du fœtus se glisse dans l'accouchement naturel; il ne doit pas son expulsion à ses propres forces, mais aux violens efforts de la mere, qui eussent été tout-à-fait

inutiles, si par ses propres forces, l'enfant eut pû venir au monde.

Harvée (g) a essayé d'appuyer son sentiment sur des observations, voici ce qu'il dit : *Une Femme de ce pays, morte vers le soir fut laissée seule dans une chambre. Le lendemain matin, on trouva entre ses cuisses un enfant, qui par son propre effort s'étoit lui-même procuré le passage.* Je ne doute point de la vérité de cette observation, puisque l'on en trouve de semblables dans les Auteurs, & que je sçais de science certaine que pareille chose est arrivée. Mais il ne me semble pas que l'on puisse conclure de cette observation, que l'enfant s'est lui-même frayé le passage. L'on sçait trop combien sont équivoques les signes d'une mort absolue, & il ne seroit point surprenant, que cette femme laissée pour morte, ne fût revenue à elle, qu'elle n'ait par un nouvel effort mis au monde son enfant & qu'elle n'ait péri dénuée de tout secours.

La matrice elle-même a pu par sa propre contraction se débarrasser du fœtus qui étoit presque à terme. *De Graaf* (h) a vû sur des lapines l'*uterus* agité d'un mouvement d'ondulation & comme péristal-

(g) Ibid. pag. 368.
(h) De Mulier. Org. pag. 325.

tique, pousser par sa propre force les petits qu'il renfermoit. Quoique Harvée attribuât l'accouchement aux forces du fœtus, néanmoins il n'a pû dissimuler qu'il en naît quelquefois de malades, de languissans & quelquefois même de précoces. C'est ce qui lui a fait dire, *qu'alors il arrive plutôt un avortement qu'un accouchement, que le fœtus est plutôt chassé qu'il ne vient au monde.* Il avoue cependant avec sa candeur ordinaire, que la matrice agit concurremment, & il le prouve par l'exemple d'une Femme, à qui la matrice renversée, pendoit jusqu'aux genoux, elle excédoit le volume d'une tête d'homme, & il sortoit de sa partie inférieure de la sérosité & de la sanie. Puis il ajoute : *Après avoir examiné (car je n'y touchai pas) je craignis qu'il n'y eût un cancer ou un carcinome, & je me proposai en conséquence d'en faire la ligature & de le couper, je prescrivis des fomentations adoucissantes, pour calmer la douleur. La nuit suivante, il sortit de cette tumeur un enfant bien formé, mais mort, de la longueur d'un empan, & on me l'apporta le lendemain.* Cette histoire fait voir très-manifestement, que ni les efforts de la mere sur la matrice pendante entre les cuisses, ni

le fœtus mort, n'ont contribué en rien à l'accouchement, qui doit être attribué à la contraction de la matrice, qui opere l'accouchement par sa propre force. Harvée (*i*) avoue que non-seulement dans la Femme, *l'action de la matrice ou du ventre n'operent pas l'accouchement sans les efforts de tout le corps; mais que cela s'observe sur les autres animaux, tels que la chienne, la brebis & la jument, lorsqu'ils mettent bas leurs petits.* Il a donc reconnu les efforts de la mere, comme une cause de l'accouchement; cependant peu après, (*k*) il l'attribue aux seules forces d'un enfant robuste. Une Femme eut à la suite d'un accouchement difficile & laborieux, tout l'intérieur du vagin tellement dechiré & excorié, que les côtés se collerent tout-à-fait, *ce qui ne permettoit pas l'entrée du membre viril, pas même d'un stilet; le flux menstruel n'avoit aucune issue.* Elle devint cependant grosse, & aux approches de l'accouchement, étant cruellement tourmentée, elle perdit toute espérance de pouvoir être délivrée, & elle fit ses adieux à son mari & à ses amis, croyant sa mort assurée,

(*i*) Ibid. pag. 366.
(*k*) Ibid. pag. 368.

lorsque tout-à-coup par le grand effort d'un fœtus robuste, tout ce qui étoit collé se rompit, & l'accouchement se fit contre toute espérance, un enfant vigoureux vint au monde en se sauvant la vie & à sa mere, & il laissa le passage ouvert à ceux qui devoient naître après lui; car après l'usage des remedes appropriés, la mere recouvra son ancienne santé. Qui pourra croire, qu'un si grand obstacle a pu être surmonté par les forces du fœtus le plus robuste? Ne l'a-t-il pas plutôt été par les efforts extraordinaires de cette pauvre femme? Ceci fait voir quelle est la force du préjugé sur l'esprit des hommes les plus respectables, les plus ingénieux & qui semblent être nés pour observer.

Il résulte de tout ceci, que la débilité des forces est rangée à juste titre, parmi les causes de l'accouchement difficile. Les filles de Sparte, étoient très-bien conseillées de fortifier leur corps par l'exercice, *afin de pouvoir résister courageusement au travail de l'enfantement.*

Mais une Femme de Sparte éprouveroit un accouchement difficile, ou même il seroit impossible, si les parties naturelles mal disposées, ne permettoient que très-difficilement le passage à l'enfant.

§. 1312. *Si les forces manquent, il faut les exciter par le moyen des utérins, des cardiaques, des sternutatoires.*

L'Accoucheur a besoin ici d'une grande prudence, pour ne pas administrer inconsidérément les cardiaques qui pourroient être nuisibles. Car la foiblesse de la femme, rend l'accouchement difficile, plus rarement que l'on ne pense. J'ai remarqué bien des fois, que les assistans, croyant que les forces manquoient ont été très-surpris de celles qui se manifestoient dans les derniers efforts pour l'expulsion de l'enfant. La femme & ceux qui l'entourent, désirent que l'accouchement soit prompt. Mais j'ai averti que dans celles qui accouchent pour la premiere fois & qui sont les plus impatientes, l'accouchement prompt, n'est pas le plus sûr, qu'au contraire le plus lent est moins dangereux; parce que les parties au lieu d'être distendues violemment & tout à coup, cédent & prêtent par gradation. Nous ne devons jamais perdre de vûe ce sage précepte de Galien : (*l*) *Soit que vous donniez un purgatif, soit que vous donniez un*

(*l*) Galen. de Venæ-sectione adversùs Erasistratum, Cap. VII. Charter. Tom. X. p. 401.

vomitif, &c. il n'y a que la premiere administration qui soit en votre pouvoir, le hazard fait le reste; si dans le temps du travail l'on donne trop fréquemment, ou en trop grande quantité des cordiaux chauds, pour ranimer les forces, ou accélérer l'accouchement, ces remedes continueront leur effet, après que la femme sera accouchée. Mais personne n'ignore, que rien ne convient après l'accouchement, que la tranquillité du corps & de l'esprit, & le mouvement doux & paisible des humeurs, qui sera accéléré à contretemps, par la continuation de l'effet des cordiaux administrés en trop grande quantité dans le commencement du travail. Le très-célebre *Boerhaave* (*m*) nous en avertit prudemment, en faisant l'énumération des vertus de l'*huile de canelle*: *Il ne m'est point encore arrivé*, dit-il, *de voir administrer l'huile de canelle, pour relever les forces abbatues des Femmes Grosses, ou de celles qui sont en travail, sans qu'il soit survenu inflammation & rupture des vaisseaux déjà entrouverts;* mais après l'accouchement, lorsque le placenta est séparé de la matrice, les vaisseaux sont entr'ouverts & laissent

(*m*) Chemiæ, Tom. II. pag. 129.

échapper beaucoup de ſang. Quand les vraies douleurs ſe ſuivent de trop près, le pouls devient plus plein, plus fréquent, le viſage plus coloré, & la chaleur augmente par tout le corps. Que l'Accoucheur juge, ſi dans ces circonſtances, les cardiaques chauds ſtimulants, pourroient être de quelque utilité. Car quoique dans le commencement du travail, l'on ne remarque point encore ces ſymptomes, ils ſe manifeſteront bientôt, même dans l'accouchement le plus légitime & le plus naturel. Les Sages-femmes dans quelques Pays, ont coutume de porter de petites caiſſes remplies de remedes ſpiritueux, qu'ils donnent quelquefois aux femmes en travail en trop grande doſe, & cela avec d'autant plus de témérité, qu'elles ſont plus ignorantes; il en eſt ſouvent réſulté de grands malheurs; car ſi la difficulté de l'accouchement ne vient point de la langueur, de l'abbatement des forces, mais plutôt de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ou de l'obliquité de la matrice, la Sage-femme a commis une faute d'autant plus grande, quelle preſſe d'avantage les douleurs, avant que l'on ait levé les obſtacles, par le changement de ſituation du fœtus ou de la matrice.

A moins donc que l'Accoucheur ne soit assuré de l'abbattement des forces, il ne doit jamais prescrire les cardiaques chauds, & dans le cas où il seroit contraint de les mettre en usage, il ne doit les donner qu'à petites doses & à différentes reprises.

Cependant les matrones, les femmes en travail & les assistantes insistent pour de tels remedes, & si le Médecin ou le Chirurgien s'y oppse, on les fait prendre à leur insçu. Je me suis très-souvent trouvé en pareil cas, & j'ai mieux aimé prescrire des remedes innocens, que de m'obstiner à refuser tout remede cardiaque. Les eaux distillées *de fleurs de sureau, de tilleul, de roses, de cerises noires écrasées avec leur noyau, de mélisse, d'écorce de citron, d'orange & autres semblables,* raniment un peu les forces, par leur odeur agréable, sans trop augmenter la chaleur & le mouvement du sang.

Les femmelettes ne dominent nulle part avec autant d'empire, qu'au moment d'un accouchement; elles insultent les Médecins, comme s'ils ignoroient cette partie : il n'y a point de femme qui ne propose un remede particulier, qu'elle dit avoir été éprouvé pendant des siecles dans les plus illustres familles. Ce seroit

être insensé & vouloir perdre son temps, que de s'amuser à disputer avec elles. J'ai gagné davantage en me montrant facile dans l'administration des remedes indifférents & même ridicules, pourvû toutefois qu'il n'y eût point de superstition & qu'ils fussent exempts de danger. Je ne me suis jamais opposé à *la pierre de Linx*, *d'Aigle* & autres de cette espece, que l'on suspend au col, ou que l'on attache à la cuisse de la femme en travail; je ne m'opposerois pas même au remede d'*Helmont*, (*n*) qui est fait de fiel & de foye d'anguille desseches & réduits en poudre; je consentirois qu'on l'employât, pourvû toutefois que l'on ne refusât pas de m'obéir pour le reste, & encore j'exigerois que cette poudre ne fût pas délayée dans le vin; mais dans l'eau, ou dans le vin avec beaucoup d'eau. *Ce remede n'est pas plutôt dans l'estomach, que le pubis s'ouvre, ainsi que l'os sacrum dans la région lombaire, & le fœtus sort sur le champ. J'ai remarqué, que l'estomach portoit vraiment les clefs de la matrice.* Il plaisante ensuite, en voulant diminuer l'horreur du serpent maudit, parce que la femme a été con-

(*n*) In Cap. Jus Duumviratus, pag. 247. n°. 46.

damnée à enfanter dans la douleur à cause de l'envie du serpent. *Mauriceau* (*o*) beaucoup plus prudent a préferé d'encourager la femme en travail par des discours agréables, & de relever les forces avec un bouillon, ou une rôtie au vin.

Il faut remarquer en outre que la langueur vient ou de la durée du travail, ou ce qui arrive le plus souvent, de la crainte de la douleur & de l'inquiétude sur l'évenement; ce qui fait que quelques-unes, principalement les plus délicates ont une anxieté hystérique, qui indique l'usage des remedes utérins, ou anti-hystériques. Il suffira pour une pareille langueur, de verser quelques gouttes d'huile de *Succin*, ou de *Castoreum*, dans quelques-unes des eaux distillées dont je viens de parler, & d'en donner à la cuillerée, jusqu'à ce que le mal soit calmé.

Si tout-à-coup il survient une grande foiblesse, & principalement si les douleurs cessent, la femme est en grand danger. *Les forces* (*p*) *manquant tout-à-coup*,

(*o*) Traité des Maladies des Femmes, Liv. II. Chap. x. pag. 263.

(*p*) Manningham, art. Obstetric. Compend. pag. 15.

l'on doit craindre une extravaſation mortelle, tandis que, ou le ſang ſort en abondance de la vulve, ou il ſe fait un épanchement dans le ventre, par la rupture de la matrice; nous en parlerons dans la ſuite. Il eſt évident, que dans cette fâcheuſe circonſtance, adminiſtrer les cardiaques chauds, ce ſeroit accélerer la mort, puiſqu'ils augmenteroient l'hémorrhagie.

L'Art a coutume d'imiter ce qui arrive ſpontanéément dans les maladies, ſi c'eſt une choſe avantageuſe; c'eſt pourquoi la doctrine qui ſe tire des choſes nuiſibles & des choſes profitables, eſt très-précieuſe dans l'Art de guérir.

Hippocrate (*q*) a dit: *L'éternuement qui ſurvient à une femme travaillée d'une paſſion hiſtérique ou d'un accouchement difficile, eſt un bon ſigne.* L'on ſçait que dans l'éternuement, tout le corps eſt ébranlé, preſque tous les muſcles entrent dans une convulſion ſubite, & tous les viſceres ſe reſſentent de la ſécouſſe générale; ce qui donne lieu d'eſpérer que l'on peut par ce moyen augmenter aſſez les douleurs, pour accélerer l'accouchement.

(*q*) Sect. v. Aphor. xxxv. Charter. Tom. IX. pag. 215.

Harvée (r) rapporte une histoire de l'heureux effet de l'éternuement dans un accouchement difficile. Une jeune femme tomba en foiblesse dans un travail très-pénible, elle eut sur le champ une affection comateuse, & elle devint si stupide, que l'on ne put la faire revenir, quelques remedes que l'on employât: ne pouvant rien avaler, on lui introduisit dans le nez une plume trempée dans un sternutatoire très-fort : quoiqu'elle fût dans une si grande stupeur, qu'elle ne pouvoit éternuer, tout son corps cependant commença à entrer dans une convulsion, qui des épaules gagnoit les parties inférieures. Toutes les fois que l'on se servoit des stimulans, l'accouchement avançoit; enfin cette femme sans connoissance, mit au monde un enfant sain & vigoureux. Harvée ne dit pas cependant, si cette femme a recouvré le sentiment, ou non; ni si elle en est rechappée.

L'on voit par-là, que l'irritation des nerfs causée par un fort sternutatoire, même sans que l'éternuement s'en soit suivi, a augmenté les efforts du travail avec le plus heureux succès. Si cependant le visage est gonflé, rouge, si

(r) De Generat. Animal. pag. 366.

les yeux gonflés, s'il survenoit une grande douleur de tête, si, dis-je, tous ces signes se rencontroient en une femme en travail, l'on conçoit aisément, qu'il faudroit avant que de tenter les fortes sécousses de l'éternuement, faire précéder une grande saignée. Car sans cela l'on auroit a craindre la rupture des vaisseaux de la tête & une apoplexie mortelle. C'est aussi pour cette raison que *Mauriceau* (s) en louant l'usage des sternutatoires, dans les femmes en travail attaquées de convulsions, conseille d'abord la saignée, à moins que la convulsion ne vienne après une hémorrhagie. Le hocquet qu'*Hippocrate* (t) semble avoir mis au rang des convulsions, puisqu'il est également causé & par la plénitude & par l'inanition, se guérit par l'éternuement comme la convulsion. Galien (u) ajoute à ce sentiment : *C'est un bon signe ; parce qu'il indique que la nature languissante se ranime & qu'elle rentre dans ses propres mouvemens.*

(s) Liv II. Chap. XXVIII. pag. 335.
(t) Sect. VI. Aphor. XIII. Charter. Tom. IX. pag. 255.
(u) Comm. ad Aphor. Sect. V. Ibid. pag. 215.

§. 1313. *Si le col interne de la matrice eſt trop étroit ou dur, il faut, autant qu'il eſt poſſible, y remédier par les liniments ou les fomentations pour le lubrifier & le ramollir.*

Il faut maintenant examiner les obſtacles qui peuvent rendre l'accouchement difficile par la mauvaiſe diſpoſition des parties naturelles.

Le fœtus eſt attaché dans la cavité de la matrice de laquelle il doit ſortir par ſon col & ſon orifice pour que l'accouchement ſe faſſe. Ce col de la matrice a coutume d'être appellé *col interne*, pour le diſtinguer du vagin, que quelques-uns nomment col externe, peut-être fort improprement. L'on ſçait que la plupart des Auteurs, ont attribué à la matrice une figure pyriforme, dont la partie ſupérieure & la plus large eſt le fond; l'inférieure & la plus étroite, eſt le col. *Euſtache* (*a*) a donné les figures de la matrice entiere & ouverte; mais elle n'eſt pas telle dans les femmes qui ne ſont point groſſes : dans celles-ci, la cavité de la matrice approchant de la figure triangulaire, plus large dans ſa partie ſupérieure, paroît ſe rétrécir &

(*a*) Tabul. 13. & 14.

être convergente à l'endroit où commence le col interne, qui en descendant se dilate de nouveau jusqu'à l'orifice de la matrice. Dans une Femme grosse, le fond se distend peu-à-peu de plus en plus, & il s'éleve; mais par la suite le col de la matrice commence à se dilater de maniere que vers le troisieme mois de la grossesse, la quatrieme partie du col interne est déjà autant dilatée, que le fond. Au cinquiéme mois, le fond augmenté en volume, occupe le milieu de l'espace qui se rencontre depuis le haut du pubis, jusqu'au nombril; mais dans ce temps la moitié de la longueur du col est distendue. Au septieme mois, le fond touche au nombril; au huitiéme, il occupe le milieu de l'espace qui se trouve depuis le nombril, jusqu'à la pointe du cartilage xyphoide; le neuviéme, il touche presque à cette pointe, & pour lors tout le col est distendu; (*b*) il s'efface, pour ainsi dire, ne faisant qu'une même cavité avec le fond, qui contient un fœtus déjà avancé. Si l'on considere la très-exacte figure de la matrice, vers le cinquiéme mois de sa grossesse, (*c*) l'on

(*b*) Brudenell-Exton. Sect. III. pag. 117. 118.

(*c*) Noortwyk de Utero Gravido, pag. 205.

verra que déja la plus grande partie du col interne, est presque effacée par la distension : il faut cependant remarquer, que ce qui reste du col, paroît plus court, qu'il ne l'est effectivement; parce que l'orifice de la matrice est courbé antérieurement, afin que sa surface intérieure fût plus à la portée des yeux. Il résulte de-là, qu'au terme de la grossesse, aux approches de l'accouchement, il ne reste presque rien du col de la matrice, puisque déjà tout-à-fait dilaté, il fait avec le fond une grande cavité. Ainsi, l'on ne peut rien toucher alors du col de la matrice au haut du vagin, l'on ne rencontre que l'orifice, qui est déjà très-changé; car au commencement de la grossesse, il est exactement fermé, oblong, prominent presque comme un museau de chien; il épaissit ensuite & s'amollit jusqu'environ le sixiéme mois; après quoi il commence à diminuer dans toutes ses dimensions, à proportion que la matrice s'étend, de sorte que, aux approches de l'accouchement il s'applanit & se confond, pour ainsi dire, avec le globe de la matrice tuméfiée; il reste seulement alors une petite éminence circulaire. Néanmoins il arrive à certaines femmes aux derniers mois de la grossesse, d'avoir l'orifice plus épais & en-

duit d'humeurs muqueuſes ; mais alors on le trouve lache & mol, & non compact & ferme; comme il a coutume d'être dans les derniers mois de la groſſeſſe. (*d*)

Non ſeulement la matrice, mais même ſon col doivent être ſuſceptibles d'extenſion, dans le temps de la groſſeſſe, pour procurer au fœtus qui ſe développe, un eſpace commode. Si cela n'arrive pas, l'on a à craindre l'avortement; comme il a été dit au chapitre précédent ſur les maladies des femmes groſſes.

Mais l'orifice doit pareillement céder, & ſe dilater aiſément au temps de l'Accouchement ; & quoiqu'on le trouve fermé au commencement de la groſſeſſe, il paroît cependant s'ouvrir dans la ſuite. Dans une Femme Groſſe de cinq mois, *l'orifice de la matrice étoit manifeſtement ouvert, beaucoup augmenté, rempli de rugoſités dans ſa circonférence, & enduit d'un gluten ténace d'un rouge très-obſcur, reſſemblant à un trombus. Ayant conſervé la matrice pendant un an dans une liqueur ſpiritueuſe convenable, il tomba en diſſolution & laiſſa une*

(*d*) Mauriceau, Traité des Maladies, &c. Tom. I. Chap. VII. p. 97.

ouverture, qui avoit un pouce de longueur & autant de profondeur, sa largeur étoit presque égale par-tout, & il étoit facile d'y introduire une plume à écrire. (e)

Il y avoit au bord externe de cet orifice de petits trous très-remarquables & remplis d'un semblable gluten; l'on y voyoit aussi de petits globes transparens pleins de la même matiere & renfermés dans la substance du col, à quelque profondeur.

Il se sépare donc en cet endroit une humeur, pour boucher l'orifice ouvert de la matrice, pour entretenir la mollesse & la souplesse de ces parties, afin qu'elles puissent céder & se dilater aisément. Mais si ces follicules sont dans un état de maladie, ils pourront empêcher l'accouchement. Car dans une Femme en travail de son premier enfant & qui mourut dans les douleurs sans que l'enfant ait pu sortir, l'on trouva le col de la matrice bouché d'une substance glanduleuse, adhérente à la matrice, & qui étoit parsemée de petits trous. L'on a aussi observé que dans les femmes très-fécondes, ces lacunes muqueuses, étoient totalement effacées; ce qui rendoit les derniers accouchemens plus laborieux.

(e) Noortwyk, de Utero gravido, pag. 7.

On obſerve, comme il a été dit ci-deſſus, que quelques jours avant l'accouchement, il ſort du vagin une matiere muqueuſe, qui enduit & lubrifie continuellement toutes ces parties, pour préparer un paſſage plus facile à l'enfant. Hippocrate (*f*) en parlant des avantages & des inconvéniens, qu'éprouvent les habitans des Villes du Nord, dit qu'ils doivent néceſſairement être d'un tempérament ſec & robuſte, avoir la tête ſaine & dure, qu'ils doivent être ſujets aux maladies aiguës, inflammatoires, & cependant vivre plus long-temps que les autres hommes. Et au ſujet des femmes, il a prédit, *quelles deviennent ſtériles à cauſe des eaux, qui ſont dures, crues & froides, que leurs purgations menſtruelles ne viennent pas convenablement, qu'elles ſont de mauvaiſe qualité & qu'elles coulent peu. Les Femmes accouchent difficilement, elles ne ſont pas fort ſujettes à avorter, &c. La phthiſie ſuit auſſi fréquemment l'accouchement, car ſa violence occaſionne des ruptures & des déchiremens.* La dureté & la ſéchereſſe des parties ſont ſans contredit des obſtacles à l'accouchement facile.

(*f*) De aere, locis & aquis, Charter. Tom. VI. pag. 191.

C'est pour remédier à ces inconvéniens, qu'Hippocrate (g) donne en un autre endroit, le précepte suivant : *Si une femme en travail a été seche, & qu'elle soit difficile à humecter, qu'elle boive de l'huile, que l'on arrose ses parties avec l'eau de mauve & l'huile chaude, que l'on y fasse un liniment avec le cérat liquide, & même avec la graisse d'oye fondue dans l'huile.* De semblables moyens ont été mis en usage par les Accoucheurs, lorsqu'ils craignoient, que la sécheresse, & le peu de souplesse des parties naturelles, ne rendissent l'accouchement difficile. C'est avec raison que Mauriceau (*h*) conseille d'employer ces émollients, non-seulement au temps de l'accouchement; mais long-temps auparavant, pour lubrifier & ramollir convenablement les parties. Il conseille même aux Sages-femmes dans l'accouchement légitime & naturel, de les oindre avec l'huile, l'axonge, ou le beurre frais, si elles observoient que la dilatation se fît trop difficilement (*i*) ; il prescrit néan-

(*g*) De Morb. Mulier. Lib. I. Cap. XXXIII. Charter. Tom. VII. pag. 749.

(*h*) Traité des Maladies des Femm. Gross. Liv. II. Chap. X. p. 262. Liv. I. Chap. XXVII. pag. 198.

(*i*) Ibid. Chap. IV. pag. 239.

moins (*k*) de ne pas trop répéter ces onctions au temps de l'accouchement, de peur d'entraîner les humeurs muqueuses, qui alors humectent & lubrifient ces parties; car il remarque très-judicieusement, qu'elles sont beaucoup plus utiles, que tous les linimens que l'on pourroit employer. Craignant qu'une femme âgée & grosse de son premier enfant n'eût un accouchement difficile, je lui prescrivis d'exposer deux fois dans le jour les parties génitales, au bain de vapeur, & de se faire ensuite un liniment avec l'huile d'amandes douces récente & une forte décoction de racines de guimauve. Ce liniment étoit très-émollient & lubrifiant, je suivis par-là le conseil d'Hippocrate. Je mis ce procédé en usage, pendant les quinze jours qui précéderent l'accouchement, & le succès en fut très heureux.

Ce sont-là les moyens que l'on peut employer en toute sureté; car il y a du danger à dilater de force les parties trop étroites & qui ne cédent point; cette violence est suivie pour l'ordinaire d'une inflammation mortelle de ces parties, accompagnée d'une fievre très-aiguë.

Il arrive quelquefois, que les parties

(*k*) Ibid. Chap. VII. pag. 245.

auparavant trop étroites, se dilatent tout à coup contre toute espérance. J'ai souvent vû des Sages-femmes, qui après avoir trouvé l'orifice de la matrice dur & fermé, quoique le travail fût commencé, alloient assister d'autres Femmes qu'elles croyoient avoir besoin d'un prompt secours : à peine une heure étoit-elle écoulée, que l'orifice devenu mol, & ouvert prêtoit facilement, l'accouchement se faisant sur le champ & heureusement, avant que l'on ait eu le temps d'avertir de nouveau la Sage-femme. *La Motte* (*l*) surpris, de ne pouvoir tirer par les pieds un fœtus de six mois, parce que l'orifice de la matrice ne prêtoit nullement, sortit pour aller préparer un bain de vapeur avec les herbes émollientes : à son retour il trouva l'orifice mol, & cédant assez pour permettre la sortie du fœtus avec tant de facilité & de succès, que six jours après, la femme se promenoit, se portant très-bien : il ne parla pas de ce qui étoit arrivé, & il avoue ingénuement, qu'il auroit attribué au bain de vapeur le relâchement de la matrice, s'il l'eût mis en usage. C'étoit cependant l'ouvrage de la seule nature. On trouve dans les Mémoi-

(*l*) Traité des Accouch. Liv. III. Chap. VII. pag. 291.

res de l'Académie des Sciences (*m*) un cas ſurprenant d'une Femme groſſe, dont le vagin étoit ſi étroit, qu'il permettoit à peine l'introduction d'une plume à écrire : néanmoins, pendant les douleurs, le vagin ſe dilata dans l'eſpace de trois heures, au point, qu'elle accoucha d'un enfant fort & robuſte. D'où l'on peut très-raiſonnablement conclurre, qu'il ne faut point déſeſpérer, même dans les cas les plus difficiles. L'on auroit cependant agi plus prudemment, ſi dans le temps de la groſſeſſe, on eût employé les moyens convenables pour dilater le vagin ; nous parlerons encore de ces moyens au paragraphe 1315. La nature ſe ſuffit ſouvent à elle-même, mais pas toujours ; & alors, il faut avoir recours à l'Art.

§. 1314. *Si une tumeur au col de la matrice ou dans le vagin, empêche la ſortie, il faut la réſoudre, la faire ſuppurer ou l'extirper par le ſecours de la Chirurgie.*

Comme l'accouchement naturel ne ſe fait que par les efforts conſidérables de la mere, même lorſque les parties qui doivent livrer paſſage à l'enfant, ſont

(*m*) In-4°. Ann. 1748. Hiſt. pag. 38.

libres, il est évident, que toute tumeur qui survient aux environs de l'orifice de la matrice, ou dans le vagin, empêche la sortie du fœtus. Ainsi la cure consiste à ôter cette tumeur. Nous allons parler des différens obstacles que l'on a remarqués.

La matrice, comme l'on sçait, est placée entre la vessie & l'intestin rectum, de sorte que tout ce qui fait tuméfier ces parties placées dans le bassin avec la matrice, s'oppose à la facile exclusion du fœtus. J'ai déjà dit §. 1301. en parlant des incommodités que cause aux femmes l'accroissement du fœtus, que l'on observoit souvent des difficultés d'uriner & le ténesme. Ainsi l'on met au nombre des obstacles à l'Accouchement, l'amas des matieres fécales dans les gros intestins, & la distension de la vessie par l'urine. (*n*) C'est pour cela que vers la fin de la grossesse, si le ventre est paresseux, l'on doit mettre en usage les lavemens émolliens. L'on donne encore fort à propos un clystere, lorsque les premieres douleurs commencent, afin de vuider tout-à-fait le rectum; car si l'on employoit ce moyen trop tard,

(*n*) Mauriceau, Traité des Malad. &c. Liv. II. Chap. x. pag. 260.

lorſque la tête de l'enfant eſt déja deſcendue, alors l'inteſtin eſt ſi comprimé, que l'entrée du remede, & la ſortie des excrémens deviennent impoſſibles. Les lavemens ont encore cet avantage, qu'ils avancent les douleurs par les efforts que la femme eſt obligée de faire pour rendre ſes excrémens. (*o*) C'eſt auſſi pour la même raiſon, qu'on leur conſeille d'uriner. Il arrive ſouvent, que les lavemens en lâchant le ventre, facilitent la ſortie de l'urine.

Nous avons parlé au §. 1301. des moyens qu'il convient d'employer, lorſqu'il ſurvient aux femmes enceintes une difficulté d'uriner, ou lorſque les urines ſont tout à-fait ſupprimées. Nous avons auſſi fait mention des hémorrhoïdes, qui quelquefois tourmentent conſidérablement les femmes, rendent leurs efforts très-douloureux, & empêchent qu'avec toutes leurs forces, elles puiſſent faire ſortir le fœtus.

Il faut ſur-tout avoir grande attention, de vuider la veſſie, de peur que par la ſuite, elle ne reſte paralytique, & qu'il n'en réſulte une fâcheuſe incontinence d'urine : l'on a encore obſervé que la veſſie très-remplie d'urine a été

(*o*) Ibid. Chap. IV. pag. 238.

déchirée par les grands efforts de la femme en travail : ce qui étoit ſuivi de triſtes accidents auxquels l'Art peut à peine remédier. Une femme eut à la ſuite d'un accouchement fort difficile, un écoulement involontaire d'urine lorſqu'elle étoit débout, avec des douleurs très-aiguës, des cuiſſons, & de la puanteur. Après un examen très-exact, l'on trouva la partie inférieure de la veſſie déchirée vers le côté, & les levres de la playe déjà calleuſes. Une portion de l'urine, qui s'étoit amaſſée dans la tunique celluleuſe, entre la veſſie & le vagin, devenue plus âcre par ſon ſéjour, rongea les parties voiſines, ce qui donna naiſſance à un ulcère, & à un écoulement continuel d'urine purulente (*p*). La veſſie trop pleine, ne ſe rompant point dans les efforts du travail, peut s'allonger, ſe porter dans les parties voiſines, qui offrent le moins de réſiſtance, & y former une hernie, maladie aſſez fâcheuſe, que l'on a quelquefois obſervée ſur les Femmes groſſes, lorſque dans les derniers mois de la groſſeſſe, la tête de l'enfant, comprime le fond de la veſſie, qui ſe diſtend alors vers

(*p*) Stalp. van der Wiel Obſerv. &c. Cent. I. Obſ. LXXXII. pag. 351.

l'un & l'autre côté, & s'allonge en formant comme des cornes, qui sortent par les anneaux des muscles du bas-ventre ; quelquefois aussi la vessie distendue descend entre le vagin & le rectum, & forme dans le périné une hernie, qui, lorsqu'on la comprime, disparoît par l'évacuation de l'urine, & revient de nouveau, lorsque l'urine y est retenue. L'on trouve dans les Auteurs plusieurs cas semblables. (*q*) On conçoit aisément qu'une hernie, qui s'avanceroit trop entre le vagin & le rectum, pourroit, en comprimant le vagin, rétrécir sa cavité, & c'est ce qui a été observé.

Ruysch (*r*) a vû au côté droit de la vulve d'une femme en travail, une tumeur dure, à-peu-près grosse comme le poing, occasionnée par des efforts trop considérables. Il avoue, qu'il s'y feroit peut-être trompé, croyant d'abord que c'étoit une portion du placenta, qui quelquefois sort avant le fœtus; *mais ayant examiné la chose avec plus d'attention, il trouva que c'étoit une portion*

(*q*) Academ. des Sciences, ann. 17 7. Hist. pag 19. Academ. de Chirurg. Tom. II. pag. 23. & suiv.

(*r*) Observ. Anat. Chirur. Observ. XXIV. pag. 23.

latérale de la matrice : ce que l'évenement lui apprit auſſi ; car le fœtus fut à peine né, que cette portion reprit ſa place naturelle, & la malade recouvra la ſanté, ſans qu'il ait été néceſſaire de continuer l'uſage des fomentations, que nous avions mis en uſage pendant l'accouchement, de peur que cette partie ne tombât en gangrene. L'on conçoit aiſément, que ſi l'orifice de la matrice ne répond pas directement à la cavité du vagin, (ce dont nous parlerons dans la ſuite) la partie inférieure & latérale de la matrice peut former une pareille tumeur.

On peut encore rapporter ici, comme un obſtacle à l'accouchement, la chute du vagin, qui arrive preſque de la même maniere, que la chute de l'inteſtin rectum. Car ſa tunique intérieure devenue plus lâche, ſe renverſe, pour ainſi dire, peu-à-peu ſur elle-même, & elle fait ſaillie hors de la vulve, à-peu-près ſous la forme d'un anneau gonflé, inégalement pliſſé, au milieu duquel eſt une ouverture, qui permettroit facilement d'y paſſer le doigt, (*s*) avec lequel pour l'ordinaire, on peut toucher l'orifice de la matrice, qui a coutume alors de deſcendre plus bas.

(*s*) Académ. de Chirurg. Tom. III. p. 390.

C'est sous cette forme que s'annonce la chute du vagin, lorsqu'elle est nouvelle ; mais s'il y a long-temps qu'elle dure, il arrive un grand changement, par l'engorgement des vaisseaux, & quelquefois par l'étonnante perversion des humeurs. Ce qui fait que des ignorans, ou ceux qui n'y faisoient pas assez d'attention, ont pris cette maladie, pour une chute de la matrice. Si l'on traite bien dans le commencement une chute de vagin, la réduction s'en fait assez aisément, le lit & les fomentations astringentes suffisent pour la guérison (*t*). Lorsqu'elle est invétérée, elle n'en est souvent plus susceptible. Si avant l'accouchement, cette chute arrive, il faudra, sans perdre de temps, employer tous ses soins, pour que dans l'accouchement, la tête du fœtus en descendant ne fasse pas avancer de plus en plus la tunique intérieure du vagin. *Deventer* (*u*) avertit, que si une femme en travail a déjà cette maladie, *la Sage-femme doit sur le champ tout mettre en usage, pour réduire le vagin, & ensuite avoir beaucoup d'attention*

(*t*) La Mothe, Traité des Accouch. Liv. V. Chap. II. pag. 657.

(*u*) Novum Lum. Obstetric. Cap. XXX. p. 134. 135.

& de soins, pour que l'orifice de la matrice, ne tombe pas trop; qu'elle le retienne à la partie supérieure du vagin, qu'elle le tienne élevé avec les mains autant qu'il sera possible, jusqu'à ce que la femme soit délivrée du fœtus & de l'arriere-faix. Il prescrit ensuite de remettre en sa place le vagin tombé, & d'employer les remedes convenables, pour la guérison.

Il faut prendre garde, (*x*) de confondre d'autres tumeurs des parties génitales avec la chute du vagin : dans des accouchemens fréquents ou laborieux, il souffre une si grande distension, que perdant sa force, il est moins capable de résister à l'intestin rectum tuméfié par la collection des matieres fécales, ou à la vessie remplie d'urine; & pour lors, il paroît souvent au vagin une tumeur qui sort des levres de la vulve. J'ai vû une femme dans ce cas, qui avoit accouché douze fois heureusement, dont les excrémens, lorsqu'elle alloit à la garde-robbe, étoient portés antérieurement, distendoient le vagin trop lâche, & ne pouvoient sortir de l'anus; ainsi lorsqu'ils étoient trop

(*x*) Academ. de Chirurg. Tom. III. pag. 392. 393.

durs, elle étoit obligée d'introduire son doigt dans le vagin, pour les repousser en arriere, & de l'y retenir, jusqu'à ce que l'anus s'ouvrît.

Ceci fait voir combien, il faut d'adresse, de prudence & de connoissances exactes d'Anatomie, pour pouvoir assister utilement les femmes en travail.

Enfin, les levres de la vulve tuméfiées, peuvent rendre l'accouchement plus laborieux, quoique les habiles Accoucheurs regardent ces tumeurs comme moins dangereuses, si elles sont froides ou leucophlegmatiques. L'on peut voir ce qui a été dit à ce sujet au § 1301.

Jusqu'à présent nous avons parlé de la tuméfaction des parties voisines, qui peut retarder la sortie du fœtus à terme; mais il naît encore à l'orifice de la matrice, ou aux environs, comme dans le vagin, des tumeurs de divers genres, telles que celles que l'on observe dans les autres parties du corps. Il est évident que l'on doit ôter tous ces obstacles, s'il est possible, avant que l'accouchement arrive. Il peut se faire qu'au temps du travail, ces parties depuis long-temps comprimées par le fœtus, se tuméfient, & soient dans une dispo-

ſition inflammatoire ; alors, il faut avoir recours aux antiphlogiſtiques, & ſurtout à la ſaignée, pour déſemplir les vaiſſeaux. Hippocrate (y) nous donne ce conſeil : *Si une femme enceinte reſte long-temps ſans pouvoir accoucher, mais qu'elle ſoit tourmentée pendant pluſieurs jours, des douleurs de l'accouchement, ſi elle eſt jeune, à la fleur de ſon âge, & d'un tempérament ſanguin, il faut la ſaigner au pied, & tirer du ſang à proportion de ſes forces ;* mais ſi par quelque cauſe que ce ſoit, il ſurvient aux parties génitales une tumeur inflammatoire pendant la groſſeſſe, il faut mettre tout en uſage, pour la réſoudre, & ſi l'on ne peut en venir à bout, il faudra la faire ſuppurer, pour débarraſſer tout-à-fait le paſſage avant l'accouchement.

L'on a obſervé aſſez fréquemment dans ces parties des tumeurs folliculeuſes, ou polypeuſes, aſſez ſemblables aux polypes des narines, & quelquefois ſi conſidérables, qu'elles auroient rendu l'accouchement impoſſible, ſi les Chirurgiens n'en avoient fait l'extraction.

Une jeune fille, avoit porté pendant

(y) De Mulier. Morb. Lib. I. Chap. LXXVII. Charter. Tom. VII. pag. 776.

plusieurs années une tumeur dans le vagin, que quelques Sages-femmes prenoient pour une chute de matrice, après un long intervalle de temps, elle s'accrût beaucoup. Il arriva qu'un jour, retournant à sa maison, elle sentit tomber avec violence & grande douleur une tumeur de ses parties naturelles; épouvantée & craignant que ce ne fût la matrice, elle appella un très-sçavant Professeur de Chirurgie, M. Benevoli, (z) qui trouva entre les cuisses de cette fille une tumeur de la longueur d'environ dix travers de doigt & d'autant en circonférence. Cet homme très-instruit, voyoit bien que ce n'étoit pas une chute de matrice, il hésitoit cependant, il ne sçavoit comment entreprendre la cure d'une aussi grande maladie; il s'efforça de faire rentrer la tumeur dans le vagin; mais ses tentatives furent inutiles; d'où il conclut, qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre, c'étoit celui de l'extirpation, que la malade demanda avec courage, pour se délivrer de ses grandes souffrances & de son inquiétude. Le col par lequel la tumeur étoit attachée au vagin, avoit environ deux pou-

(z) Dissertezioni, &c. Observ. VI. pag. 101. & seq.

ces d'épaiſſeur. Ayant appellé en conſultation un autre Chirurgien très-ſçavant, M. Benevoli lia le col de la tumeur, avec une ficelle forte & aſſez groſſe, afin de pouvoir comprimer fortement, ſans crainte de le couper ; mais dès qu'il ſerroit le lien, il vit qu'il coupoit les membranes : ce qui détermina à ceſſer, pour voir s'il ne viendroit point d'hémorrhagie ; comme il n'en ſurvint point, on continua de ſerrer fortement, & toute la tumeur ſe ſépara d'avec le vagin, ſans qu'il s'enſuivît une forte hémorrhagie. Après avoir laiſſé couler une aſſez grande quantité de ſang, on remplit d'étoupes de lin la cavité de laquelle la tumeur avoit été ſéparée, & on appliqua un appareil convenable. La tumeur peſoit vingt-deux onces, elle étoit d'une ſubſtance muqueuſe, environnée d'une membrane mince ; mais aſſez forte. Dans l'eſpace de peu de jours, cette fille fut entiérement guérie par l'application d'une décoction d'orge avec le miel roſat, & ſur la fin du vin myrrhé. Benevoli avertit, que ces tumeurs ont pu tromper ceux qui penſent que l'on a extirpé la matrice à certaines femmes qui cependant ont eu des enfans après.

Denys (*a*) a enlevé à une fille de 22 ans, une ſemblable tumeur par le moyen de la ligature faite à ſon col; cette tumeur étoit d'un moindre volume, adhérente au commencement du vagin, & déjà ulcérée. Le quatriéme jour après la ligature, il coupa la tumeur, qui répandoit une odeur inſupportable. Le ſuccès de ce traitement fut très-heureux. Il enleva auſſi heureuſement par le moyen de la ligature, une tumeur dure, épaiſſe, nullement adhérente au vagin; mais ſuſpendue au côté gauche de l'orifice de la matrice. Il eſt conſtant que non-ſeulement il naît de ces tumeurs dans le vagin, mais même dans la matrice; celles-ci allongées paſſent par ſon orifice, & pendent dans le vagin. Souvent ces tumeurs donnent lieu à des hémorrhagies opiniâtres, qui ceſſent quand on en a fait la ligature; quelquefois elles ſe trouvent étranglées par l'orifice de la matrice, & tombent. L'on peut conſulter ſur cela l'excellent ouvrage de M. *Levret*, (*b*) qui ne laiſſe rien à déſirer ſur ce ſujet, qui a inventé des inſtrumens fort ingénieux,

(*a*) Over Ampt der Vroedmeeſters, &c. p. 10. 11.

(*b*) Obſerv. ſur Polypes, pag. 99. & ſuiv.

pour pouvoir ferrer le col de ces tumeurs, lorfqu'elles font dans un lieu trop élevé. L'on doit lire fur-tout, ce que le même Auteur (*c*) a dit dans un autre endroit fur les polypes de la matrice & du vagin. Les inftrumens qu'il avoit décrits, pour faire la ligature du polype, étant trop compliqués, & ne pouvant être mis en ufage qu'avec beaucoup d'adreffe, il a donné la defcription d'un inftrument plus fimple, (*d*) par lequel, on peut au moyen d'un fil d'argent ferrer à volonté le col de la tumeur polypeufe. *Denys* (*e*) a employé une petite machine à-peu-près femblable, pour lier une tumeur qui avoit fon origine à l'orifice de la matrice; mais il s'eft fervi d'un fil ciré, au lieu d'un fil d'argent; ce qui eft néanmoins beaucoup plus commode. La malade étant obligée de quitter la Ville après l'application de la ligature, il lui prefcrivit de la ferrer, en tordant de plus en plus. Jufqu'à ce que la tumeur tombât; ce qui arriva heureufement.

(*c*) Mém de l'Académ. de Chirurg. Tom. III. pag. 516. & fuiv.

(*d*) Mém. de l'Académ. de Chirurg. Tom. III. pag. 578.

(*e*) Over het Ampt der Vroedmeefters, &c. pag. 11.

On

On pourroit peut-être croire, que ces tumeurs empêchent la conception, surtout si elles ont pris racine dans la matrice même; mais il y a quantité d'exemples qui prouvent le contraire; on trouve dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie (*f*) plusieurs cas de cette nature & assez surprenans, qui font voir incontestablement, que ces tumeurs ne s'opposent pas toujours à l'accroissement convenable du fœtus, à plus forte raison elles ne nuisent point à la conception.

Il semble qu'Hippocrate, (g) a fait mention de ces tumeurs attachées par un pédicule dans ces parties; car il dit : *Si les parties génitales rendent une odeur forte, & qu'il y naisse une excroissance avec douleur, on appaisera la douleur en faisant prendre le matin à jeûn de la semence de persil dans du vin; l'anis pris de la même maniere dissipera l'odeur forte; quant à l'excroissance, il faut la couper.* Le manuscrit du Vatican (*h*) donne encore une plus

(*f*) Mém. de l'Académ. de Chirurg. Tom. III. pag. 543. & suiv.

(*g*) De Naturâ Mulieb. Cap. LXVI. Chart. Tom. VII. pag. 515.

(*h*) Ibid. pag. 900. n°. 197.

grande vraiſemblance à cette opinion ; car au lieu de κίων *petite colomne*, on lit κάστορος κάστοριον. Aſſurément le caſtoreum des boutiques peut aſſez bien être comparé à ces tumeurs par ſon odeur forte, & par ſa figure.

§. 1315. *Si les levres excoriées de ces parties ſe ſont unies enſemble, il faut, s'il eſt poſſible, les ſéparer promptement & avant l'accouchement, avec l'inſtrument tranchant, & en procurer la cicatrice.*

Pour que l'accouchement réuſſiſſe, le fœtus doit paſſer par l'orifice de la matrice, par toute la longueur du vagin, par l'orifice externe du vagin, & ainſi il peut ſe trouver obſtacle dans ces trois parties.

Il eſt certain que les côtés de ces parties nouvellement excoriés par quelque cauſe que ce ſoit, peuvent ſe coller enſemble ; & il n'eſt pas impoſſible que la même choſe arrive à l'orifice de la matrice. Que la conception ſe ſoit faite, le vagin étant fermé, c'eſt ce que de fideles obſervations nous ont appris ; mais qu'une femme ait pu concevoir, l'orifice de la matrice étant tout-à-fait épaiſſi & bouché, c'eſt ce que l'on ignore. Il eſt bien vrai qu'après l'impré-

gnation, l'orifice de la matrice peut s'épaissir & se boucher : ce que l'on pourroit soupçonner, si des ulceres vénériens, ou d'autres avoient rongé ces parties ; mais il ne paroît pas aisé de le distinguer par le tact, avant l'accouchement.

Il est vrai que dans les Femmes Grosses, l'orifice de la matrice, qui étoit pointu, épais & ferme, s'applanit, s'émincit, & devient mol au bout de deux ou trois mois, de sorte que deux ou trois mois avant l'accouchement il s'ouvre déjà. (*i*) Mais *Deventer* qui a fait cette remarque, avertit bien prudemment à la page suivante, *qu'il ne faut pas prendre tout ceci à la rigueur, puisqu'il y a des exceptions à faire.* Car dans les femmes qui accouchent pour la premiere fois, qui sont robustes & avancées en âge, l'orifice de la matrice reste quelquefois fermé jusqu'à la fin, & ne s'ouvre que dans les douleurs expulsives. Il a observé que la même chose arrive, lorsque l'enfant, est dans une mauvaise situation.

Outre cela, il est constant (*k*) que

(*i*) Deventer. Nov. Lum. Obstetric. Cap. xv. pag. 55.

(*k*) Ibid. Cap. XVII. pag. 69.

les femmes éprouvent de fausses douleurs, qui se font sentir dans le bas-ventre, au lieu que les vraies viennent des lombes, s'étendent le long des côtés du bas-ventre & se terminent au pubis : dans les fausses douleurs, l'orifice de la matrice se contracte, & l'on pourroit croire alors imprudemment, que ses bords sont collés ensemble, sur-tout lorsque ces fausses douleurs précédent les vraies, & même qu'elles les accompagnent. *Moschion*, (*l*) paroît les avoir bien distinguées des vraies ; car après avoir exactement détaillé les signes de l'accouchement instant, il dit : *que l'on sent à l'orifice une douleur cuisante ; qu'il est sec & fermé*. Au contraire dans les vraies douleurs, il est plus dilaté, & plus humecté.

Ceci fait voir qu'il faut beaucoup de connoissances & de prudence, pour déterminer, si l'orifice est réellement bouché, puisque cela arrive rarement, & peut-être seulement après l'imprégnation. L'inflammation, la suppuration, la maladie vénérienne, peuvent être rangées parmi les causes de cette maladie. *Hippocrate* (*m*) a aussi remarqué qu'il

(*l*) Spach. Gynæc. pag. 4. nº. 45.

(*m*) De Nat. Mulier. Cap. LXI. Charter. Tom. VII. p. 714.

ſurvient quelquefois de petits ulceres chauds (des aphtes) à ces parties. Voyez le chapitre des Aphtes au volume précédent §. 978.

J'ai parlé ailleurs, d'une femme de quarante ans, qui accouchoit pour la premiere fois, & qui avoit l'orifice de la matrice fermé : après quatre jours de travail, l'on fut obligé de tirer l'enfant mort, avec beaucoup de difficulté, à cauſe du peu de diſtance qu'il y avoit entre l'os ſacrum & le pubis; elle releva cependant de cet accouchement très-laborieux, & devenue groſſe trois mois après, le travail commença au terme, & quoiqu'elle eût pendant deux jours ſouffert de cruelles douleurs, l'orifice de la matrice, ne prêtoit en aucune maniere. L'Accoucheur le trouva gonflé ; ſans aucun veſtige d'ouverture. Dans le premier accouchement qui fut très-laborieux, on le violenta, l'inflammation & la ſuppuration s'enſuivirent, ce qui occaſionna le recollement des bords, que les aſſiſtans attribuoient au déchirement des parties extérieures. Il paroît fort vraiſemblable, qu'il s'eſt fait une ſuppuration dans l'intérieur & qu'enſuite l'orifice aura été bouché, de maniere cependant qu'il eſt reſté un petit

paſſage pour l'imprégnation, & non pour la ſortie du fœtus. Ayant dilaté le vagin avec les premiers inſtrumens qui ſe trouverent ſous la main, parce que l'on ne put en avoir de plus convenables, l'on apperçut la cicatrice de l'orifice fermé, & l'on fut obligé d'enfoncer le biſtouri de l'épaiſſeur d'un demi-pouce, pour pouvoir ouvrir l'orifice : on touchoit avec le doigt la tête du fœtus; mais toute la circonférence étoit dure comme un cartilage, & ne cédoit à aucun effort de cette pauvre femme, ce qui obligea d'y faire de nouvelles inciſions; il commença à ſe dilater un peu; mais pas ſuffiſamment. L'Accoucheur fut forcé de faire avec ſes mains l'extraction de l'enfant, comme dans le premier accouchement.

Lorſqu'on multiplioit les inciſions à cet orifice cartilagineux, il n'en ſortoit point de ſang; la malade ne ſentoit aucune douleur, elle ſe plaignoit ſeulement de la difficulté avec laquelle le vagin ſe dilatoit.

Dès qu'on l'eût remiſe dans ſon lit, l'accouchement étant achevé, elle fut attaquée de pleuréſie, avec une fiévre ardente & une grande difficulté de reſpirer; épuiſée par tant d'accidens,

elle y ſuccomba, & mourut au bout de vingt-quatre heures (*n*).

Ce cas ſurprenant nous apprend qu'après l'inflammation & la ſuppuration, l'orifice de la matrice avoit été bouché par une cicatrice dure & cartilagineuſe; mais que cependant ce vice ne s'eſt manifeſté qu'au temps de l'accouchement. Mais ſi l'on avoit lieu de le ſoupçonner, ne devroit-on pas craindre l'avortement & une dangereuſe hémorrhagie, lorſqu'on dilate le vagin par force, que l'on fait des inciſions pour ouvrir l'orifice fermé, & qu'enfin l'on empêche le recollement des parties diviſées ? De plus légeres cauſes peuvent produire l'avortement.

L'orifice peut encore être bouché par une membrane ou d'autres cauſes qui empêchent l'écoulement des menſtrues : j'en ai parlé ailleurs, & j'ai en même temps remarqué que c'eſt une cauſe de ſtérilité.

L'on connoît plus aiſément le recollement du vagin & de la vulve, & il eſt plus aiſé d'y remédier. J'en ai auſſi fait mention dans le Traité des Maladies des Filles, où je rapporte l'hiſtoire

(*n*) Medic. Eſſais and. Obſervat. Tom. III. nº. XIX. pag. 514. & ſuiv.

surprenante d'une femme qui, mariée à seize ans, avoit le vagin si étroit, qu'il permettoit à peine l'introduction d'une plume à écrire; cependant après onze ans de mariage, elle devint grosse, & le cinquiéme mois de la grossesse, le vagin commença à se dilater spontanéement, de maniere qu'elle accoucha heureusement. Si l'on doit couper une membrane qui bouche le vagin, ou séparer les parties collées ensemble, il est évident que cela doit se faire avant l'accouchement; de sorte que la guérison soit achevée avant que le travail commence : car si l'on s'y prend trop tard, il en résulte des inconvéniens, comme l'observation suivante le fait voir.

Au commencement d'un premier accouchement, la Sage-femme trouva le vagin fort resserré & fort étroit au milieu de sa longueur. On appella un Chirurgien qui trouva la même chose; il sentit néanmoins au bout du doigt un petit trou que M. *Benevoli* (*o*), aussi mandé dans ce cas très-embarrassant, dilata par l'introduction du doigt; ce qui permit l'usage du *Speculum Ma-*

(*o*) Dissertaz. &c. Observ. v. pag. 96.

tricis, pour pouvoir faire une plus grande dilatation. On parvenoit alors à toucher la tête du fœtus, mais il y avoit encore une membrane mince qu'il saisit avec une érigne, & qu'il éloigna ainsi de la tête de l'enfant, en la tirant, tandis qu'un autre la coupoit avec des ciseaux; mais l'ouverture ne paroissant pas encore assez grande, pour permettre à la tête du fœtus de passer, il la dilata avec sa main & la déchira, pour découvrir tout-à-fait la tête: trois heures après, cette femme mit au monde une fille vivante. Tout fut assez bien jusqu'au cinquiéme jour, alors la fiévre la prit avec un frisson considérable, le bas-ventre devint enflé, il survint un vomissement, une sueur abondante, & une douleur très-aiguë au vagin, avec un écoulement copieux d'une matiere purulente, muqueuse & teinte de sang. On employa tous les secours de l'art qui, quelques semaines après, firent disparoître une partie des symptomes; mais il fallut six mois de soins, pour obtenir la cicatrice de l'ulcere. La cure néanmoins fut heureuse & parfaite; puisque cette femme accoucha plusieurs fois dans la suite, sans qu'il lui soit survenu rien de fâcheux. L'on demanda un jour à la

mere de l'accouchée, si sa fille n'avoit jamais eu aucune tumeur, aucune maladie aux parties génitales, elle dit constamment que non; elle se ressouvint néanmoins que dans sa premiere jeunesse, allant à cheval sur un long bâton avec de jeunes personnes de son âge, elle tomba, & se blessa fortement les parties génitales avec le nœud du bâton, de sorte qu'elle fut plus d'un mois confiée aux soins d'un Chirurgien. Il paroît assez probable que son incommodité venoit de-là. Assurément, si l'on eût connu cet obstacle, on auroit pû y remédier plus surement avant l'accouchement qui a tellement endommagé & déchiré le vagin, que l'on n'a pu éviter l'inflammation & la suppuration qui en est la suite.

Le vagin s'enflamme & suppure très-souvent après l'accouchement, sur-tout après celui qui est laborieux; il tombe même quelquefois en gangrene: si l'on vient à bout de procurer la guérison, & que l'on n'apporte pas beaucoup d'attention, les côtés du vagin peuvent se coller ensemble, ou être tellement rétrécis par des cicatrices dures, qu'il prête très-difficilement dans l'accouchement suivant. L'Histoire de la Mé-

decine fournit plusieurs cas de cette nature (*p*).

§. 1316. *Si la jonction trop serrée des os a empêché le passage, il faut les rendre souples avec les linimens & fomentations émollientes* (1313), *& secourir la femme en travail, par l'opération de la main, suivant les régles de l'art.*

La plus grande difficulté des Accouchemens vient de cette cause; & comme l'on peut à peine y apporter remede, c'est avec raison que les Accoucheurs ne craignent rien tant que la mauvaise conformation des os qui forment la cavité du bassin.

Quoique ces os dans les enfans nouvellement nés, soient composés de quinze piéces distinctes, ils s'unissent tellement dans un âge plus avancé, que l'on ne trouve au bassin d'une fille nubile que quatre os; sçavoir, l'os sacrum, le coccyx & les deux os innominés. Les Anatomistes ont coutume de distinguer chacun de ces derniers en trois parties, auxquelles ils ont donné divers noms: car la partie antérieure de

(*p*) Peu, Pratiq. des Accouch. pag. 245. & suiv.

l'os innominé, s'appelle l'os *Pubis*, la supérieure & postérieure l'os *Ilium*, l'inférieure & latérale l'os *Ischion*.

Ces os unis ensemble forment la cavité du bassin, & sont lisses & polis du côté qui regarde cette cavité. L'os sacrum en constitue la partie postérieure; cet os large supérieurement, se rétrécit en descendant, & le coccyx est joint à sa partie inférieure & étroite. Les os *Ilium* forment la partie supérieure & latérale du bassin : les os *Ischion*, l'inférieure, latérale; & l'antérieure, est formée par le *Pubis : le bassin* est donc l'espace circonscrit par ces quatre os unis ensemble.

L'on a aussi coutume de considérer dans cette cavité, l'entrée & la sortie. L'entrée est formée postérieurement par les dernieres vertebres des lombes qui font saillie antérieurement à cet endroit, & par la partie supérieure du *Sacrum*; aux deux parties latérales, elle l'est par le bord mitoyen des os des îles; antérieurement par la partie supérieure des os pubis. La sortie du bassin est formée postérieurement par le coccyx, latéralement par le bord inférieur de l'un & de l'autre os ischion, & antérieurement par l'échancrure inférieure des os pubis,

L'heureux ſuccès de l'accouchement dépend en très-grande partie de la bonne conformation du baſſin : car ſi le paſſage eſt trop étroit, il eſt évident que le fœtus ne peut ſortir qu'avec beaucoup de difficulté ; il eſt même quelquefois impoſſible qu'il puiſſe paſſer. Mais ce qui paroîtra ſans doute étonnant au premier abord, c'eſt que la trop grande largeur du baſſin pourra être nuiſible, ſi l'Accoucheur n'apporte beaucoup de ſoins & d'attention : car pour qu'un accouchement ſoit heureux, il faut que les efforts de la mere faſſent ſortir le fœtus par l'orifice de la matrice dilaté par gradation, & la matrice a beſoin d'être ſoutenue pour ne point être expoſée à tomber. Si l'entrée du baſſin eſt trop large, l'orifice étant à peine ouvert, la matrice deſcendra avec le fœtus, faute d'être ſuffiſamment pouſſé dans les douleurs de l'accouchement ; elle deſcendra, dis-je, ſi elle n'eſt ſuffiſamment ſoutenue par l'étroiteſſe du baſſin. *Deventer* (*q*), à qui pluſieurs expériences ont appris que cela arrive, avertit les Sages-femmes de bien examiner l'étendue du baſſin, lorſqu'elles

(*q*) Novum Lumen, Obſtetr, Cap. XXVII. pag. 114.

ſont appellées au ſecours des femmes, & de ne pas avoir trop de ſécurité, quoique tout paroiſſe *aller à pleines voiles* : car il faut craindre une deſcente de matrice. On prévient ce malheur en retenant avec la main la matrice qui deſcend avec le fœtus, pour l'empêcher de paſſer la vulve. C'eſt avec cette ſage précaution qu'il ſoutient la matrice, & qu'il ſupplée à l'étroiteſſe requiſe du baſſin. *Ruyſch* (r) a vû des cas ſemblables; c'eſt à cette occaſion qu'il fait la remarque ſuivante : *On ne peut exprimer de quelle façon monſtrueuſe ſe préſente alors l'orifice de la matrice, ceux qui ont aſſiſté avec nous à de pareils accouchemens, ſçavent combien il faut de circonſpection. Je penſe qu'il faut dans cet état abandonner la ſortie de l'enfant à la nature, & ſoutenir l'orifice avec les deux mains.*

Il ne craignoit pas ſeulement la chute de la matrice, il craignoit auſſi ſon renverſement.

M. *Levret* (s) a remarqué que quand l'entrée du baſſin eſt large, ſa ſortie eſt ordinairement étroite, & qu'au contraire, lorſque l'entrée eſt étroite, la

(r) Obſervat. Anatom. Chirurg. pag. 24.
(s) L'Art. des Accouchem. pag. 7.

ſortie eſt large. Dans le premier cas, tout s'exécute promptement au commencement de l'accouchement ; mais vers la fin, il eſt retardé : alors on doit moins appréhender la chute de la matrice, & l'on peut ſecourir la femme en réprimant doucement le coccyx qui, courbé antérieurement, ſoutient la tête de l'enfant, & la dirige ſuivant ſa courbure vers le bord ou courbure inférieure des os pubis, où l'on trouve un plus grand eſpace pour la ſortie du fœtus. Tout le monde ſçait que le coccyx peut prêter dans l'état naturel, comme M. *Levret* (*t*) en avertit, en diſant de très belles choſes ſur la ſtructure des os du baſſin. Mais ſi l'entrée eſt trop étroite, pour l'ordinaire la ſortie eſt plus large, & alors l'accouchement commence très-lentement ; mais dès que l'enfant a franchi le détroit, il ſort ſouvent avec précipitation, à cauſe de la ſortie trop large du baſſin. Il arrive auſſi que le baſſin eſt trop large, non-ſeulement à ſon entrée & à ſa ſortie, mais dans tout ſon trajet, & alors la matrice pourroit tomber avec le fœtus qu'elle contient, au-delà des parties

(*t*) Ibid. pag. 6.

extérieures de la génération, si une main habile ne s'y opposoit (*u*).

Il est donc aisé de voir que l'on peut accuser à juste titre la trop grande amplitude du vagin; cependant l'art des Accouchemens fournit des ressources contre ces inconvéniens; mais il y a une bien plus grande difficulté, si le bassin est trop étroit, parce que l'impossibilité absolue de l'accouchement en est quelquefois la suite. Il est certain que le trop grand volume du fœtus peut rendre l'accouchement difficile & même impossible, mais il s'agit ici de la difficulté qui vient de la part de la mere.

Si le bassin ne peut permettre l'introduction de la main (*v*) de l'Accoucheur, telle qu'elle soit, c'est une marque qu'il est si étroit, que le fœtus à terme ne peut en aucune maniere franchir sa cavité. L'on sçait que l'on trouve une assez grande différence dans les mains de divers hommes, elles sont plus ou moins grandes, plus ou moins charnues. L'on dit que ceux-là sont plus propres aux accouchemens qui joignent à beaucoup de forces de petites

(*u*) L'Art des Accouchem. pag. 7.
(*v*) Ibid. pag. 9.

mains & des doigts longs; si donc le bassin ne peut permettre l'entrée de la main d'un Chirurgien doué de ces qualités, la sortie du fœtus à terme est regardée comme impossible, & il ne reste qu'une ressource, c'est l'opération Césarienne, de laquelle je parlerai dans la suite.

Les os du bassin sont susceptibles de toutes les maladies auxquelles sont sujettes les autres parties du corps : ainsi les exostoses qui y naissent peuvent rétrécir la cavité (*x*). L'on a de plus observé que la tête du fémur sortie de la cavité cotyloïde, & poussée sur le trou oval, a rendu l'accouchement impossible avant la réduction. Il est encore certain que les dernieres vertebres des lombes, faisant trop de saillie en dedans, ont empêché tout-à-fait l'accouchement, quoique le bassin aït été bien conformé.

Comme le *Rachitis* change si considérablement la conformation de beaucoup d'os, les Auteurs qui ont écrit sur l'art des Accouchemens ont avancé que l'on doit craindre un accouchement difficile pour celles qui ont été attaquées de cette fâcheuse maladie dans leur premiere jeunesse : car il leur reste toute

(*x*) Crantz, de Utero rupto, pag. 28.

la vie une boſſe, l'épine torſe, la claudication, &c. Un ſçavant Auteur a très-bien décrit ces maladies, & il a remarqué que le baſſin n'eſt pas toujours mal conformé, quoique l'épine ne ſoit point droite : car ſi cette mauvaiſe conformation ne provient point du *Rachitis* dans la premiere jeuneſſe, mais de quelqu'autre cauſe dans un âge plus avancé, comme vers la douziéme ou quatorziéme année, alors le baſſin eſt déja formé, & peut avoir une diſpoſition convenable, quoique le reſte du corps ſoit défiguré par la torſion de l'épine. Ce ſont apparemment-là les cas où les Accoucheurs ſont étonnés de voir des femmes difformes ne pas accoucher plus difficilement que celles qui ont une taille élégante. Il faut cependant remarquer que les Femmes boſſues accouchent plus difficilement, ſi la torſion de l'épine rétrécit la cavité de la poitrine, quoique le baſſin ſoit bien conformé; parce qu'elles ne peuvent faire dans le travail d'auſſi grands efforts, à cauſe de la difficulté qu'elles ont à reſpirer (*y*).

Comme les enfans rachitiques ont les os mols & flexibles, & qu'ils ne peu-

(*y*) Brudenell-Exton, oft. Midwiferi, Sect. IV. pag. 84.

vent marcher comme les enfans ſains, ils reſtent continuellement aſſis ou attachés au ſein de leur nourrice; ce qui fait que le coccyx eſt porté antérieurement vers la cavité du baſſin, que l'extrémité inférieure de l'os ſacrum eſt jettée en dehors, tandis que la partie ſupérieure fait ſaillie en devant avec la derniere vertebre des lombes, & s'approche du bord ſupérieur de l'os pubis; de ſorte que l'on a quelquefois obſervé que, dans certaines femmes, la diſtance qu'il y a entre l'os ſacrum & le bord ſupérieur de l'os pubis, n'avoit pas plus de trois pouces, qu'elle en avoit deux dans les unes, & quelquefois, mais rarement, un pouce & demi dans certaines.

Dans d'autres femmes, la même maladie fait rentrer en dedans la derniere vertebre des lombes avec la partie ſupérieure de l'os ſacrum, mais latéralement; les os pubis qui doivent avoir une ſurface convexe extérieurement, & concave intérieurement, s'applaniſſent & même quelquefois deviennent convexes vers l'intérieure; mais la partie inférieure de l'un & l'autre os iſchion, eſt tournée vers la cavité du baſſin, & la diſtance entre les extrémités de ces os qui doit avoir trois pouces & un

quart, diminue. Le vice néanmoins le plus ordinaire, provenant de cette cause, est la protubérance de la derniere vertebre des lombes & de la sommité de l'os sacrum, laquelle protubérance fait que la tête du fœtus reste si souvent immobile à l'entrée d'un bassin mal conformé. Ce vice augmente la crainte de l'Accouchement difficile pour les femmes qui ont été rachitiques, parce qu'il reste presque toujours quelque difformité au bassin, quoiqu'elles aient acquis une stature haute & élégante. Cela fait voir la raison qu'ont les Chirurgiens versés dans l'art des Accouchemens de craindre toujours un accouchement difficile pour les femmes qui ont été attaquées de cette maladie.

Si donc l'assemblage trop serré des os empêche le passage du fœtus, l'on demande à juste titre, quel secours l'art peut procurer. L'on recommande des liniments très-émollients, des fomentations, des vapeurs, &c. ces remedes seront utiles, si les parties molles sont séches & trop roides, comme je l'ai dit plus haut; mais il n'y a pas grande espérance de ramollir en peu de temps & de rendre plus souples les os par cette méthode : l'on peut cependant em-

ployer ces remedes en toute ſureté dans ces circonſtances.

Comme les os qui forment la cavité du baſſin ont été auparavant unis entr'eux par le moyen des cartilages qui commencent à s'oſſifier vers le temps de la puberté, les Accoucheurs ont mis en queſtion, ſi ces os pouvoient dans le temps de l'accouchement, s'écarter, ſe ſéparer les uns des autres pour augmenter la cavité du baſſin. *Euſtache* (z) a remarqué que la ſynchondroſe qui unit les os pubis, eſt aſſez épaiſſe. Cette même commiſſure des os pubis eſt fortifiée extérieurement par beaucoup de fibres ligamenteuſes & aponévrotiques très-fortes. De même l'union de l'os ſacrum avec les os des îles, eſt fortifiée par divers plans de fibres aponévrotiques fort épaiſſes & fort élaſtiques (*a*). Il paroît donc qu'il y a dans ces parties un appareil qui leur permet de prêter un peu, & de ſe rétablir auſſitôt par leur reſſort, dès que la cauſe de la diſtraction ceſſe.

Tous les Accoucheurs accordent que le coccyx peut céder, & il eſt conſtant que l'accouchement ſera plus difficile,

(z) Tab. XLIII. Chap. I. pag. 210.
(*a*) Levret, l'Art. des Accouchemens, p. 3[illegible]

s'il ne peut être porté en dehors, lorsque la tête de l'enfant est à la sortie du bassin. Mais *Mauriceau* (*b*) nie l'écartement des os pubis, parce qu'il a vû à l'Hôtel-Dieu de Paris des femmes aller immédiatement après l'accouchement, à leur lit qui étoit souvent assez éloigné ; ce qui n'auroit pû se faire, si les os pubis avoient été séparés l'un de l'autre, ou les os des îles de l'os sacrum. Il a ajoûté à cela qu'il n'a jamais remarqué cette séparation des os sur plusieurs cadavres de femmes mortes en couche qu'il a disséquées. Il ne me paroît pas que l'on puisse la nier dans l'Accouchement difficile. Des Maîtres célebres dans l'art des Accouchemens, l'ont certifié, ils ont trouvé les ligaments dont nous avons parlé, mols & dilatés, les os même séparés. *Riolan* a démontré la même chose à trois cents auditeurs, sur le cadavre d'une femme pendue quatre jours après être accouchée. *Diemerbroeck* a trouvé ces os séparés de la largeur du petit doigt, le lendemain de l'accouchement. *Paré*, *Bauhin*, *Harvée*, *Spigelius* ont vû la même chose : *Bonet* a rassemblé tous ces témoignages (*c*). J'ai

(*b*) Liv. III. Chap. 1. pag. 210.
(*c*) Sepulc. Anat. Tom. III. pag. 117. 119.

vû sur une femme de marque, morte la septiéme semaine après son accouchement, les os pubis encore séparés; de sorte que l'on pouvoit les faire glisser l'un sur l'autre, & l'on appercevoit la crépitation. C'est ce qui fait que je ne suis point surpris qu'un homme (*d*) qui s'est rendu célebre dans l'art des Accouchements, instruit par ses propres observations, & par ses expériences réitérées sur les cadavres qu'il a disséqués, ait avancé que l'écartement des os pubis arrive plus souvent qu'on ne le croit. *Cornelius à Solingen* (*e*), a trouvé ces os séparés de la largeur d'un travers de doigt, & le cartilage qui les unit ramolli. L'on peut lire dans *Stalpart van der Wiel* plusieurs observations tirées des meilleurs Auteurs, qui apprennent que dans l'Accouchement difficile, les os pubis & les autres qui forment le bassin, s'écartent les uns des autres, les tégumens devenant plus mols & plus tuméfiés; ce qui paroît sur-tout digne de remarque (*f*). L'on observe qu'avant

(*d*) Levret, l'Art des Accouch. pag. 3.

(*e*) Stalpart. van. der. Wiel. Observ. LXVI. pag. 284. & seq.

(*f*) Peu, Pratique des Accouchem. Liv. I. Chap. XII. §. XII. pag. 185. Denys Verhandelingen., &c. pag. 114. 115.

l'accouchement, la membrane interne du vagin devient un peu plus tuméfiée, molle, humide, & que les lévres de la vulve s'enflent & deviennent molles aussi. L'orifice de la matrice, auparavant ferme & solide, s'amollit & se dilate avant que les douleurs viennent. Les ligamens qui unissent entr'eux les os du bassin, deviennent-ils de même mols & humides avant l'accouchement pour pouvoir prêter, s'il est nécessaire, dans celui qui est difficile? Les os séparés, se rejoignent-ils ensuite par le moyen de leurs ligaments élastiques, lorsque le fœtus est sorti? C'est ce qui paroît assez probable. J'ai vû très-souvent des femmes se plaindre après un accouchement difficile, de douleurs qu'elles ressentoient vers la commissure des os pubis, & n'avoir pû souffrir en aucune maniere d'être sur leur séant dans le lit, les premiers jours de leur couche. Cependant ces douleurs diminuoient peu-à-peu, & elles se rétablissoient, mais plus tard.

S'il faut une si grande force pour séparer les os dans un bassin trop étroit, afin de faire sortir le fœtus, l'on voit quelle violence la tête doit souffrir, lorsqu'elle est comprimée de toutes parts

dans

dans un passage aussi étroit. C'est ce qui fait qu'il meurt tant d'enfants dans l'Accouchement difficile ; & s'ils sortent encore vivants, ils ont la tête allongée & fort différente de la figure ordinaire : les Sages-femmes habiles ont soin, pour remédier à ce défaut, de la presser mollement & également. Car l'on sçait que le crâne d'un enfant nouvellement né, n'est pas tout-à-fait osseux, mais encore en partie membraneux ; ainsi les os peuvent se rapprocher, & la figure sphéroïde de la tête peut être changée en une oblongue, pour passer plus aisément par un bassin trop étroit.

Il faut aussi beaucoup de force de la part de la matrice, lorsqu'elle agit pour l'expulsion du fœtus par un bassin étroit : car il est hors de doute que l'accouchement est un effet de sa propre contraction. *Hemsterhuys* (g) a vû vers le milieu du siécle précédent, *l'uterus d'une chienne pleine, faire sortir ses petits par sa seule contraction, sans le concours du diaphragme ni des muscles du bas-ventre qui étoient ouverts.* Des expériences plus récentes confirment la même chose. *Caldani* (h),

(g) Messis aurea exhibens Anatomica, p. 333.

(h) Littera scritta al Chiarissimo, &c. Haller, pag. 320.

Médecin célebre de Boulogne, a vû l'*uterus* d'une chienne prête à mettre bas, se mouvoir assez fortement. Il croyoit d'abord que ce mouvement étoit excité par les petits qui y étoient renfermés : il ouvrit l'*uterus*, il en tira trois petits chiens vivants & deux morts presque pourris : ainsi vuidé, l'*uterus* se contracta avec une si grande force, que sa cavité fut presque réduite à rien. Cette contraction dura plus d'une heure, après quoi le mouvement commença à se ralentir, un léger agacement suffisoit pour l'augmenter ; de sorte qu'une chandelle approchée de trop près, excitoit de si fortes contractions, que toute la cavité en étoit effacée. Les mêmes expériences ont été faites ensuite sur deux vaches qui n'étoient point pleines, lorsque la matrice étoit encore dans le corps & après l'en avoir tirée.

Plusieurs observations persuadent que la matrice humaine jouit de la même action. Lorsque dans le travail une habile Sage femme touche l'orifice de l'*uterus*, elle sent avec son doigt que les douleurs vont commencer, ce que ne sent point la malade. Il y a plus, on excite la matrice à se débarrasser de ce qu'elle contient, en irritant doucement son orifice,

Elle fait par ses propres forces sortir le fœtus, la mere étant morte : dans la femme vivante, elle détache le placenta qui y a été laissé, elle l'en débarrasse, elle exprime les caillots de sang qui remplissent sa cavité, & de la grande distension de l'état de grossesse, elle revient à son ancien volume. Les Accoucheurs ont senti bien des fois la constriction de la matrice, en y introduisant la main. *Ruysch* y a découvert une structure musculaire, plusieurs Auteurs l'ont confirmé. L'on peut consulter sur cela la description de la matrice dans l'état de grossesse par *Noortwyk* (*i*). Tout ceci concourt donc à démontrer la forte contraction de la matrice dans l'accouchement.

Long temps avant que Ruysch eut découvert les fibres musculaires de l'*uterus*, il paroît avoir été si certain de sa forte contraction, qu'il a cru que l'orifice restant opiniâtrement fermé ou bouché par la tête du fœtus, les humeurs qui y sont renfermées, pouvoient passer par les trompes de Fallope, & s'épancher dans la cavité du bas-ventre. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'il semble que la matrice, dans un

(*i*) De Utero gravido, pag. 106. & seq.

accouchement très-difficile, a exprimé de sa propre substance, comme par transsudation, du sang que l'on a trouvé coagulé dans la cavité du bas-ventre, après la mort. Une femme meurt (*k*) dans un accouchement difficile, le fœtus n'étant point sorti, l'on trouva à l'ouverture du cadavre toute la surface antérieure de la matrice couverte de sang coagulé que l'on ne pouvoit en séparer en aucune maniere : ce caillot étendu sur une table, avoit quinze pouces de longueur, un pied de largeur, & trois lignes d'épaisseur. Après un examen exact, l'on ne trouva aucun vaisseau ouvert, & pas une goutte de sang dans le reste de la cavité du bas-ventre (*l*); d'où il paroît probable que le sang avoit été exprimé comme par transudation de la propre substance de la matrice, par les très-grands efforts de la femme en travail, & il n'est pas hors de vraisemblance que cela soit arrivé très-souvent dans l'accouchement fort difficile; ce qui a pu donner naissance à de très-grandes maladies après l'accou-

(*k*) Observ. Anat. Chirurg. n°. LXXXIV. & LXXXV. pag. 79. 80.

(*l*) Medic. Essays, and Observat. Tom. II. pag. 447.

chement, par la corruption du ſang extravaſé, & l'infection qu'il aura produit ſur les viſceres du bas-ventre : car il paroît à peine croyable qu'une auſſi grande quantité de ſang coagulé & grumelé, épanché dans la cavité de l'*abdomen*, ait pû être réſorbée.

Pendant que la matrice, ſe contracte avec tant de force & que dans l'accouchement difficile elle eſt encore comprimée par de très-violents efforts de la femme en travail, ſur le fœtus contenu dans ſa cavité, l'on a un juſte ſujet de craindre ſa rupture par laquelle l'enfant tombe totalement ou en partie dans le bas-ventre, accident preſque toujours ſuivi de la mort. M. Gregoire, Maître en Chirurgie de Paris, célebre dans l'Art des Accouchements, atteſte qu'il a vû ſeize fois dans l'eſpace de trente ans, la rupture de la matrice. Il a vû une fois entr'autres, le fœtus toucher avec ſes pieds le diaphragme de la mere, la matrice étant rompue au côté du placenta. Il a obſervé dans un autre cas, la tête de l'enfant & tout ſon côté droit hors de la matrice, le reſte de ſon corps y étant encore contenu; de ſorte que ſes cuiſſes étant écartées, il étoit,

pour ainsi dire, à cheval sur la matrice. *La Motte* (m) & d'autres Auteurs, rapportent plusieurs exemples de la rupture de la matrice. Le cas du fœtus qui avoit percé le placenta & la matrice avec les pieds, & que *La Motte* tira néanmoins par les pieds, est sur-tout un fait digne de remarque. Après que le placenta fut séparé, il introduisit de nouveau la main dans la matrice, & toucha manifestement les intestins. Cette pauvre femme survécut cependant trois jours à ce malheur. Dans un autre cas semblable, une femme vécut quatre jours, & l'on ne trouva sur son cadavre pour vestige de la rupture de la matrice, qu'un trou à passer le petit doigt, tant la matrice s'étoit resserrée. *Peu* (o) rapporte une histoire surprenante de la rupture de la matrice, par laquelle un fœtus étoit passé tout entier dans la cavité du bas-ventre, excepté l'extrémité d'un pied & le cordon ombilical : la mere vécut huit jours. Le

(m) Academ. des Scienc. l'an 1724. Hist. pag. 52. Heisterswaarnemingen, pag. 944.

(n) Traité des Accouch. Liv. IV. Chap. v. pag. 463.

(o) Pratique des Accouch. Liv. I. Chap. VIII. pag. 79. & suiv.

célebre *Alexandre Monro* a trouvé ſur le cadavre d'une femme qui avoit été en travail pendant trois jours ſans pouvoir accoucher, une rupture à la matrice, par laquelle le fœtus à terme & le placenta étoient tombés dans la cavité du bas-ventre, qui contenoit auſſi une grande quantité de ſang (*p*).

Le même Auteur (*q*) rapporte encore que dans un accouchement difficile, non ſeulement la matrice a été rompue, mais que le bas-ventre a crevé avec grand bruit, que par ſon ouverture, l'on a tiré le fœtus & le placenta, & que les aſſiſtants ont vû les parties contenues dans cette capacité. La femme cependant à qui cela eſt arrivé, a été parfaitement guérie par la ſeule application du beurre mêlé avec le ſucre blanc. La cicatrice de la plaie guérie ne laiſſa pas plus de marque que celle d'une plaie qu'auroit faite une groſſe épingle en effleurant la peau. Ce cas ſurprenant paroîtroit à peine croyable, ſi les témoins du fait ne l'euſſent affirmé avec ſerment en préſence des Magiſtrats, & ſi la Sage-femme & une autre femme qui

(*p*) Eſſays and. Obſervat. Phyſic. and. Litter. Vol. II. art. XXIV. pag. 339.

(*q*) Ibid. pag. 338.

avoient tiré le placenta, n'eussent été du nombre des témoins. Leurs témoignages munis de l'authenticité publique, sont conservés par les Secrétaires de la Société d'Edimbourg.

Il est donc certain que la matrice se rompt quelquefois dans l'accouchement difficile. Il est très-important de sçavoir, si l'on peut connoître les signes qui annoncent que cette rupture se fera, & ceux qui indiquent qu'elle est déjà faite. Enfin il faut voir si dans un aussi grand malheur, l'on a quelques secours à attendre de la Chirurgie.

On peut ranger parmi les causes de la rupture de la matrice, tous les obstacles qui s'opposent à la sortie du fœtus; mais cependant la matrice ne se rompt pas dans tout accouchement, même le plus difficile. Il y a plus, tout le monde sçait que cet accident arrive très-rarement (*r*). Comme l'on n'ouvre pas tous les cadavres des femmes mortes avant que l'accouchement soit achevé, il paroît que l'on a lieu de soupçonner une rupture de matrice, quoique l'on n'en ait pas une entiere certitude; si dans le travail les efforts

(*r*) Crantz, de Utero rupto, pag. 12.

ont été considérables, quoiqu'inutiles.

M. *Levret* (s) admet pour cause immédiate & très-fréquente de la rupture de la matrice, outre cette force extérieure, les coups de pieds de l'enfant, lorsqu'il a la tête enclavée dans un bassin trop étroit : cela arrive sur-tout lorsqu'il a des mouvements convulsifs ; ce qui est ordinaire, quand il est sur le point de mourir : si alors la matrice se contracte & est agacée par les efforts de la mere, la rupture est fort à craindre. Ajoutons à cela, qu'outre les mouvements convulsifs, la force musculaire est prodigieusement augmentée, comme je l'ai fait observer en parlant de l'épilepsie.

Il est démontré par les fidéles observations des plus respectables Auteurs, que la matrice peut se rompre dans toutes ses parties. Le célebre *Crantz* (t) les a toutes rassemblées dans un excellent Traité qu'il a composé sur la rupture de la matrice. Les signes qui précédent cet accident, sont ceux-ci (u) : le fœtus, après avoir demeuré quelque temps immobile, s'agite, il fait

(s) L'Art des Accouch. §. 595. pag. 97.
(t) A l'endroit déjà cité, & pag. suiv.
(u) Levret, ibid. §. 597. 598. pag. 98.

des mouvements subits qui excitent à la mere une douleur aiguë à l'endroit de la matrice menacé de rupture. L'anxiété a sur-tout son siége vers le milieu de la région épigastrique. Ces secousses reviennent alternativement dans des intervalles non limités : enfin la derniere, mais plus violente, succéde & annonce la mort de l'enfant, ensuite ces mouvements cessent : car presque toujours le fœtus meurt en convulsions. *Crantz* (*v*) ajoûte à ces signes, les suivants : *Le bas-ventre vaste & distendu, le vagin retiré, l'orifice haut, les douleurs sont vraies, mais violentes, fréquentes sans grands intervalles, ingrates, sans faire avancer l'accouchement, elles viennent au commencement ou au milieu du temps du travail naturel. Lorsque les eaux ont percé, les douleurs pressent plus violemment; fâcheuses sans intermission, cruelles sans espérance d'accouchement, elles tourmentent si fort la femme, que le vulgaire ignorant est très-surpris de ne pas voir l'accouchement se terminer, &c. jusqu'à ce qu'enfin le fœtus par une secousse très-violente, perce d'outre en outre la matrice d'un coup de pied, ou la déchire par un membre plus obtus.* Ensuite il met en ques-

(*v*) De Utero rupto, pag. 15. 16. & suiv.

tion dans ses remarques (*x*), si la matrice se rompt avant ou après l'écoulement des eaux, & le tout bien considéré, il finit par conclure : *Que l'on ne peut rien décider de positif à ce sujet ; jusqu'à présent néanmoins il est constant par des observations bien décrites, que la rupture s'est toujours faite après la sortie des eaux.*

Si les signes mentionnés ci-dessus se rencontrent, l'on a juste sujet de craindre la rupture de la matrice ; si à ceux-ci succédent les suivants, c'est une preuve que ce malheur est déjà arrivé (*y*). Ce sont la syncope, la grande foiblesse, quoique la malade n'ait pas perdu connoissance, la pâleur du visage, le pouls foible, une tumeur large & plate au bas-ventre, avec un sentiment de chaleur extraordinaire, mais douce ; si le froid des extrémités survient, la sueur froide, la malade meurt en peu de temps & presque toujours dans les convulsions. Quelquefois, lorsque la matrice se rompt, les assistants entendent le craquement que cette rupture occasionne, & la malade revenue de sa syncope, paroît être en

(*x*) Ibid. pag. 17. 18.

(*y*) Ibid. pag. 19. & seq. Levret, l'Art des Accouchem. §. 599. pag. 98.

meilleur état. L'on ne ſent plus le mouvement du fœtus, ou du moins fort rarement; les douleurs ceſſent, l'on ne peut plus atteindre les membres de l'enfant que l'on touchoit auparavant à l'orifice de la matrice, ſur-tout, ſi le fœtus entier ou en grande partie eſt déjà tombé dans le bas-ventre. Alors en touchant l'abdomen, l'on ſent plus diſtinctement les parties de l'enfant qu'auparavant, loſqu'il étoit encore dans la matrice.

On remarque fort judicieuſement que cette ſuite de ſymptomes n'eſt pas toujours la même, que quelques femmes tombent en ſyncope & meurent en peu d'heures ſans aucuns ſignes qui dénotent que cette rupture eſt déjà arrivée, tandis que d'autres, comme il eſt prouvé par pluſieurs obſervations, ſurvivent pluſieurs jours à cet accident, à cauſe des différents ſymptomes qui ont dû, ou du moins qui ont pû ſurvenir, à raiſon des dommages qu'aura cauſé le fœtus en comprimant ou en irritant tel ou tel autre viſcère. Le fœtus ne tombe pas toujours dans la matrice, lorſque la matrice eſt rompue : car dans l'accouchement naturel le plus doux, l'on a vû le fœtus & le placenta ſortir ſans

le ſecours des Sages-femmes, & le même jour la mere mourir, & à l'ouverture du cadavre, l'on a trouvé la matrice déchirée (z).

L'on connoît ſur-tout que le fœtus eſt dans le bas-ventre après la rupture de la matrice, ſi l'on ne ſent plus une partie que l'on touchoit auparavant à l'orifice, s'il y a un écoulement de ſang vermeil ou déjà coagulé, ſi l'orifice de la matrice s'ouvre & ſe ferme ſouvent, comme il arrive pour l'ordinaire après l'accouchement, ſi enfin la matrice eſt affaiſſée (*a*). Les ſignes contraires à ceux-ci indiquent que le fœtus entier ou en partie eſt encore dans la matrice.

Comme pluſieurs ſymptomes du déchirement de la matrice dépendent de la perte du ſang qui ſe répand dans la cavité du bas-ventre, ils pourroient auſſi avoir pour cauſe toute autre hémorrhagie, quoiqu'il n'y eût pas d'épanchement dans le ventre. Si le ſang coule par l'orifice de la matrice & le vagin, la cauſe eſt manifeſte; mais ſi les membranes étant encore entieres, le cordon ombilical eſt caſſé, ou ſi ces mêmes

(z) Ibid. in notis.

(*a*) Crantz, de Utero rupto, pag. 39.

membranes étant percées, la tête du fœtus bouche & remplit l'orifice de la matrice, alors sa cavité se remplira de sang, le fœtus par inanition tombant en convulsions, frappera cet organe, la femme en travail s'affoiblira, pâlira, & l'on verra survenir plusieurs symptomes qui paroissent être propres à l'état de la matrice prête à se rompre ou déjà rompue. L'on a, à la vérité, rarement observé cette cause d'hémorrhagie interne; *La Motte* dit qu'il ne l'a observée qu'une fois; elle arrive cependant: car *Crantz* (*b*) rapporte un cas tiré des observations de *Levret*, où le cordon ombilical avoit été rompu dans les douleurs de l'accouchement, & avoit étranglé l'enfant en faisant plusieurs circonvolutions autour de son col. Le ventre se tuméfiant de plus en plus, sur-tout à la région épigastrique, & devenant dur, *Levret* soupçonnoit une hémorrhagie interne, plutôt qu'une rupture de la matrice, parce qu'après cet accident, le ventre est rempli de sang, mais la tumeur est plate & molle. C'est à ce signe que l'on distingue la rupture de la matrice d'une hémorrhagie interne qui remplit sa cavité: ainsi, quoique la

(*b*) De Utero rupto, pag. 25. 26. in notis.

vérité & la certitude en ce cas ayent tenu le milieu entre le douteux & le faux, il n'a cependant pas été difficile à un homme consommé dans son Art, tel que M. *Levret*, d'établir un diagnostic vrai : car la tête du fœtus remplissant presque tout le vagin, & n'avançant point, quoique les douleurs fussent fortes, fréquentes, & eussent duré quatre heures, l'on avoit lieu de soupçonner que le cordon attaché autour du col ou de quelque autre partie de l'enfant, retardoit l'accouchement, & il étoit à craindre que le placenta auquel le cordon tient, ne fût séparé de la matrice, & ne produisît une hémorrhagie ; comme cela est arrivé tant de fois. M. *Levret* n'est point en faute pour n'avoir pas préjugé la rupture du cordon, puisque cet accident arrive rarement, & que l'on ne peut le connoître en aucune maniere pendant le temps que la tête du fœtus bouche l'orifice de la matrice. Il a distingué l'hémorrhagie interne de ce viscere dans l'état d'intégrité, de celle qui suit sa rupture & occasionne un épanchement de sang dans le bas-ventre. D'après cette connoissance, il a déterminé quels secours l'on peut administrer à la femme en travail.

Deventer, (c) avertit les Sages-Femmes, qui ſe ſeront aſſurées par le toucher de l'étroiteſſe du baſſin, de ne pas preſſer leurs malades à faire de grands efforts, dans le temps des douleurs. Car il ne faut rien précipiter dans cette circonſtance, l'on doit principalement eſpérer, que la tête de l'enfant s'allongera, peu-à-peu par de doux efforts, & que par ce moyen, elle pourra franchir ce paſſage étroit. Il ne faut donc mettre en uſage, aucuns remedes, aucuns expédients pour augmenter les douleurs en force & en fréquence, quoique les femmes en travail & les aſſiſtants importunent ſouvent le Chirurgien pour le faire. J'ai dit plus haut, que le baſſin, eſt formé de l'aſſemblage de pluſieurs os, qui paroiſſent s'écarter, pour aggrandir le paſſage du fœtus ; ces os ſont unis enſemble par le moyen de cartilages & de ligaments, que l'on obſerve ſe gonfler, ſe ramollir & devenir plus flexibles, au temps de l'accouchement, pour prêter davantage : mais tout cela doit ſe faire lentement, & c'eſt la raiſon pour laquelle, on préfere l'accouchement plus

(c) Novum Lum. Obſtetric. Cap. XVII. p. 114.

lent dans celles qui accouchent pour la premiere fois. L'on doit placer commodément les femmes en travail sur une chaise percée, ou sur un lit, de sorte que le coccyx puisse être porté librement en arriere, & ne soit nullement comprimé par le poids du corps, ou par les habits, & même lorsque la tête de l'enfant est déjà à la sortie du bassin, l'Auteur conseille aux Sages-femmes de pousser également en arriere le coccyx courbé en devant, avec le dos de la main introduite dans le vagin, tandis que la paume regarde en haut (*d*).

Mais si la tête reste au passage, & qu'elle ne puisse sortir à cause de l'étroitesse du bassin, quoique le coccyx ait été reculé, ou parce qu'il ne prete point aisément, alors il faut mettre d'autres moyens en usage : différents Auteurs en ont proposé, mais ils ne sont pas également sûrs. Quand la tête de l'enfant n'est pas tout-à-fait enclavée, plusieurs Auteurs ont conseillé de le tirer prudemment par les pieds, après avoir repoussé la tête. Mais si elle l'est tout-à-fait, il n'est plus possible, ni de changer la situation du fœtus, ni

(*d*) Novum. Lum. Obstetric. Cap. XXVII. pag. 122. 123.

de repousser sa tête. Cas embarrassant sans doute, dont on n'a malheureusement que trop d'exemples ! si l'enfant reste trop long-temps dans ce détroit, il meurt, & avant que de mourir il a des convulsions, & il déchire quelquefois la matrice par de violents coups de pieds, comme je l'ai déja dit. S'il meurt, sa tête diminue quelquefois au point de sortir dans un violent effort. Mais cela arrive tard pour l'ordinaire, pendant que la gangrene causée par la forte compression s'empare des parties molles, ce qui fait mourir la mere. Ou si l'enfant sort, la cure devient très-embarrassante, à cause des grands ravages, que produit la gangrene qui infecte les parties voisines, le vagin, le rectum, l'urethre. L'on a encore beaucoup d'exemples de ces malheurs.

Ces fâcheuses circonstances, ont fait imaginer aux Chirurgiens des opérations cruelles : ils ont mis des crochets en usage pour tirer l'enfant. Il est vrai, qu'il n'est pas nécessaire de ménager le fœtus qui est mort ; mais l'on verra par la suite, qu'on n'est pas toujours certain de sa mort dans la matrice. D'horribles exemples prouvent que des enfans tirés par le crochet, à demi-dé-

chirés, ont donné par leurs cris des témoignages affreux de vie. Quelquefois le crochet, mal implanté, ou qui échappe par le déchirement que l'on occasionne aux parties de l'enfant, déchire aussi celles de la mere, sur-tout, si l'on tente ce moyen sur un fœtus mort depuis longtemps & à demi-pourri. C'est ce qui a déterminé les plus prudents Maîtres de l'Art, à s'en abstenir tout-à-fait, ou a n'en user que très-rarement. L'excellent Traité du très-célebre *Crantz*, (e) *sur les instrumens pour les accouchemens*, mérite d'être lû : il parle de tous fort exactement, & il rapporte l'histoire horrible d'un Accoucheur, qui enfonça le crochet dans la tête d'un enfant; il tira le cerveau, & une heure après, l'enfant si excessivement maltraité vint au monde, reprochant par ses pleurs, la barbarie que l'on avoit exercée sur lui. L'Accoucheur dénaturé, non content de ce forfait, acheva de tuer l'enfant en lui mettant le pied sur le col. Une cruauté si atroce méritoit une punition corporelle.*

* Ce récit paroît fabuleux; s'il est vrai, il n'est pas vraisemblable, & ne conduit absolument à rien.

(e) XXXVIII. pag. 37.

Les Chirurgiens versés dans l'art des accouchemens, ont mis tout en usage, pour délivrer la mere dans ce cas difficile, sans blesser l'enfant, de sorte qu'il pût survivre. L'on ne pouvoit tirer avec les mains la tête enclavée dans le bassin, *de la on a pensé à la construction d'un instrument propre à saisir la tête comme avec des mains de fer, & qui tire le fœtus vivant quand cela est possible. Crantz* dans le Traité que je viens de citer, fait par ordre chronologique l'énumération des Auteurs qui ont inventé ou corrigé ces instrumens, pour pouvoir les employer plus facilement & plus sûrement. Il remarque aussi, que l'on peut se servir en ce cas avec assez d'aisance, de quelques instrumens des anciens. Le forceps, par exemple, par la largeur de ses branches, peut saisir de côté & d'autre la tête du fœtus : ces branches doivent avoir une courbure, pour mieux se mouler à la figure ronde de la tête de l'enfant, toucher une plus large surface, & moins blesser dans leur action.

Il est évident, que les branches de pareilles tenettes n'ont pû être fixées ensemble, comme dans les pintes ordinaire; car il auroit fallu les introduire toutes

deux en même-temps, puis les séparer ensuite, pour saisir la tête de l'enfant, ce qui ne peut se faire, sans causer un violent tiraillement; outre cela les branches de cet instrument doivent être appliquées entre la tête de l'enfant & l'orifice de la matrice, ce qui n'auroit pu s'exécuter convenablement, si les branches eussent été fixées. Mais lorsqu'elles sont séparées, on les introduit l'une après l'autre, & ensuite, s'il est nécessaire, on peut les assujettir ensemble hors du vagin, par le moyen d'un axe, ou d'une vis, pratiquée dans les trous des branches jointes ensemble: on tirera de cette maniere la tête du fœtus plus commodément. Il est aisé de voir que les branches doivent être fort longues. Il restoit cependant toujours une difficulté pour unir ensemble les branches du forceps droit; c'est ce qui a déterminé M. *Levret* à se servir d'un forceps courbe, *dont les surfaces saisissent mieux le diametre moyen de la tête, dont les branches se joignent & se ferment plus facilement, & qui s'éloigne d'autant plus du frein de la vulve, que la tête de l'enfant est amenée plus près.* (*f*) *La construction* de ce forceps, *est moulée à la*

(*f*) Ibid. §. XXXIV. XXXV. pag. 54. 35.

forme du vagin, du bassin & de la tête de l'enfant, (g) Il réfute en même-temps les objections que l'on a faites contre l'usage des forceps.

Il y a déjà plus d'un siecle, que dans l'accouchement difficile, quelques maîtres de l'Art ont beaucoup mieux réussi que les autres, lorsque la tête de l'enfant étoit enclavée. Ils terminoient souvent avec succès de tels accouchemens, tandis que d'autres étoient obligés d'y renoncer. Ils tenoient leur méthode soigneusement cachée. Il paroît probable qu'un Anglois nommé *Chamberlens* en est l'inventeur. Célebre dans l'Art des accouchemens, il exerça cet Art avec ses fils & s'attira une grande considération. Cette méthode est restée ensevelie pendant plus de soixante ans: *Roger van Roonhuysen*, l'a pratiquée avec célébrité à *Amsterdam*, ensuite elle a été connue de quelques Chirurgiens Accoucheurs célebres, ou parce que l'on a hérité de ce secret, ou parce qu'il a été vendu à prix d'argent & à condition qu'il ne seroit point révelé, *Jacques de Vischer, & Hugues van de Poll*, Médecins distingués d'Amsterdam, sont donc bien recommandables, de l'avoir commu-

(g) Ibid. §. XLII. pag. 45.

niqué après l'avoir acheté, & d'en avoir prouvé la certitude par des témoignages authentiques, contre des calomniateurs jaloux & avides, qui cherchoient à tromper le public. Ces Médecins d'Amſterdam, ont donné une figure ſi exacte de l'inſtrument, avec toutes ſes dimenſions, qu'il eſt très-aiſé de l'imiter, & de le faire pratiquer partout.

Il eſt recommandable par ſa ſimplicité, c'eſt un ſimple levier, dont on introduit doucement l'extrémité, un peu courbée, entre les os pubis & la tête de l'enfant enclavée; on le pouſſe plus avant par dégrés, juſqu'à ce que l'on ſoit parvenu à l'occiput, & que ſa courbure touche de toutes parts la convexité du derriere de la tête de l'enfant. Alors on éleve un peu l'autre extremité du levier, juſqu'à ce qu'elle touche la commiſſure des os pubis, qui ſervent de point d'appui à l'inſtrument, & en élevant davantage cette extrémité, la tête de l'enfant eſt comprimée un peu enbas & antérieurement, & eſt ainſi dégagée du paſſage étroit, où elle étoit enclavée. Tandis que l'Accoucheur dirige le levier d'une main, avec l'autre il ſoutient l'anus, pour éviter le

déchirement, & pour diriger en devant la tête de l'enfant où il y a un plus grand eſpace. Au reſte, tout ce qu'il y a à obſerver pour la conſtruction & l'uſage de ce levier, eſt exactement décrit dans cet excellent Traité.

Quoique tous les Chirurgiens diſtingués, qui ont inventé, ou perfectionné différents forceps, méritent toute ſorte d'éloges pour leur induſtrie & la candeur avec laquelle ils ont fait préſent au public de leurs inventions, néanmoins ce levier de *Roonhuyſen* me paroît mériter la préférence ſur tous les autres.

C'eſt un inſtrument fort ſimple, d'un petit volume, aiſé à cacher, pour ne point effrayer la femme en travail, ni les aſſiſtants. Ainſi, lorſque cette découverte étoit un ſecret, pluſieurs ont cru que les Accoucheurs Roonhuyſiens ne ſe ſervoient d'aucun inſtrument; mais qu'ils avoient une méthode particuliere pour terminer heureuſement & en peu de temps les accouchemens difficiles. Ils étoient ſur-tout, fort étonnés, de ce que les poſſeſſeurs de ce ſecret, appellés au ſecours des femmes en travail, ne commençoient pas toujours ſur le champ leur ouvrage.

ouvrage. Car si la tête de l'enfant n'étoit pas tout-à-fait enclavée, mais vacilloit encore, ils attendoient qu'elle le fût tout-à-fait. La raison de leur procédé est évidente, l'extrémité du levier appliquée à l'occiput eut vacillé, si la tête du fœtus, n'eût été ferme, & eût pû sortir de sa place. Une autre utilité; c'est que la puissance du levier agit sur l'occipital, qui est l'os le plus ferme de la tête du fœtus. La tête saisie par les forceps est comprimée & plus allongée : ce qui à la vérité facilite sa sortie, mais il est toujours à craindre que le cerveau mol ne soit blessé par cette compression.

Un grand nombre de brillants succès ont plus que suffisamment prouvé l'utilité de ce simple instrument. Car *Jean de Bruyn*, de la fille unique duquel le secret a été acheté, a tiré vivans, pendant l'espace de quarante-deux ans, huit cents enfans qui avoient la tête enclavée dans le bassin. Cela est prouvé par les notes de cet homme qui a toujours joui de la réputation d'un homme de grande probité. Comme il étoit fort modeste, & exposé à la calomnie des envieux, ses concitoyens ne lui accorderent pas toute la confiance qu'il méritoit. Quelques-uns mê-

me de ceux qui connoissoient le secret, étoient surpris que dans l'espace de tant d'années il n'eût sauvé que huit cents enfans, tandis qu'en beaucoup moins de temps ils comptoient beaucoup plus d'heureux succès (*h*).

Quel tort n'ont donc pas fait à l'humanité ceux qui ont tenu caché ce précieux instrument ! Il seroit bien à désirer que *Frederic Ruysch* ne fût pas du nombre, lui à qui notre Art a tant d'obligations. Quels éloges ne doit-on pas à ceux qui ont eu l'honnêteté & la générosité de dévoiler ce secret ! Le plaisir délicat d'avoir fait une si belle action, est une récompense bien flatteuse pour une ame sensible, & à l'article de la mort, ils en sentiront le prix.

Aussi-tôt que cet instrument a été connu, je l'ai conseillé aux Accoucheurs ; plusieurs assurent s'en être servi avec succès. Mais si le bassin étoit si rétréci par des exostoses, ou la mauvaise conformation de ses os, que l'on ne pût en aucune maniere obtenir ni espérer même la sortie de l'enfant, alors la Chirurgie n'offre qu'une ressource ; c'est l'opération césarienne, que

(*h*) Voorroden. ibid. pag. 29. & seq. n°. 255. & seq.

l'on pratique encore, lorsque la tête de l'enfant est, contre l'ordinaire, si grosse qu'elle ne peut être reçue dans la cavité du bassin naturellement conformé, surtout, si elle est ferme & d'une grandeur monstrueuse. Car si son volume étoit augmenté par la lymphe contenue dans sa capacité, elle céderoit & s'allongeroit, & plusieurs observations nous font voir, que l'on a par le moyen du levier de *Roonhuysen*, terminé des accouchemens difficiles de cette espece. Quelquefois aussi la tête de l'enfant comprimée par les violents efforts de la mere, s'ouvre & s'affaisse après l'évacuation de la lymphe; mais alors l'enfant vient pour l'ordinaire mort, ou il expire peu de temps après sa naissance.

Que l'on puisse pratiquer l'opération césarienne sur le cadavre d'une Femme Grosse, afin de sauver son enfant, c'est ce dont personne n'a douté; & même la loi ordonne dans certains Pays de la pratiquer toujours en pareil cas, & c'est avec grande raison. *Charles Roi des deux Siciles*, a fait en 1749, une Ordonnance qui porte: *Que toute personne, qui par artifice, empêchement, ou négligence, obmet, ou du moins retarde l'opération césarienne, au préjudice de l'en-*

fant, & celui qui par malice aura procuré un avortement violent, comme il a été dit, seront regardés comme coupables d'homicide. (*i*) Ensuite on mande à tous les Juges, *de faire le procès avec la plus grande rigueur, de les emprisonner, & de les poursuivre au criminel en la forme ordinaire, suivant la coutume & les Loix du Royaume, pour ensuite être condamnés par ceux à qui il appartiendra, aux peines attachées à l'homicide, soit à raison de la qualité & des circonstances qui accompagnent le crime, soit à raison de la fraude, & de la griéveté de la négligence.*

L'on a rassemblé dans ce précieux ouvrage, (l'Embryologie sacrée) tout ce que la Théologie, la Jurisprudence & la Médecine peuvent fournir qui ait trait à cette importante matiere. L'ordre regne dans ce Livre, & l'on y trouve la solution de plusieurs difficultés (*k*).

Il est évident, que l'on doit le plutôt qu'il est possible délivrer l'enfant après la mort de la mere, puisqu'alors il est en grand péril. Il ne faut cependant pas désespérer de sa vie, quoiqu'il se soit déjà

(*i*) Cangiamila Embryologia Sacra, pag. 255. & seq.

(*k*) Pag. 53. & seq.

écoulé un temps assez considérable depuis la mort de la mere; c'est ce que nous apprennent plusieurs observations que l'on peut voir dans l'excellent ouvrage dont je viens de parler (*l*). L'on y trouve l'histoire surprenante d'une femme enceinte que son mari eut la barbarie de tuer de plusieurs coups de poignard dans le sein & dans la matrice; l'on tira au moyen de l'opération césarienne, l'enfant blessé au pied, il survécut encore un quart-d'heure.

Pour pratiquer cette opération en ce cas, il faut être assuré de la mort de la mere. On ne peut dissimuler que *Winslow*, & d'autres Auteurs ont démontré, que les signes de la mort ne sont pas toujours aussi certains qu'on le croit communément. Personne n'ignore que *Vesale*, le Prince de l'Anatomie de son siécle, a été accusé d'une erreur, pour l'expiation de laquelle il a fait un pélerinage à la Terre-sainte, & qu'il est mort à son retour.

Cela fait voir combien il faut être circonspect, sur-tout si l'on croit enceinte, une femme morte subitement; car la syncope, pourroit induire en erreur. L'on doit tenter auparavant des

(*l*) Ibid. pag. 72. & seq.

remedes fortement ſtimulants. Il ſeroit cruel d'ouvrir la matrice d'une femme vivante, pour tirer ſon enfant lorſque l'on n'a point l'eſpérance de la ſauver en même-temps par l'opération, comme nous le dirons ci-après. C'eſt pour cela qu'il eſt dit dans le Rituel Romain. (*m*) *Lorſqu'une femme enceinte eſt morte, que l'on tire l'enfant avec la plus grande précaution.* La maxime de ceux qui conſeilloient l'opération céſarienne aux derniers momens de la vie d'une Femme Groſſe, & avant qu'elle fût morte, étoit très-cruelle. Le reſpectable & très-ſçavant Auteur de l'Embryologie ſacrée, s'éleve avec raiſon contre la barbarie & l'atrocité d'une pareille maxime. (*n*)

Un homme prudent & ſçavant qui voit, après une maladie chronique qui a duré long-temps, ou une maladie aiguë très-violente, qu'une Femme Groſſe eſt ſur le point de mourir, ne ſe trompera point facilement, lorſqu'il prononcera qu'elle eſt morte; mais il faut une très-grande attention, pour diſtinguer la ſyncope de la véritable mort. Il faut ſur-tout employer une extrême pruden-

(*m*) Ibid. pag. 59.
(*n*) Ibid.

ce envers celles qui ont été sujettes aux foiblesses, & aux maladies hystériques, & qui ont eu de grandes défaillances, pendant le temps de leur grossesse. Car dans de pareilles syncopes, elles pâlissent, la face se flétrit & devient cadavéreuse, les extrémités se roidissent & deviennent froides; le pouls & la respiration cessent tout-à-fait. Je me souviens d'avoir été appellé pour une Femme grosse d'environ trois mois, si épuisée dans l'espace de cinq heures par de subites & très-copieuses évacuations occasionnées par un débordement de bile considérable, qu'elle tomba en convulsions, & ensuite dans une véritable syncope; de sorte que les assistants la croyoient morte, lorsque j'arrivai. Je lui fis frotter les extrémités avec des linges chauds, j'appliquai prudemment au nez & à la langue des remédes spiritueux stimulans, qui pendant un quart-d'heure ne produisirent aucun effet. Les amis de cette femme étoient presque indignés, de me voir ainsi tourmenter un cadavre. Je continuai cependant, & quelques minutes après, j'apperçus un petit mouvement aux carotides; elle remua les paupieres, gémit, & revint peu-à-peu à elle, son corps épuisé fut restauré

par de bons alimens, ses forces relevées par le moyen de cordiaux agréables, de sorte qu'elle recouvra sa premiere santé, & accoucha le septiéme mois d'un enfant vivant, qui vécut peu de jours.

Le signe le plus certain d'une mort absolue, c'est la putréfaction; mais on ne peut l'attendre ici; puisque le fœtus périroit avant qu'elle arrivât; car il faudroit quelquefois attendre deux jours & même davantage, avant que de sentir cette puanteur cadavéreuse. C'est en ce cas seulement que l'on doit pratiquer l'opération césarienne pour sauver l'enfant.

Lors donc qu'après un très-sérieux examen, on n'apperçoit aucuns signes de vie, point de respiration, point de pouls ni de mouvemens au cœur, lorsque la face est cadavéreuse, même avant la mort, les yeux éteints & affaissés, les membres roides, les extrémités froides; si la bouche reste béante, par l'éloignement de la mâchoire inférieure, qui s'approche ensuite peu-à-peu de la supérieure, par le ressort des muscles augmenté par le froid, sans toutefois que la bouche se ferme tout-à-fait; si aucune évacuation subite & copieuse n'a précédé, & n'a fait naître le soupçon d'une véritable syncope; si le mouve-

ment des humeurs déjà cessé, n'a pu être excité par aucun remede stimulant, (o) alors, si l'on n'a pas une certitude physique de la mort absolue, on en aura au moins une morale, qui augmentera encore en degrés, si après, avoir appliqué le feu sur quelques parties, l'on n'observe aucun signe de mouvement ni de sentiment. *

Notre sçavant Auteur fait cette judicieuse remarque : (p) *Autre chose est de dire ; que plusieurs se sont trompés, en réputant pour mortes des personnes qui étoient encore en vie : autre chose est de dire que l'on ne peut par des signes distinguer les vivants d'entre les morts. De même qu'aussi, c'est autre chose de dire que souvent l'on donne de la fausse monnoye pour de la véritable, & autre chose d'avancer, qu'il n'est point de moyens pour discerner le vrai or, d'avec le faux : car la premiere proposition est vraie ; la seconde tout-à-fait fausse.*

C'est pour cela que, dans les lieux

(o) Ibid. pag. 60. & seq.

* Les épreuves chirurgiques ne donnent pas des signes moins incertains d'une mort incertaine que les autres épreuves ; c'est l'assertion de Mr. Winslow même. *Mortis incerœ signa non minùs incerta à Chirurgicis quàm ab aliis experimentis.* Voyez le traité sur la certitude des signes de la mort, contre la doctrine de MM. Winslow & Bruhier, par M. Louis.

(p) Ibid. pag. 66.

même où la Loi prescrit, de n'enséve-lir les corps que quarante-huit heures après la mort, l'on permet de les inhumer plutôt, si le Médecin qui a traité le malade dans la derniere maladie, atteste qu'il est certain de la mort absolue. Sans cela, la Loi s'observe scrupuleusement, sur-tout à la campagne, où l'on a plus sujet de craindre l'horrible erreur, d'ensévelir les hommes encore vivants. C'est pour cela aussi, que l'on s'oppose à la dangereuse coutume des Juifs, qui croyent manquer envers le mort, s'ils ne le mettent tout chaud en terre.

Voici ce que dit à ce sujet le célebre *Heister*, dont tout le monde considere la science, la probité & l'expérience. *Qu'il est rare de voir revivre des personnes, jugées mortes par les Connoisseurs, & même par le vulgaire ignorant! L'on s'y est à peine trompé une fois sur cent mille. Je n'ai point vu d'exemple, qu'une femme morte enceinte, ait donné des signes de vie dans l'opération. Si cependant ce malheur arrivoit contre toute attente & contre toute espérance, le Chirurgien pour cela ne doit pas en être trop épouvanté; parce qu'il n'a point commis de crime, s'il n'a pas fait cette opération avec mauvais dessein; mais pour sauver l'enfant, il a*

fait une incision sur la mere croyant opérer sur un cadavre. La Religion & les Loix obligent à en agir ainsi, comme nous le dirons par la suite. Tout soupçon de crime paroît donc devoir être banni, si l'on fait sur le cadavre l'opération césarienne avec la même précaution, que si on la pratiquoit sur la femme vivante. Car alors la plaie ne peut être regardée comme mortelle de sa nature; puisqu'il est certain, comme nous le ferons voir, que plusieurs femmes ont recouvré la santé après cette opération. *Le Sénat de Venise* (q) a prudemment ordonné, de ne point faire de section cruciale au bas-ventre, comme l'on a coutume de faire sur les cadavres; mais de faire l'opération telle qu'on la pratique sur la femme vivante. Outre cela le Sénat a ordonné au College des Médecins, de donner aux Magistrats les noms de ceux qui étoient jugés les plus capables de faire cette opération. Il a décidé de plus que le catalogue de ces noms fût exposé aux yeux du public dans chaque boutique d'Apothicaire, afin que les Citoyens pussent connoître les Chirurgiens dont ils devoient implorer

(q) Instit. Chirur. Tom. II. Sect. v. Cap. CXIII. pag. 758.

le ſecours dans ces fâcheuſes circonſtances. Il eſt réſulté de-là un grand avantage, c'eſt que les Chirurgiens faiſoient avec beaucoup de courage & de dextérité cette opération ſur le vivant, après avoir fait ſi ſouvent des expériences ſur le cadavre. Et il eſt auſſi arrivé, au grand deſir des meilleurs maîtres dans l'Art des Accouchemens, que l'on découvroit, à l'ouverture du cadavre les fautes commiſes par témérité ou par ignorance, & que l'on pouvoit punir des fautes, qu'autrement la terre couvre.

Il nous reſte à parler de l'opération céſarienne praticable ſur une femme vivante, dans l'eſpérance de ſauver la vie à la mere & à l'enfant. Quoiqu'un aſſez grand nombre d'obſervations dépoſent en faveur de ſes ſuccès, perſonne ne croira cependant, que cette opération eſt abſolument ſans danger. Il eſt queſtion de faire une grande bleſſure au bas-ventre & à la matrice tuméfiée par quantité de vaiſſeaux très-dilatés, & remplis de ſang. Il n'eſt donc pas étonnant que cette ſection ait inſpiré de l'horreur, non-ſeulement aux femmes qui devoient la ſubir, mais encore à ceux qui la pratiquoient. Le ſuccès

n'ayant pas toujours repondu aux vœux du Chirurgien, plusieurs l'ont condamnée, comme cruelle & inutile. Ajoutez à cela que très-souvent la femme en travail ni les assistans ne consentent à cette opération, que lorsque les forces sont tout-à-fait abbatues; & alors si la mort suit, on ne manque pas de l'attribuer à l'opération qui auroit réussi, si on l'eût pratiquée plutôt. *Paré* avoue, qu'il a entendu dire qu'elle avoit été faite avec succès; mais il n'a jamais pû se persuader qu'elle ait été pratiquée sur une femme vivante; (r) d'où il conclut, *qu'il ne faut jamais entreprendre un moyen de guérison si dangereux & si despere.* *Mauriceau* (s) s'éleve aussi avec beaucoup de chaleur contre cette opération, qu'il déclare ne devoir jamais être tentée sur une femme vivante, étant nécessairement mortelle, & parce qu'une femme vivante, ne peut en réchapper que par miracle, si toutefois il y en a qui en soient revenues. Il regarde comme des fourberies & des mensonges, toutes les histoires qui tendent à prouver, que l'opération césarienne a été pratiquée sur des femmes qui y

(r) Liv. sur la Générat. Chap. XXXI.
(s) Liv. II, Chap. XXXII. pag. 352. & suiv.

ont ſurvécu; il fait ſur-tout une très-vive ſortie contre *Rouſſet*. *Peu*, (*t*) nous a donné une petite diſſertation ſur ce ſujet, où cet homme très-verſé dans l'Art des accouchemens conclut, qu'il ne l'a jamais tentée, & qu'il ne la tentera jamais ſur une femme vivante, à moins que ce ne ſoit en marchant ſur les traces de quelqu'autre qui l'ait pratiquée avec ſuccès.

La Motte (*u*) Chirurgien diſtingué, en traitant de l'opération céſarienne, avoue, que ſi la mauvaiſe conformation du baſſin eſt telle, qu'il n'y ait pas un eſpace ſuffiſant pour le paſſage de l'enfant, il ne reſte qu'un choix à faire, c'eſt ou d'abandonner la mere & l'enfant à une mort certaine, ou de faire l'opération céſarienne. Il aſſure que ſi pareil cas lui arrivoit, il entreprendroit l'opération ſans héſiter, & qu'il la feroit avec toutes les précautions poſſibles, après avoir pris conſeil de ſes confreres les plus habiles. Il penſe que cette opération eſt auſſi poſſible, que beaucoup d'autres dangereuſes, & que ſi elle ne réuſſit point, c'eſt principale-

(*t*) Pratique des Accouch. Liv. II. Chap. XI. pag. 316. &c.

(*u*) Liv. IV. Chap. XII. pag. 521. & ſuiv.

ment, parce qu'on la pratique trop tard, lorſque la femme en travail eſt déjà à l'extrémité. Il blâme cependant la témérité de ceux qui la font dans d'autres cas d'accouchement difficile, étant fermement perſuadé que l'on peut dans tous les cas, venir à bout d'un accouchement par le ſecours d'une main habile, excepté dans celui où le baſſin mal conformé refuſe le paſſage à l'enfant. Il raconte enſuite l'hiſtoire d'une femme en travail depuis trois jours, dont l'enfant mort avoit un bras hors de l'orifice de la matrice. Cette femme deſiroit ardemment qu'on lui fît l'opération, & réſiſtoit très-opiniâtrément au Chirurgien & à la Sage-femme, lorſqu'ils vouloient introduire la main dans le vagin pour la toucher. Aucun raiſonnement, ni l'appareil effrayant des inſtrumens qu'on diſpoſa devant elle, rien ne fut capable de détourner cette femme de ſon projet.

Feignant de ſe mettre en devoir de faire cette opération, La Motte la fit tenir fermement, & ayant introduit la main dans la matrice, il ſaiſit par les pieds le fœtus entier, quoique tout-à-fait pourri, il le tira en un inſtant, & delivra cette femme, malgré toute ſa réſiſtance.

Mais j'ai été très-ſurpris, que ce même Auteur, (*v*) à la fin du chapitre, où il avoit dit qu'il pratiqueroit, ſans héſiter cette opération, ſi la néceſſité la preſcrivoit, ait ajouté ce qui ſuit: *La crainte d'approuver cette cruelle opération, & d'exciter d'autres Chirurgiens à la pratiquer à l'exemple de Ruleau, me fait protester, que, dans le cas même où je la croirois abſolument néceſſaire, & où j'aurois la plus grande eſpérance du ſuccès, je ne la pratiquerai jamais.* Ouvrir la tête d'un enfant arrêté au paſſage depuis cinq jours, en tirer une partie du cerveau, enſuite introduire la main dans la cavité du crâne, pour tirer un enfant vivant, eſt, à mon gré, une opération bien plus cruelle.

Quantité d'obſervations confirment aujourd'hui, que l'opération céſarienne a été pratiquée ſur des femmes vivantes, qu'elles y ont ſurvécu, & que non-ſeulement elles ont recouvré leur premiere ſanté; mais qu'elles ſont devenues groſſes. Dans un autre endroit en parlant des playes mortelles au §. 170, j'ai rapporté deux hiſtoires de l'opération céſarienne faites avec ſuccès: dans l'un de ces cas, une Sage-femme

(*v*) Ibid. pag. 526.

ouvrit la matrice & tira l'enfant. Il y a beaucoup d'autres observations (*x*) qui déposent en faveur du succès de cette opération. Il seroit trop long de les rapporter ici.

Tous les Chirurgiens conviennent qu'elle est dangereuse, & que l'on ne doit point la pratiquer, si on peut mettre en usage quelqu'autre moyen. En considérant néanmoins les histoires des accouchemens césariens, l'on y voit, que cette opération a été pratiquée sur quelques femmes, que l'on auroit pû secourir, par quelqu'autre méthode. On y trouve, qu'on a ouvert le ventre à une femme pour tirer son enfant, parce que ses parties génitales étoient collées ensemble; mais n'eut-il pas mieux valu séparer ces adhérences avec l'instrument tranchant (*y*) comme je l'ai déja fait remarquer. Une autre femme a subi cette opération, parce que son enfant présentoit les fesses; mais l'on sçait que les maîtres de l'Art ne mettent pas cette situation dans la classe des accouchemens laborieux; puisque l'enfant se pré-

(*x*) Academ. Royale de Chirur. Tom. I. pag. 623. 650. Tom. II. pag. 508. 350.

(*y*) Cangiamila Embryol. sac. Lib. III. Cap. x. pag. 113. & seq.

sente souvent ainsi. On y fait aussi mention de femmes, qui après avoir été soumises à cette opération, ont mis dans la suite & même très-souvent des enfans au monde avec succès; assurément dans ces femmes l'on ne peut accuser la mauvaise conformation du bassin, que l'opération césarienne ne peut corriger. L'on rapporte encore, qu'il y en a qui l'ont soufferte, parce qu'il n'y avoit pas d'autre moyen auquel l'on pût avoir recours pour les délivrer; assurément en ce cas le bassin de ces femmes étoit trop étroit pour permettre le passage de l'enfant. Tant que le levier de *Roonhuysen* n'a été connu que dans la fameuse ville d'Amsterdam, ceux qui en faisoient usage étoient les seuls qui pouvoient par son moyen débarrasser la tête de l'enfant enclavée dans le bassin, ce que les autres Chirurgiens ne pouvoient faire, ou ne faisoient que très-rarement. M. *Levret*, Maître en Chirurgie de Paris & *Roonhuysen* ayant tant enrichi par leurs découvertes l'Art des accouchemens, il faut espérer que la nécessité de pratiquer l'opération césarienne se présentera plus rarement, sur-tout si de sages loix, s'opposent à ce qu'un Art aussi précieux à l'humanité, soit exercé

par des Sages-femmes ignorantes, qui souvent par leur impéritie, changent l'accouchement naturel en un difficile.

L'opération césarienne n'est donc admissible, que quand il y a impossibilité absolue de délivrer autrement la femme en travail. M. *Levret* (z) met cette impossibilité dans la trop grande étroitesse du bassin, quand elle est telle, en un mot, que l'Accoucheur ne puisse introduire la main dans sa cavité, ou du moins qu'il ne puisse la retirer, lorsqu'il a saisi un pied de l'enfant.

Outre cela, si après une rupture de la matrice, comme il a été dit ci-dessus, l'enfant tout entier est tombé dans le ventre, alors l'accouchement est impossible, & il ne resteroit alors que la ressource de l'opération; mais si l'on considere les fâcheux symptomes, qui ont coutume d'accompagner cette rupture, tels que la défaillance, la pâleur cadavéreuse, le froid des extrémités, l'intermittence du pouls, la sueur froide, que souvent la mort suit de près; qui osera dans ces tristes extrémités tenter cette opération, qu'il faudroit néanmoins pratiquer sur le champ, pour

(z) L'Art. des Accouch. §. 653. pag. 102.

qu'elle fût profitable? La malade, les parens, les assistans, permettront-ils son exécution? Trouvera-t-on des Chirurgiens assez courageux pour l'entreprendre? M. *Levret* (*a*) agite ces difficultés avec grande raison.

Il nous restera encore à parler des conceptions ventrales, de celles qui se font dans l'ovaire, les trompes de *Fallope*, &c. Il est certain que dans ces cas l'accouchement ne peut se faire par les voies naturelles, & que l'opération paroîtroit être l'unique ressource; mais, suivant la judicieuse remarque de M. *Levret* (*b*), avant que d'entreprendre une opération aussi grande, l'on doit être assuré que le fœtus est hors de la matrice & non dans ce viscere. Mais on manque de signes diagnostics, qui pourroient en donner une pleine certitude.

Quoiqu'il soit nécessaire pour la naissance de l'enfant, que le bassin ait une capacité suffisante pour le passage de sa tête, l'accouchement néanmoins peut être très-difficile, quoique le bassin soit bien conformé, si la tête du fœtus a un volume extraordinaire. S'il étoit tel

(*a*) L'Art des Accouch. §. 663. pag. 57.
(*b*) Ibid. pag. 108.

qu'elle ne pût passer, il faudroit recourir à l'opération césarienne (*c*), sur-tout si l'on avoit lieu de craindre la rupture de la matrice par les coups de pieds de l'enfant arrêté au passage. Mais comme il est constant par plusieurs expériences, que les grosses têtes des enfans robustes, ont été tirées peu-à-peu par le forceps ou par le levier de *Roonhuysen*, que les os de la tête du fœtus peuvent céder, & glisser l'un sur l'autre; comme il est d'ailleurs démontré par ce qui a été dit ci-dessus, que les os du bassin s'écartent dans l'accouchement le plus difficile, & que cet écartement aggrandit le passage; il me paroît difficile, que l'on puisse avoir une certitude complette sur l'impossibilité du passage, requise néanmoins pour justifier une opération aussi dangereuse. L'on sçait qu'il est né des enfans avec une hydrocéphale; que non-seulement ils sont venus au monde vivans; mais qu'ils ont vécu plusieurs mois (*d*). J'en ai quelquefois vû de si monstrueux, que je ne pouvois comprendre comment ils avoient pu franchir la cavité du bassin. Il est cependant vrai, que pour l'ordinaire,

(*c*) Crantz, de Utero Rupto, pag. 30. 32.
(*d*) Ibid. in notis.

les os du crâne dans l'hydrocéphale sont assez flexibles, & que toute la tête peut aisément s'allonger, & devenir, en changeant de figure, plus proportionnée à la cavité par où elle doit passer.

Rousset (e) a fait un traité sur la méthode de pratiquer l'opération césarienne : on trouve très-difficilement ce traité écrit en françois ; mais *Gaspard Bauhin* l'a traduit en latin, & il se trouve dans la collection des maladies des femmes. Le célebre *Heister* (f) a recueilli tout ce qui concerne l'accouchement césarien. On peut y joindre à juste titre ce qu'en dit M. *Levret* (g).

§. 1317. *La difficulté de l'Accouchement vient de la part de l'enfant, lorsqu'il est immobile, mort ou situé de maniere qu'il se ferme à soi-même le passage.*

Nous allons actuellement considérer les causes de l'accouchement difficile, qui dépendent de l'enfant seulement.

Il a été démontré ci-dessus, que l'ex-

(e) Hist. Spachii, pag. 476.

(f) Instit. Chir. part. II. Sect. V. Cap. CXIII. Tom. II. pag. 775. & seq.

(g) 6. Suite des Observ. sur les Accouch. laborieux, articl. IX.

clusion de l'enfant est principalement due à la forte contraction de la matrice, & aux grands efforts de la mere, sur-tout vers la fin du travail. Le fœtus ne peut pas y contribuer par ses propres forces aussi puissamment, à moins qu'il ne sollicite la matrice à se contracter violemment, en l'irritant par le mouvement de ses membres. Mais des observations journalieres prouvent que même les enfans morts sortent sans grande difficulté.

La mauvaise situation de l'enfant dans la matrice, est la cause la plus ordinaire de l'accouchement difficile. Sa situation naturelle au temps de l'accouchement & la meilleure, est que la tête réponde directement au vagin, ainsi que l'orifice de la matrice qui doit se dilater par degrés; de sorte que la face regarde l'os sacrum de la mere; l'occiput, les os pubis; que les bras soient aux côtés, & les pieds en haut. Le fœtus n'a pas toujours été dans cette situation, il la prend vers les derniers mois de la grossesse, les uns plutôt, les autres plus tard. Car auparavant la tête est en haut & non en bas (*h*). Quand elle tombe en bas, on dit que l'enfant

(*h*) Noortwyk de Utero Gravido, pag. 208.

fait la culbute; ce qui arrive dans le plus grand nombre vers le huitieme mois ; dans d'autres, lorſque le travail commence. C'eſt ce qui a fait dire à Hippocrate : (*i*) *Si l'enfant dès que les membranes ſont rompues, eſt emporté par le poids de ſa tête, la femme accouche heureuſement.*

S'il ſe préſente en travers, ou par les pieds (car cela arrive plus ſouvent, s'il y eſt déterminé, ou à cauſe de la trop grande capacité de la matrice, ou ſi la mere n'a point eu d'abord de repos dans les douleurs de l'accouchement;) ſi, dis-je, l'enfant ſe préſente ainſi, la femme accouchera difficilement. Il y en a même pluſieurs qui y ont perdu la vie, ou leurs enfans, ou les meres & les enfans tout enſemble. Dans un autre endroit, (*k*) il dit, que *l'accouchement eſt difficile, ſi le fœtus a été couché en travers dans la matrice, ou s'il ſort par les pieds. Il regarde comme un grand avantage, que l'enfant préſente la tête; car de même que l'on a de la difficulté à tirer en travers un noyau d'olive, mis dans un vaſe dont l'orifice eſt étroit,*

(*i*) De Naturâ Pueri, Cap. XI. Chart. Tom. V. pag. 324.

(*k*) De Mulier. Morb. Lib. I. Chap. XXXI. Chart. Tom. VII. pag. 748.

de

de même une femme en éprouve une très-grande, lorsque son enfant est en travers, car il est très-difficile qu'il sorte : la circonstance est encore fort embarrassante, lorsqu'il se présente par les pieds ; & pour l'ordinaire, la mere ou l'enfant meurt, ou même tous deux perdent la vie. Une des principales causes qui l'empêche de sortir, c'est s'il est mort, ou gangrené, ou s'il se présente en double.

Tous les Chirurgiens reconnoissent encore aujourd'hui que la situation transversale de l'enfant donne beaucoup de difficulté ; mais s'il présente les pieds, les Accoucheurs regardent presque l'accouchement en ce cas comme naturel & facile, & ils terminent heureusement plusieurs accouchemens difficiles, lorsque le fœtus est dans une mauvaise situation, s'ils peuvent saisir les pieds & le tirer ainsi de la matrice. Ils ne regardent pas encore comme un accouchement très-difficile, la situation où l'enfant se présente en double par les fesses, pourvû toutefois qu'il ne soit pas trop gros.

Le fœtus dans la matrice est mobile, & tant qu'il n'est point encore engagé dans la cavité du bassin par la tête, ou

par quelqu'autre partie du corps, il peut présenter aux doigts de l'Accoucheur telle ou telle autre partie. *Deventer* (*l*) a fait cette remarque, & il a averti que de tels fœtus mobiles étoient rarement dans une situation droite ; mais que le plus souvent, ils étoient transversalement dans la matrice, & qu'alors les eaux étant formées, ou l'on ne sent absolument rien, ou l'on distingue quelquefois successivement différentes parties, les mains, les pieds, le dos, &c. *La Motte* (*m*) fut appellé pour une femme, qui croyoit être à terme : il trouva l'orifice dilaté de la grandeur d'un écu impérial : les douleurs augmenterent, les eaux se formerent, & il touchoit manifestement la tête de l'enfant ; d'où il augura, que cette femme alloit bientôt accoucher : mais les douleurs cesserent, & revinrent fréquemment & avec force le lendemain au soir ; l'orifice de la matrice paroissoit fort dilaté, & les membranes prêtes à laisser écouler les eaux. Les douleurs cesserent de nouveau, & elle se porta assez bien pendant trente-cinq jours ; alors le travail

(*l*) Nov. Lum. Obstetric. Cap. XL. p. 176.
(*m*) Traité des Accouch. Liv. IV. Observ. 373. pag. 574.

recommença; mais l'on ne sentoit plus au toucher la tête de l'enfant, ni aucune autre partie, & les eaux s'étant écoulées par la violence des douleurs, *La Motte* introduisit sans difficulté toute sa main jusqu'au poignet, & il trouva la main & le pied d'un enfant très-gros & très-fort, qu'il tira par les pieds avec assez de difficulté, à cause du volume de son corps. Il conclut de-là avec raison, que les fœtus ne restent pas dans la même situation, quoiqu'ils en ayent changé en faisant la culbute.

Il est dit dans l'Ecriture-Sainte (*n*) *de Thamar* grosse de jumeaux, que *l'un présenta la main, à laquelle la Sage-femme attacha un morceau d'écarlate, en disant: il sortira le premier. Mais celui-ci retirant la main, l'autre sortit, & la femme dit? Pourquoi les membranes ont-elles été divisées pour toi? C'est à cause de cela, qu'elle le nomma Phares: ensuite vint l'autre frere, qui avoit à la main un morceau d'écarlate, elle lui donna le nom de Zara.* Il est bien vrai, que les jumeaux ont coutume d'avoir en propre une membrane amnios, & d'être enveloppés dans un chorion commun; mais il ne paroît pas impossible, que l'amnios se

(*n*) Genes. Chap. XXXVIII.

rompe dans la matrice par le mouvement des jumeaux, ſur-tout dans les douleurs de l'accouchement, & qu'alors ils ſe trouvent renfermés dans la cavité de la même membrane. *Le célebre Mery* (*n*) en a fait voir à *l'Académie royale des Sciences*, qui étoient renfermés dans la même enveloppe. L'hiſtoire de la Médecine eſt pleine d'obſervations, de fœtus attachés enſemble, qui ont dû certainement être contenus dans la même membrane. Outre cela nous voyons que pluſieurs Maîtres dans l'Art des accouchemens, ont fait remarquer les précautions qu'il y a à prendre, pour que, dans le renverſement des fœtus, lorſqu'ils doivent être tirés par les pieds, l'on prenne garde d'emmener enſemble un pied de chaque jumeau, & de rendre par-là impoſſible, un accouchement qui n'auroit été que difficile. Ce qui confirme ce que l'Hiſtoire ſacrée rapporte.

Mais lorſque l'enfant eſt hors de la matrice, alors l'accouchement par les voies ordinaires, eſt tout-à-fait impoſſible. J'ai déjà fait obſerver, que quel-

(*o*) Academ. des Scienc. 196. Mém. pag. 116.

quefois les enfans tombent dans le bas-ventre par la crevaſſe de la matrice. Mais il eſt encore d'autres obſervations qui prouvent, que des fœtus ont été conçus hors de la matrice, dans les trompes de Fallope, & dans les ovaires, & qu'ils y avoient acquis leur volume ordinaire. Une femme avoit accouché ſix fois heureuſement : groſſe pour la ſeptieme fois, elle ſe porta aſſez bien pendant ſix mois ; mais le ſeptieme, il lui ſurvint une hémorrhagie conſidérable : peu de temps après, il ſortit une matiere ichoreuſe fœtide, & elle commença à ſentir une douleur vive dans le vagin ; un Chirurgien tira quelques os de fœtus, & pluſieurs autres dans la ſuite ; l'on ſentoit cependant encore le crâne entier, & l'on n'eſpéroit point qu'il pût ſortir par une ouverture que l'on avoit remarquée à la partie latérale du vagin, à moins que la putréfaction n'eût deſuni les os. L'on tenta en vain pluſieurs moyens ; fatiguée par le vomiſſement, épuiſée par la diarrhée & par d'autres maux, elle mourut dans le maraſme. L'on trouva à l'ouverture de ſon cadavre, la trompe droite diſtendue en maniere de ſac, contenant le reſte des os du fœtus, la matrice étoit entiere &

ſaine (*p*). On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, (*q*) des cas qui prouvent qu'il n'eſt pas très-rare de voir des conceptions hors de la matrice, & que les fœtus ont pris accroiſſement : il y a ſur-tout un cas rare d'un fœtus trouvé non dans la cavité de la trompe, mais dans un ſac formé par ſa membrane extérieure. Il ſurvint une tumeur près le nombril, qui laiſſoit échapper une matiere ſéreuſe. Après l'avoir ouverte, on tira le fœtus déjà à demi-pourri. La miſérable femme ne put être ſauvée par aucun moyen, elle mourut onze jours après l'ouverture de la tumeur. L'on a remarqué qu'il n'y a point eu de lait dans ſes mammelles pendant tout le temps de ſa groſſeſſe. Il y a pluſieurs cas ſemblables (*r*).

Les Tranſactions Philoſophiques (*s*) font mention d'un cas très-rare. Il y eſt rapporté, que la conception s'eſt faite dans l'ovaire même, lequel ayant été rompu pendant l'accroiſſement du fœtus, on le trouva dans le bas-ventre

(*p*) Anton. Benevoli diſſertaz. &c. pag. 104. & ſeq.

(*q*) Académ. des Scienc. 1714. Hiſt. p. 29.

(*r*) Ibid. 1721. Hiſt. pag. 27. & 1748. *in*-4°. Mém. pag 108. & ſuiv.

(*s*) Tom. III. 212.

avec beaucoup de ſang épanché : les trompes de Fallope & la matrice étoient entieres.

Il eſt évident, que l'on ne peut tirer les fœtus ainſi conçus hors de la matrice, que par l'opération céſarienne; mais il paroît que l'on n'a pas de ſignes certains qui puiſſent indiquer ces cas. Car aucun Chirurgien aviſé ne conſeillera ou ne pratiquera cette opération, à moins qu'il ne ſoit tout à-fait certain qu'elle eſt néceſſaire. Ainſi cela ne ſe découvre qu'après la mort à l'ouverture du cadavre; ou bien par l'ouverture d'un abſcès qui ſurvient à différens endroits : on tire le fœtus entier, ou ſes os ſéparés les uns des autres par la putréfaction. L'Hiſtoire de la Médecine fournit pluſieurs cas de cette nature.

§. 1318. *On connoît que l'enfant eſt mort, s'il eſt immobile ; ſi l'on ne ſent plus le battement des artères ombilicales au cordon ombilical, & ſur-tout près du corps de l'enfant ; s'il ſort des matieres fétides, ſi la mere ſent un grand poids, ſi elle a le téneſme, ſi elle tombe en ſyncope, ſi elle a des horripilations, l'haleine forte, la couleur livide ; ſi elle n'eſt pas encore accouchée long-temps après*

que les eaux ont percé; si l'épiderme se sépare promptement de la peau, si la peau du fœtus est flasque, aisée à séparer, les os mols & mobiles.

Nous allons parler des signes qui peuvent faire conclure que l'enfant est mort; car avant que l'on en soit assuré, il faut toujours se proposer dans l'accouchement difficile, de conserver la mere & l'enfant; mais lorsque celui-ci est mort, on n'a de précautions à prendre, que pour sauver la mere: il faut donc bien peser tous les signes, & examiner scrupuleusement quel degré de certitude ils donnent.

S'il est immobile. Quoiqu'il soit certain que le fœtus se meut dans la matrice; l'on observe néanmoins de grandes différences, non-seulement dans diverses femmes, mais dans la même. J'en ai vû plusieurs qui croyoient accoucher d'un enfant mort ou très-foible, parce qu'elles le sentoient à peine remuer; cependant elles mettoient au monde, un enfant gros & vigoureux. Les femmes qui ont coutume de s'inquiéter le plus, sont celles qui ne sentent point les mouvemens de l'enfant pendant le travail, après l'avoir auparavant senti

remuer fortement & souvent. Mais si dans un accouchement plus difficile, après l'écoulement des eaux, la matrice se contracte fortement, & embrasse très-étroitement le corps de l'enfant, on doit sentir à peine le plus leger mouvement: l'enfant ainsi comprimé, pourroit devenir plus foible, souffrir quelque legere défaillance, &c. Ceci fait voir, que ce signe, (l'immobilité) s'il est seul, est assez incertain.

Des arteres ombilicales, &c. Lorsque dans l'accouchement naturel, la tête de l'enfant dilate peu-à-peu l'orifice de la matrice après que les eaux ont percé, & qu'elle le remplit, on ne peut toucher le cordon ombilical. Ainsi ce signe auroit principalement lieu, lorsque le cordon vient avec la tête, ou quelqu'autre membre, ou lorsqu'il tombe seul, ce qui a coutume d'arriver, sur-tout lorsque l'enfant est situé en travers dans la matrice. Alors si on ne sent point la pulsation des arteres dans le cordon, on peut conclure, que l'enfant est en grand danger; mais non qu'il est mort, puisqu'il peut languir, & cependant se ranimer ensuite. Des observations assez fréquentes font voir qu'il naît des fœtus vivans tirés par les pieds après les

avoir retournés, quoique l'on n'ait point senti de battement aux arteres du cordon ombilical sorti.

S'il sort des matieres fétides. L'on ne peut nier, que la puanteur désigne un commencement de corruption ; c'est donc un mauvais signe, mais il ne dénote pas toujours que l'enfant est mort. Car cela peut provenir d'une autre cause. C'est pour cette raison que *Manningham* (*t*) a dit très-judicieusement, *que les excrétions fétides de la matrice n'indiquent pas toujours que le fœtus est mort, puisque des grumeaux de sang trop long-temps retenus, peuvent les occasionner.* Car si le sang vient de quelques vaisseaux rompus du chorion, ou du placenta, & qu'il ne puisse sortir librement par l'orifice de la matrice, il restera en caillots dans sa cavité, & il se corrompra bientôt par l'accès de l'air. L'on observe la même chose après l'accouchement, lorsqu'il sort des grumeaux de sang très-fétides retenus dans la matrice, & quelquefois dans le vagin. Outre cela, *Mauriceau* (*u*) remarque avec raison qu'il arrive quelquefois que de

(*t*) Art. Obstetric. Compend. pag. 23.

(*u*) Traité des Maladies des Femm. groff. Tom. I. Liv. II. Chap. XII. pag. 277.

deux jumeaux, l'un meurt & se corrompt, tandis que l'autre vit & est sain; il dit avoir vû ce cas sur la femme d'un Jurisconsulte, qui disoit sentir le mouvement d'un enfant vivant, tandis que la Sage-femme assuroit qu'il étoit mort & pourri. Toutes deux avoient dit la vérité; car le premier de ces jumeaux étoit mort & corrompu, l'autre vivant & vigoureux. Mais l'on sent une mauvaise odeur, s'il sort du meconium, l'enfant étant encore dans la matrice. *Mauriceau* (*x*) s'éleve avec chaleur contre ceux qui regardent l'excrétion du meconium comme un signe certain & infaillible de la mort; ce qui est très-faux, puisque cette excrétion a coutume de se faire, quand l'enfant présente les fesses, & souvent aussi, lorsqu'on doit retourner l'enfant dans la matrice à cause de sa mauvaise situation, afin de pouvoir le tirer par les pieds.

Si la mere sent un grand poids. Ce signe a sur-tout lieu, lorsque l'enfant est mort quelque temps avant l'accouchement; car si la femme a été quelques jours sans sentir absolument les mouvemens de son enfant & qu'en se tournant sur un côté, elle sente qu'un pesant

(*x*) Ibid. 278, 279.

fardeau y tombe aussi, alors on a lieu de soupçonner la mort de l'enfant. Mais si le fœtus est déjà dans la cavité du bassin, & qu'il y reste, il est évident qu'alors ce signe n'a plus lieu, puisqu'en ce cas, l'enfant ne peut plus changer de situation, sur-tout si les eaux ayant percé, la matrice s'est contractée. *Hippocrate* (y) a fait cette remarque: *On peut conjecturer par d'autres signes, que le fœtus est mort; il faut ordonner à la femme, de se coucher tantôt sur le côté droit, tantôt sur le gauche. Car l'enfant dans la matrice lorsqu'il est mort, tombe du côté où la mere est tournée, comme une pierre, ou quelqu'autre chose, & la femme a le pubis froid. S'il vit, le pubis est chaud, & tout le ventre tombe avec le reste du corps, & rien en lui ne s'affaisse sans le reste du corps.*

Si elle a le ténesme, &c. La mere fait souvent des efforts sans le sçavoir, pour faire sortir un cadavre. Elle n'a pas toujours le ténesme. La défaillance, & l'horripilation se remarquent plus souvent, & si la putréfacton s'est déjà emparée du cadavre du fœtus, alors l'haleine est puante. Mais l'on observe sur-tout un

(y) De Superfœtatione, Cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 862. 863.

grand changement à la face d'une femme qui porte un fœtus mort. Elle est pâle, un peu livide, principalement aux levres, les yeux tristes & mornes ont perdu leur vivacité, quoique les femmes ignorent leur malheur. C'est ce que j'ai vû à une femme de condition, qui accoucha deux fois d'un enfant mort, le cordon ombilical étant noué dans la matrice. Son visage paroissoit triste, quoiqu'elle s'efforçât de paroître gaie ; au bout de deux jours, ses mammelles tomberent ; ensuite, elle commença à languir & à être saisie d'une petite fievre, qui dura jusqu'à la sortie du fœtus mort. C'est ainsi qu'elle pâlit auprès de la mort, comme *Vaniere* (z) le dit très-bien dans ses vers, des pieux de saules, que les Jardiniers employent à soutenir les tendres arbrisseaux :

Ut mors cæca rapit sæpè optima quæque, salignum
Extinctis tilia atque ulmo, mirabere truncum
Fundere pallentes vicino funere ramos.

L'aveugle mort frappe souvent ce qui mériteroit le plus d'être épargné : tandis que le tilleul & l'orme languissent & meurent, vous verrez avec surprise le saule informe qui leur servoit d'appui renaître en quelque sorte, & s'or-

(z) Præd. Rustic.

ner d'un feuillage qu'un trépas si voisin fait pâlir.

Si elle n'est pas encore accouchée long-temps après que les eaux ont percé. Alors le fœtus est renfermé dans un lieu fort étroit, fortement comprimé par la matrice qui se contracte; au lieu qu'auparavant, libre dans la liqueur de l'amnios, il n'éprouvoit aucune compression. Tout le monde sçait qu'il est en danger de mort; mais l'on n'en a aucun signe certain, puisque plusieurs observations prouvent, que des enfans ont passé plusieurs jours ainsi comprimés, & que cependant, ils sont nés vivans.

Si l'Epiderme, &c. J'ai dit, en parlant *de la gangrene & du Sphacele* § 427 & 429, que lorsqu'une partie du corps tend à la mortification, l'épiderme séparée de la peau, s'éleve en bulles pleines de matiere ichoreuse. Lorsqu'un cadavre commence à être atteint de putréfaction, les habiles Anatomistes sçavent que l'épiderme se sépare aisément des parties subjacentes, & ils ont coutume de se servir de cet artifice, pour rechercher & démontrer la structure de l'épiderme. Il est donc certain que ce signe est d'une grande importance, quand il s'agit de la mort d'un enfant.

A plus forte raiſon, *ſi la peau de l'enfant eſt flaſque, aiſée à ſéparer*. Car la molleſſe & la flétriſſure d'une partie qui cede, ſans ſe rétablir, à l'impreſſion du doigt, (§. 427. 4) a été miſe au nombre des ſignes de la gangrene déjà arrivée; ſi on y joint *la peau aiſée à ſéparer*, (§. 429. 4) l'on aura le ſigne non-ſeulement de la gangrene ou mort commencée, mais du ſphacele ou mort abſolue. Si dans l'accouchement difficile, la tête de l'enfant reſte trop long-temps à l'orifice de la matrice, alors la partie de la tête qui répond à l'ouverture de l'orifice, commence à faire une tumeur, s'il vit; mais lorſqu'on ne remarque point cette tumeur, ou ſi on l'apperçoit, & qu'elle commence de nouveau à devenir flaſque, alors les Accoucheurs, déſeſpérent preſque de la vie de l'enfant. *Si la tête de l'enfant eſt arrêtée à la ſortie, ſans être tuméfiée, on a raiſon de croire qu'il eſt mort.* (*a*)

Les os mols & mobiles. Ceci doit s'entendre des os de la tête du fœtus; car l'on ſçait que le crâne d'un enfant nouveau né eſt encore en grande partie membraneux. Tant que cette partie mem-

(*a*) Manningham, Art. Obſtetric. Compend. pag. 23.

braneuse est tendue par le cerveau qu'elle contient, la tête résiste : mais dès que tout s'affaisse après la mort, les membranes perdent leur ton, & c'est avec raison que l'on regarde cela comme un mauvais signe; d'où il arrive aussi que la tête de l'enfant mort dont les os sont mols, passent plus aisément; mais cela n'améliore cependant pas toujours l'accouchement difficile; *car la tête de l'enfant mort, ramollie par la corruption, ne facilite pas autant que dans le vivant la sortie des épaules dans l'accouchement.* Alors il arrive souvent, que quand les Accoucheurs s'efforcent de tirer un enfant en saisissant sa tête, ils la séparent du tronc, qui reste dans la matrice, & que l'on a beaucoup de peine à en faire sortir.

Comme tous ces signes ne donnent pas une pleine certitude de la mort de l'enfant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il est évident qu'il faut une grande précaution, pour ne pas traiter comme mort, un enfant encore vivant. *Hippocrate* (g) dit, d'une femme grosse de quatre ou cinq mois, hydropique & attaquée d'une asthme si fâcheux, *qu'elle ne pouvoit se coucher, mais que quand le*

(b) Epidem. VII. Ægrot. XI. Charter. Tom. IX. pag. 557.

sommeil la prenoit, elle dormoit assise. Elle étoit presque sans fievre, son enfant ne faisoit point de mouvements depuis long temps, & tendoit comme à la corruption. Cet asthme dura encore deux mois; ensuite elle usa de feves confites dans le miel, & de *cumin d'Æthyopie* dans le vin, & elle se porta beaucoup mieux. *Après quoi, elle rejetta par l'expectoration des matieres pituiteuses & blanches, la difficulté de respirer cessa; & elle accoucha d'une fille.* Quoiqu'*Hippocrate* ne fasse aucune mention ni d'avortement, ni d'accouchement d'enfant mort, il paroît fort vraisemblable que cette femme mit au monde une fille vivante, quoiqu'elle ne la sentît point remuer dans sa matrice, & qu'elle fût attaquée de maladies aussi graves. Des Médecins moins prudens auroient tenté la cure de l'hydropisie avec des remedes violents, sans égards pour l'enfant; mais le pere de la Médecine a employé des moyens plus doux & l'a conservé.

J'ai rapporté quelques cas d'enfans vivans, cruellement tirés avec le crochet, parce qu'on les croyoit morts. On en trouve plusieurs faits dans l'histoire de la Médecine. J'en citerai encore un

exemple, parce que *Deventer* (c) lui-même, cet Accoucheur si prudent, dit que ce malheur lui est arrivé. Il fut appellé dans un village voisin, pour secourir une femme en travail depuis plusieurs jours, quoique l'enfant fût dans une situation naturelle. Au bout de deux jours, ni la mere, ni la Sage-femme ne sentirent aucun mouvement de l'enfant, elles le crurent mort, & *Deventer* avoue qu'il ne put en recueillir autre chose; ayant donc en vue de sauver la mere, il maltraita l'enfant, qui enfin vint au monde vivant, & survécut plusieurs jours : il avoit à la tête qui étoit très-douloureuse, trois ou quatre tumeurs occasionnées par la trop grande compression. *Deventer* ajoute ce qui suit. *J'avoue que j'ai profité depuis, & que je profiterai toute ma vie de cette erreur, pour ne jamais traiter comme mort un enfant, sur le témoignage de la mere ou de la Sage-femme : il y a plus, je me défie même de mes propres lumieres, n'ayant aucun signe positif, que la dissolution de la surpeau de la tête, qui arrive difficilement, parce qu'elle est attachée aux cheveux, & que l'on ne peut toucher l'enfant*

(c) Novum. Lum. Obstetric. Chap. XXXII. pag. 140. & seq.

plus avant qu'avec beaucoup de difficulté. Il avertit que ces cas difficiles, arrivent principalement, lorſque la tête eſt trop groſſe, ou le baſſin trop étroit. Mais comme l'art des accouchemens s'eſt accrû par de nouvelles découvertes, l'on a lieu d'eſpérer, même dans les cas les plus embarraſſans, comme il eſt évident par ce qui a été dit au paragraphe 1316. Il avertit, que l'on rencontre la même difficulté dans l'accouchement, *ſi à cauſe de l'obliquité de la matrice, l'enfant reſte au paſſage, qui fait le coude;* mais nous allons en parler. Ainſi, aujourd'hui que l'art des accouchemens a fait des progrès & eſt plus parfait, nous pouvons conclure avec *Deventer*, (*d*) *que les enfans, vivans ou morts, doivent être tirés par la main ſeule de l'Accoucheur, ſans avoir recours à des inſtrumens meurtriers; parce qu'on a bien de la peine, comme il a été dit, à connoître certainement, s'ils ſont vivans ou morts.* Perſonne ne ſe repentira jamais, d'avoir traité un enfant mort dans un accouchement difficile, comme s'il étoit vivant; mais quelle peine, & quels chagrins n'éprouvent pas ceux qui ont la té-

(*d*) Nov. Lum. Obſtetric. Cap. XXXII. pag. 142.

mérité de déchirer avec le crochet un enfant vivant, pour le faire naître ainsi mutilé?

§. 1319. *Dès que l'on connoît que l'enfant est mort (1318.), il faut principalement le tirer par les pieds, s'il est possible, dans la crainte de la gangréne, de la syncope, & de la mort de la mere.*

Quand un enfant mort est encore dans les membranes fermées, il ne se corrompt pas sitôt; mais dès que les eaux ont percé, l'accès de l'air le fait bientôt tomber en putréfaction dans ce viscere chaud & humide. Mais lorsque la matrice embrasse de toutes parts un cadavre putréfié, il est à craindre, qu'elle n'en soit considérablement affectée, & que la résorbtion des sucs putrides n'occasionne de très-grands maux. Passant proche d'un animal noyé dont le ventre étoit ouvert dans le milieu de l'été, il en exhaloit une puanteur si insupportable, que j'en tombai presque en défaillance, quoique je fusse très-sain, robuste & dans la vigueur de l'âge; il n'est donc point surprenant que la syncope survienne, lorsqu'un cadavre pourrit dans la matrice d'une femme vivante. Il y a plus, la résorbtion

putride, cause une fievre de mauvais caractere, qui continuant même après la sortie de l'enfant mort, met la mere au tombeau. C'est pour cela que *Manningham* (*e*) a dit fort judicieusement: *Les femmes qui accouchent d'un enfant mort & corrompu, & qui sont attaquées de fievres continues, meurent presque toujours quelques jours après l'accouchement.* C'est pourquoi tous les Chirurgiens conviennent qu'il faut tirer l'enfant mort, le plutôt possible. *Mauriceau* (*f*) remarque, que les douleurs cessent, quand l'enfant est mort depuis quelque temps, ou que du moins, elles sont si foibles, qu'elles ne suffisent pas pour son expulsion. Il conseille alors des lavemens âcres, pour exciter les efforts du travail; & si ce moyen ne réussit point, il estime qu'il faut préférer la main de l'Accoucheur pour tirer le fœtus, à tous les remedes âcres & chauds, qui peuvent être très-nuisibles; ou ce sont des niaiseries, auxquelles un homme prudent ne peut accorder sa confiance.

On aime mieux sur-tout aujourd'hui tirer par les pieds un enfant mort, en le

(*e*) Art. Obstetric. Compend. pag. 23.

(*f*) Traité des Maladies des Femm. grosf. &c. Liv. II. Chap. XXX. Tom. I. pag. 342.

tournant s'il eſt dans une autre ſituation. C'eſt ce dont nous allons parler à l'article ſuivant. Mais quand la tête eſt enclavée, on ne peut la repouſſer, *Mauriceau* (g) preſcrit alors de ſe ſervir du crochet. Le forceps de M. *Levret* & le levier de *Roonhuyſen*, méritent la préférence à tous égards, & ſont moins effrayants que le terrible appareil des crochets. Il faut auſſi qu'un Accoucheur ait ſoin de ſa réputation & ne mette pas des Sages-femmes mal intentionnées, comme elles le ſont ſouvent, dans le cas de dire, que le Chirurgien a tué l'enfant, qu'il a tiré mort avec le crochet. Si l'on examine, la méthode qu'a recommandée *Hippocrate* (*h*) pour tirer le fœtus mort, l'on verra quels progrès l'on a fait en cette partie. Il a conſeillé de couper les mains & les bras, de couper la poitrine juſqu'au col, & de briſer les côtes, lorſque le fœtus eſt encore dans la matrice. Il ordonne dans un autre endroit, que l'Accoucheur ait un anneau au grand doigt, pour ſéparer les extrémités ſupérieures du col, pour ouvrir le ventre; enſuite il preſcrit d'ôter les inteſtins, & de

(g) Ibid. pag. 344.
(*h*) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. LXIX. Charter. Tom. VII. pag. 769. 770.

briser les côtes; afin que le petit corps du fœtus, tombant ainsi en ruine, puisse être plus facilement tiré. On trouve ailleurs de semblables préceptes & même de plus cruels encore (*i*).

Lorsqu'on tire l'enfant mort par les pieds, il arrive quelquefois, sur-tout s'il commence à tomber en putréfaction, que le col se rompt, tout le tronc étant déjà passé, & que la tête seule reste dans la matrice. Alors l'orifice de la matrice se contracte pour l'ordinaire sur la tête qui reste, & remonte avec elle, & même si haut, que le très-célebre *Simson* (*k*) a quelquefois introduit la main à la distance d'un pied avant que de pouvoir toucher la tête. Lorsque la tête est si éloignée de la vulve, il seroit dangereux d'employer les crochets, & si le volume de la tête est plus grand que la capacité du bassin, alors en la tirant, on meurtrit les parties molles qui se trouvent entre la tête de l'enfant, & les os du bassin; ce qui pourroit donner naissance à de grands desordres. C'est pour cela qu'il a regardé comme une chose fort avantageuse, si l'on pouvoit

(*i*) De Fœtus in utero mortui exsectione. Charter. Tom. XII. pag. 550.

(*k*) Medic. Essays and. Observ. Tom. V, part. 1. pag. 446.

diminuer le volume du crâne en ôtant le cerveau, & en ſéparant ou rapprochant les os de la tête. C'eſt pour l'exécution de ce projet, qu'il a imaginé un anneau (*l*), auquel eſt attaché un biſtouri : il applique cet anneau à la ſeconde phalange du doigt indicateur, de ſorte que le tranchant du biſtouri, regarde la paume de la main ; en fléchiſſant le doigt à la jointure du milieu, ce tranchant eſt parallele à la premiere phalange, & il eſt introduit ainſi avec la main, la tête étant ſaiſie avec le pouce & les autres doigts, enſuite on étend l'indicateur, & l'on enfonce le biſtouri dans la tête, l'on fait une ouverture à la faveur de laquelle on vuide le crâne & on tire les os avec les doigts. Il a obſervé qu'il y a quelquefois de la difficulté à ſéparer les os ; mais que cependant l'on y réuſſit, ſi l'on attend quelque temps. Il a par ce moyen vuidé le crâne, & ſéparé un des pariétaux, ſans pouvoir tirer la tête. La miſérable femme étant fatiguée par ces procédés, & le célebre *Simſon* perdant auſſi patience, reſta en repos pendant trois heures, au bout duquel temps, il vint à bout de ſéparer aiſément les os du crâne.

(*l*) Ibid. Tabul. IV. fig. 1. pag. 468.

Tels

Tels sont les principaux moyens auxquels on peut avoir recours dans cette fâcheuse circonstance.

Si l'enfant mort, ne peut être tiré, il se corrompra, il infectera le parties voisines, il se fera une résorbtion des sucs putrides, qui porteront bientôt la contagion dans les humeurs de la mere, & ainsi un peu plus tôt ou plus tard la mort a coutume de venir mettre fin à tant de maux. C'est pour cela, qu'*Hippocrate* a dit : (m) *Mais si une femme porte un enfant mort, qui n'ait pû sortir, & que sa matrice soit humide, sans contenir aucune humeur, & même lorsque la matrice est désséchée, l'enfant commence à enfler, ensuite ses chairs entrent en colliquation, en pourriture, & elles coulent au-dehors, enfin les os viennent, & quelquefois il survient à la mere une diarrhée, si la mort n'arrive auparavant.*

On sçait qu'un cadavre se gonfle, lorsqu'il est atteint de pourritures, & que le gonflement se manifeste sur-tout vers l'*abdomen*, suivant la judicieuse remarque d'*Hippocrate* : si les chairs corrompues laissent échapper une sanie putride, & que l'on ait eu soin d'administrer

(m) De Superfœtatione, Cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 862.

les antiſeptiques, pour empêcher que la corruption n'infecte les humeurs de la mere, on en a vû échapper à ces malheurs; on a vû les os ſortir ſucceſſivement, ou par le vagin ou par l'anus, après la ſéparation des ligamens par la pourriture, la partie du vagin & du *rectum* qui ſe touchent, étant ouverte par la gangrene; ce qui donnoit lieu par la ſuite, à la fâcheuſe incommodité de rendre les excremens toute la vie par le vagin. On trouve (*n*) dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, l'hiſtoire d'une femme, qui ayant fait une chute le cinquiéme mois de ſa groſſeſſe, eut une défaillance ſuivie d'une fievre conſidérable & d'une hémorrhagie utérine copieuſe, avec les efforts du travail: elle recouvra néanmoins la ſanté, au point de pouvoir reprendre l'exercice de ſes travaux accoutumés; le volume du ventre n'augmentoit, ni ne diminuoit: elle ſentoit de temps-en-temps des douleurs qui étoient toujours accompagnés d'hémorrhagies. Huit mois étant écoulés, tous ces maux augmenterent & finirent par un dévoiement conſidérable de matieres d'une odeur cadavéreuſe avec une

(*n*) Académ. des Scienc. *in*-4°. l'an 1746. Hiſt. pag. 43. 44.

ſi grande foibleſſe, qu'il ne reſtoit plus d'eſpérance pour la vie de cette femme d'ailleurs robuſte. Quelques jours après les membres du fœtus mort commencerent à ſortir par l'anus, les bras d'abord, enſuite le reſte, de ſorte qu'en huit jours, toutes ſes parties ſortirent par l'anus, excepté la mâchoire inférieure, qui vint plus tard. La malade ſe tira d'un auſſi grand danger.

On a quelquefois vû des fœtus morts ſortir du nombril, par petits morceaux. *Bartholin* (*o*) dit qu'il a obſervé ce cas ſur une femme qui croyoit être groſſe de deux enfans. Aux approches de l'accouchement, il ne parut rien après un travail de deux jours : au bout de ſix ſemaines, elle crut ſentir de nouveau le mouvement de ſes enfans, qui dura pendant cinq ans, en diminuant néanmoins peu-à peu. Enſuite le nombril ſe tuméfia, & ſe rompit, il en ſortit les premiers jours une eau limpide, & après du ſang & du pus, avec quelques petits os. Ainſi, il en ſortit ſucceſſivement par l'ouverture du nombril, qui reſta ouvert pendant ſept à huit ans. Il ſe fit dans la ſuite une autre ouverture au-deſ-

(*o*) Epiſtol. Medic. Centur. IV. pag. 99.

ſous, par laquelle ſortoient tous les jours avec grande douleur, les autres parties oſſeuſes.

Bartholin en a conſervé pluſieurs dans ſon Cabinet. D'autres Auteurs ont obſervé la même choſe (*p*). Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on penſe, que les fœtus qui ſortent ainſi en entier, ou par morceaux, étoient hors de la cavité de la matrice. Une femme eut après le terme ordinaire de la groſſeſſe un travail très-pénible ſans pouvoir accoucher; elle étoit tourmentée de fievre, de douleurs au bas-ventre, de coliques, d'Aphtes, & d'autres cruels ſymptomes: enſuite l'on vit au-deſſus du nombril de petites véſicules qui annonçoient une gangrene prochaine. Il en ſortit beaucoup d'humeurs & une portion du cordon ombilical gangrené & très-fétide. Dix jours après, la main gauche du fœtus ſe préſenta juſqu'au pli du coude, à travers les tégumens du bas-ventre déjà gangrenés : au bout de deux jours, on tira, par le moyen d'une inciſion prudemment pratiquée, un fœtus aſſez grand, entier & fétide. L'on eut beaucoup plus de peine à tirer le placenta, qui n'étoit

(*p*) Medic. Eſſais, Vol. V. part. 1. p. 442.

point inhérent à la matrice, mais à la trompe de Fallope ou à l'ovaire du côté gauche. Cette femme cependant recouvra parfaitement la santé après une maladie aussi grave: les Chirurgiens & les Médecins qui en prirent soin, eurent la satisfaction de voir la plaie se cicatriser, il ne resta plus de nombril (*q*). J'ai rapporté ce cas par préférence, parce que j'ai connu tous les Chirurgiens & les Médecins qui s'y sont trouvés, & qu'il n'est pas permis de revoquer en doute leur probité & leur sçavoir.

Quoique pour l'ordinaire le cadavre du fœtus qui reste dans le corps de la mere, se corrompe & soit souvent sorti par petits morceaux & par différents endroits; cependant plusieurs observations rares prouvent qu'il y reste quelquefois plusieurs années sans se corrompre, & sans causer à la mere d'autre incommodité que la pesanteur. Une femme de Sens (*r*) morte dans sa soixante-huitiéme année, avoit porté un fœtus mort pendant vingt-sept ans. Elle vé-

(*q*) Cornel, Trioen. Observat. Medic. Chirurg. fascic. pag. 64. & seq.

(*r*) Maur. Cordaci Rhemi. Comment. VII. in Lib. I. Hippoc. de Muliere apud Spach. in Gynæc. pag. 740.

cut long-temps stérile, & à la quarantieme année, elle s'apperçut des signes ordinaires de grossesse : les regles se supprimerent, elle sentit le mouvement de l'enfant au temps accoutumé, les mammelles se gonflerent. Le travail commença au terme, avec une suppression d'urine qui dura quelques jours, après quoi, elle coula en abondance. L'on crut que les eaux avoient percé, & qu'il étoit sorti en même-temps un caillot de sang. Ensuite les mammelles tomberent. On sentoit à peine, & même point du tout les mouvemens de l'enfant; l'accouchement n'arriva point. Cette misérable femme fut obligée de passer trois ans dans son lit, & de traîner jusqu'à la mort une vie languissante, se plaignant toujours de la tumeur, de la dureté, & de la pesanteur qu'elle sentoit dans le bas-ventre, à raison des différens mouvemens du corps du fœtus, qui tomboit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Elle avoit presque perdu l'appétit, qu'elle tâchoit d'exciter de temps-en-temps par des mets accommodés au vinaigre, & en buvant du verjus. Enfin elle mourut, après avoir tant souffert pendant vingt-sept ans. D'habiles Chirurgiens firent l'ouverture du cadavre,

ils trouverent la matrice ridée & de différentes couleurs; mais dure comme une écaille d'huitre. L'on eut beaucoup de difficulté à dissequer une matrice de cette consistance; on trouva dans la cavité un enfant couché en travers & ramassé en peloton. Les Chirurgiens frappés de ce phénomene, appellerent des Médecins pour en être témoins, & pour examiner aussi l'état des choses; ils tirerent toute la masse, pour la porter chez eux. Ils trouverent un fœtus dont la hanche droite, les fesses, & une partie de l'épine du dos étoient tout-à-fait confondues avec la surface cave de la matrice. Les os du crâne étoient minces, mais fermes & luisans comme de la corne, & la peau de la tête étoit garnie de cheveux en plusieurs endroits. La main gauche étoit si fermement rapprochée du poignet, & l'extrémité des doigts si attachée à la paume, qu'ils ne faisoient réellement qu'un seul & même corps vraiment pierreux, quoiqu'ils parussent distingués entre eux. La main droite, qui fut coupée au poignet par inadvertence, & laissée dans le corps de la mere, étoit étendue sur le nombril. En général, *on eut pris ce fœtus à la vue*

& au toucher, pour l'ouvrage de quelque Phidias, qui auroit fait ſortir de l'yvoire ou du marbre, la plus parfaite image d'un embryon d'un âge mûr, la maſſe de ce petit corps ne s'étant nullement affaiſſee à cauſe de ſa dureté, & ayant conſervé ſa peau luiſante & toute ſa ſymmetrie. Les parties intérieures, tous les viſceres, le cœur & le cerveau étoient dans leur état naturel, excepté qu'elles s'étoient extraordinairement endurcies, (moins cependant que les externes) de ſorte que ce petit corps, aujourd'hui découvert, n'eſt menacé ni de pourriture, ni de vers. Mille témoins ayant vû & touché ce fœtus, il ne peut reſter aucun doute ſur la vérité du fait. Au reſte on en a conſervé la figure, quoiqu'aſſez mal faite (*s*).

On trouve (*t*) dans les Mémoires de l'Academie des Sciences, une autre hiſtoire d'un fœtus, qui reſta pendant quarante-ſix ans dans le ventre de la mere. Cette femme à l'age de quarante-huit ans, eut tous les ſignes de la groſſeſſe, & enfin elle eut pendant ſept ſemaines

(*s*) Maur. Cordaci Rhem. Comment. VII. in Lib. I. Hippoc. de Muliere apud Spach. in Gynæc. pag. 478.

(*t*) Académ. des Scienc. l'an 1721. Hiſt. pag. 43.

les douleurs du travail, que l'usage des bains fit cesser, mais le bas-ventre resta enflé, sans douleur, elle ne sentoit d'autre incommodité que la pesanteur. Elle accoucha dans la suite de deux enfans sains, & vécut encore quarante ans après la mort de son mari, & se croyant toujours grosse, elle voulut qu'on l'ouvrît après sa mort.

Un Chirurgien le fit & tira du bas-ventre un globe assez considérable, qui étoit fort dur & qu'il ouvrit pour cette raison avec une hache. Etant destiné pour le Cabinet du Duc de *Wirtemberg*, on laissa ce globe dans cet état. Le célebre *Camerer* Professeur en Médecine de Tubingue, distingua par la fente faite avec la hache, un fœtus renfermé dans ce globe, la tête de ce fœtus étoit difforme, & la poitrine fort applatie; & quoiqu'il fût encore assez flexible, il n'étoit cependant point fétide. Son enveloppe étoit fort dure, & paroissoit cartilagineuse & même osseuse dans toute sa circonférence, excepté dans la partie par laquelle elle étoit adhérente à un certain endroit du bas-ventre: là, il y avoit plus de mollesse & l'on voyoit que cette partie avoit contracté des adhérences avec une chair épaisse & rou-

ge. Le célébre *Camerer*, crut avec raiſon, que ce fœtus conçu dans l'une des trompes, y avoit pris ſon accroiſſement, la mere ayant par la ſuite mis encore deux enfans au monde.

Ce fœtus, apporté à Paris par ordre du Duc de *Wirtemberg*, a été vû par M. Morand, (*u*) qui rapporte l'hiſtoire d'un fœtus mort, & porté pendant 31 ans : on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pluſieurs choſes qui méritent d'être lues, ſur les fœtus qui ont reſté long-temps dans le corps de leur mere.

§. 1320. *Il faut ramener l'enfant dans la ſituation au moyen de laquelle on puiſſe le tirer, ou par la tête, ou principalement par les pieds.*

Nous avons dit au §. 1317, quelle doit être la ſituation de l'enfant dans l'accouchement naturel. Ainſi, s'il eſt tellement ſitué, qu'il ſe ferme la porte à ſoi-même, alors il faudra changer cette ſituation, & la ramener à la naturelle. On doit ſur-tout avertir de ceci, pour ne jamais adminiſtrer des remedes ſtimulans chauds dans l'accouchement

(*u*) Académ. des Scienc. l'an 1748. *in*-4°. Mem. pag. 113.

difficile par cette cauſe. La femme en travail, les aſſiſtans, & les Sages-femmes ignorantes les demandent avec empreſſement. Il eſt cependant certain, que quand le fœtus eſt dans une ſituation qui l'empêche de paſſer, les douleurs ſont d'autant plus nuiſibles à la mere & à l'enfant, qu'elles ſont plus fortes & plus fréquentes. Un Accoucheur prudent préferera un cordial rafraîchiſſant, aux remedes ſtimulans chauds, & cela pour paroître ordonner quelque choſe, afin d'encourager la femme qui ſe plaint, lorſqu'on diſpoſe tout pour changer par une opération ſalutaire la mauvaiſe ſituation de l'enfant en une meilleure. Il eſt très-utile de ſçavoir d'abord, que l'enfant eſt mal ſitué. Quand dans l'accouchement naturel il pouſſe avec ſa tête contre l'orifice de la matrice, celui-ci ſe dilate peu-à-peu pendant les douleurs du travail, les membranes poſées devant la tête de l'enfant, commencent à ſe tuméfier par la collection des eaux, & elles forment une tumeur ronde, tendue, tant que dure la douleur, & plus flaſque, lorſqu'elle ceſſe. C'eſt ainſi qu'inſenſiblement, l'orifice ſe dilate de plus-en-plus par une force égale, & que les choſes ſe diſpoſent, pour

un accouchement heureux. C'eſt pour cela que les habiles Maîtres dans l'Art des accouchemens avertiſſent les Sages-femmes, de ne pas déchirer trop-tôt les membranes lorſque les eaux commencent à s'amaſſer, avant que l'orifice de la matrice, ſoit ſuffiſamment dilaté. Car il arrive quelquefois que dans l'accouchement heureux, le fœtus vient enfermé dans ſes membranes. Dès que les eaux les ont aſſez diſtendues, & que l'orifice de la matrice eſt aſſez dilaté, pour permettre à la tête de l'enfant, qui eſt derriere les eaux, de tomber ſur l'orifice, & de remplir toute ſon étendue, alors les eaux pourront percer, ce qui devient aiſé, ſi dans le temps d'une douleur, la Sage-femme preſſe avec le doigt les membranes tuméfiées, ou les tord. Mais ſi ces membranes réſiſtent trop, on peut les inciſer, mais avec précaution, parce que la tête de l'enfant ſuit ſouvent de fort près, lorſque les eaux percent. *Moſchion* (*v*) regarde comme une cauſe de l'accouchement difficile, la rupture prompte des membranes trop minces, & l'écoulement de l'humeur deſtinée à lubrifier le paſſage du fœtus.

(*v*) Spach. Gynæc. pag. 19. 150.

Mauriceau & d'autres Accoucheurs ont fait la même remarque.

Mais si la matrice est bien située, c'est-à-dire, si son orifice répond directement au vagin, & que les eaux forment une poche oblongue & pointue, c'est une marque que l'enfant est mal situé, & qu'il ne présente point la tête la premiere. Quelquefois cependant, elle n'est pas fort éloignée de l'orifice, alors il prescrit ce qui suit (*x*) : *Si l'on trouve la matrice bien située, & les eaux formant une tumeur oblongue, si l'on peut jusqu'à un certain point toucher tantôt la main, tantôt le pied, ou même la tête, alors il n'y a point de temps à perdre, jugeant que les eaux prononcent assez, & sentant en quelque façon la tête, il faut déchirer promptement les membranes, & sur le champ diriger la tête vers l'orifice, en éloignant tout ce qui pourroit s'y opposer, comme les mains, les pieds, le cordon ombilical; ce qui pour lors ne sera pas difficile; parce qu'il y a assez d'espace. La tête étant par ce moyen mise au passage, la Sage-femme n'a point à appréhender, qu'elle reculera; car après l'écoulement des eaux, l'enfant n'a point d'es-*

(*x*) Deventer Nov. Lum. Art. Obstetric. Cap. XL. p. 177.

pace pour ſe tourner dans une matrice droite ; parce qu'en ſe contractant ſur le champ, elle comprime l'enfant de toutes parts. Et même quand il y a long-temps que les eaux ſe ſont écoulées, elle ſe reſſerre tellement, qu'il eſt difficile de retourner l'enfant & de lui faire prendre une autre ſituation. Tous ceux qui ont écrit ſur l'Art des accouchemens, ſe plaignent de cette difficulté, & avertiſſent très-ſoigneuſement les Sages-femmes, d'appeller promptement un habile Accoucheur, ſi elles préſument ne pouvoir venir à bout de l'accouchement. Car l'enfant eſt en danger, la mere s'affoiblit, s'il y a long-temps que les eaux ſe ſoient écoulées, avant que l'on ait tenté de retourner l'enfant, & il faut employer pour cela plus de force lorſque la matrice eſt reſſerrée & ſeche.

Les Anciens ont cru que le fœtus eſt aſſez mobile dans la matrice, c'eſt pour cela qu'ils ont cru changer la mauvaiſe ſituation de l'enfant, en ſecouant tout d'un coup & aſſez fortement la femme en travail. Ainſi *Hippocrate* (*y*) eſſayant de retourner le fœtus, afin qu'il préſentât la tête ſuivant l'ordre naturel, donne

(*y*) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. LXVIII. Charter. Tom. VII. pag. 769.

ce conseil : *Il faut étendre quelque chose de mol, sous les hanches de la femme couchée, mettre aussi quelque chose sous les pieds du lit, afin d'élever ses pieds ; mais que les hanches soient plus hautes que la tête, sous laquelle il ne doit point y avoir de traversin. Il faut avoir attention à toutes ces choses, & lorsque l'enfant aura été repoussé, il faut le tourner çà & là, après avoir retiré ce qui avoit servi à élever les pieds du lit & les hanches de la femme qui doivent être mis dans leur situation ordinaire, & l'on remettra le traversin sous la tête.* Il est assez évident qu'*Hippocrate* a tenté par ce moyen de changer la mauvaise situation de l'enfant en une naturelle ; mais a-t-il voulu rendre cette situation naturelle, en ôtant les appuis pour soulever le lit & élever les pieds de la femme, & en excitant une certaine secousse ; ou bien a-t-il pensé avoir obtenu la situation naturelle, en retirant toutes ces choses ? C'est ce qui peut paroître douteux. Car *Cornarius* a rapporté à la situation de l'enfant ces paroles, ἐς κατα φύσιν καθίςασθαι. Mais *Foesius* & *Chartier* ont cru qu'elles regardoient plutôt le rétablissement de la mere dans son ancienne position. *Hippocrate* paroît faire voir en d'autres

endroits, qu'il a attendu des ſecouſſes de la mere en travail, le changement de ſituation de l'enfant; car dans le Chapitre précédent (z) il eſſayoit d'avancer l'accouchement par une ſemblable ſecouſſe, tandis que les douleurs preſſoient. Outre cela il dit ailleurs, (a) lorſque l'enfant eſt en travers: *Il faut ſecouer la femme en travail de cette maniere; on la mettra ſur un drap fin, on couvrira ſes parties avec un autre, les jambes & les mains ſeront auſſi couvertes avec un linge fin. Deux femmes prendront chacune une jambe, & deux autres chacune une main, & la ſecouant enſuite fortement au moins dix fois, après quoi, on remettra la femme dans ſon lit, de maniere qu'elle ait la tête en bas, & les jambes en haut, & que toutes les femmes prennent les jambes, l'agitent ſouvent dans ſon lit, en repouſſant vers les bras, afin que le fœtus ſecoué ſe tourne dans un plus grand eſpace, & puiſſe ſortir naturellement.*

L'on a dit ci-deſſus, que le fœtus eſt aſſez mobile, & qu'il touche tantôt une partie de l'orifice de la matrice, tantôt

(z) De Fœtus in utero mortui exſectione, Charter. Tom. XII. pag. 551.

(a) Ibid. pag. 768.

une autre, lorſque les eaux n'ont point encore percé. *Deventer* (*b*) confirme la même choſe, & avertit en même temps les Sages-femmes, *que ces enfans ainſi mobiles ſe préſentent rarement dans une ſituation droite.* Mais après l'écoulement des eaux, la matrice reſſerrée comprime de toutes parts le fœtus, & l'on ne peut aiſément par aucune ſecouſſe changer ſa ſituation. Outre cela, il eſt à craindre que ces violentes ſecouſſes, ne détachent le placenta, & n'occaſionnent quelque hémorrhagie conſidérable. C'eſt pourquoi cette méthode des Anciens eſt abſolument proſcrite, & l'on préfere à juſte titre la main intelligente d'un habile Accoucheur, pour ramener la mauvaiſe ſituation de l'enfant à une naturelle, au moyen de laquelle il puiſſe ſortir, la tête la premiere, ou ſi cela ne ſe peut, être tiré par les pieds.

Car lorſque l'enfant eſt mal ſitué dans la matrice, il ne peut pas toujours être ramené à une ſituation aſſez favorable, pour préſenter la tête ; cela n'aura lieu, que quand la tête ne ſera pas fort éloignée de l'orifice de la matrice, de maniere que la main de l'Accoucheur puiſſe

(*b*) Nov. Lum. Art. Obſtetric. Cap. XL. p. 176.

la toucher & la faire changer de situation. *Mauriceau* (c) étoit irrité contre les Médecins qui donnoient pour précepte général, de changer la mauvaise situation, de maniere qu'elle devînt tout-à-fait naturelle, puisque cela est le plus souvent impossible & qu'on ne peut le tenter sans exposer la vie de la mere & de l'enfant. C'est pour cela, qu'il a posé pour regle générale dans l'Art des accouchemens, que dans toutes les mauvaises situations, on doit tirer l'enfant par les pieds. L'on se soumet aujourd'hui à la décision de ce Maître en Chirurgie, si distingué par ses profondes connoissances dans l'Art des accouchemens.

Si un enfant présente les pieds d'abord, on regarde actuellement cette situation comme un accouchement contre nature; mais les habiles Accoucheurs ne le croyent pas difficile; puisqu'il est certain, qu'il se termine assez promptement, & sans danger pour la vie de la mere, ni pour celle de l'enfant, si le reste est dans l'ordre naturel. Voici ce que dit *Moschion* (d) : on pré-

(c) Traité des Maladies des Femm. grosſ. Liv. II. Cap. XXI. pag. 314.

(d) Harm. Gynæc. pars prior. Cap. XI. Spach. Gynæc. pag. 10.

fere aux autres positions de l'enfant, *celles où il présente la tête, de maniere qu'on la trouve dirigée vers l'orifice de la matrice, les mains jointes aux côtés & aux cuisses. La meilleure situation après celle-ci, est lorsqu'il descend les pieds joints & opposés à l'orifice de la matrice, & les mains allongées le long des côtés.*

Il est cependant vrai, que quand on tire un enfant par les pieds, les mains & les bras peuvent à peine rester étendus le long des côtés, ils s'élevent en haut, tandis que le tronc passe par l'orifice de la matrice. Ainsi les bras doivent venir avec la tête, & ils rendent son passage plus difficile. *Deventer* (e) avoue que tous les Auteurs ont demandé, *que les bras successivement allongés soient posés le long du corps: pour moi je pense le contraire, d'après mon expérience en cela, & en beaucoup d'autres choses; c'est pourquoi je conseille de laisser les bras avec la tête, pour les faire sortir ensemble. La femme, je l'avoue, est obligée de faire de grands efforts pour l'exclusion de l'enfant; mais c'est un petit nuage, qui doit bientôt passer, &c.* Ensuite il ajoute: *Cela m'a toujours réussi, je tiendrai donc toujours*

(*e*) Nov. Lum. Art. Obstetric. Cap. XL. pag. 198.

pour cette pratique, parce que l'on ne court point le danger de séparer la tête d'avec les épaules, ce qui est très-souvent arrivé à Paul Portal & à d'autres, comme ils l'avouent eux-mêmes : cela n'est point étonnant ; car les bras étant tirés le long du corps, l'orifice de la matrice contracté & fermé comme un laq, étrangle assez souvent l'enfant, ou s'il est déja mort & très-petit, la tête se sépare aisément du col, elle reste dans la matrice, & l'on est obligé par la suite de la tirer avec le crochet.

Si cependant la tête de l'enfant a un grand volume, ou que l'enfant soit gros, il est certain qu'il faut employer une force assez considérable; pour que la tête puisse passer avec les bras ; ce qui assurément ne paroît pas sans danger. Mais dès que le contraire arrive, on pourroit tenter cette méthode. C'est pourquoi nous voyons que de très-habiles Maîtres qui ont écrit après *Deventer*, ont conseillé de tirer les bras, lorsque l'enfant est emmené jusqu'aux aisselles, quoiqu'ils disent que cela doit se pratiquer le plus souvent, mais pas toujours (*f*).

(*f*) Levret, Art des Accouch. pag. 116. Crantz Emleitung. in die Hebammenkunst. pag. 62.

M. *Levret* (g) a obſervé, que ſur vingt enfans qui ſont ſitués obliquement dans la matrice, on en trouve à peine un qui panche vers le côté gauche de la matrice. Il n'a pas encore pû en découvrir la cauſe.

§. 1321. *Cela ſe fait 1°. par la poſition convenable de la mere, 2°. par le changement de ſituation de l'enfant.*

1°. On peut conſidérer ſous deux aſpects la ſituation de la femme, ou en tant qu'elle favoriſe l'accouchement naturel, afin que l'enfant puiſſe ſortir plus facilement; ou en tant que changeant la mauvaiſe ſituation de la mere, l'art s'efforce de corriger la mauvaiſe poſition de la matrice, ou de procurer une plus grande facilité pour pouvoir changer la mauvaiſe ſituation de l'enfant. Dans l'accouchement naturel, il faut que la Sage-femme puiſſe commodément introduire ſes mains pour ſecourir la femme en couche, & que rien n'empêche le coccyx de reculer, lorſque l'enfant paſſe. Comme il y a pluſieurs de ces ſituations, on obſerve une aſſez grande diverſité dans divers pays, & les femmelettes n'abandonnent pas ai-

(g) Art des Accouch. pag. 105.

ſément leur routine. M. *Levret* (*h*) dit fort judicieuſement, que dans toutes les ſituations, on peut terminer l'accouchement, s'il eſt tout-à-fait naturel. *Latone* embraſſant un palmier, s'agenouilla ſur un tendre gazon, & accoucha ainſi de *Phœbus* (*i*). *Mauriceau* (*k*) dit que les femmes de campagne préférent cette ſituation. D'autres veulent un ſiége fait pour les femmes en travail, l'on en trouve la figure dans *Deventer* (*l*). *Mauriceau* (*m*) & pluſieurs autres Chirurgiens, aiment mieux que les femmes accouchent dans un lit, afin qu'elles puiſſent ſe repoſer immédiatement après que l'accouchement eſt terminé, & qu'on ne ſoit point dans le cas de les tranſporter de leur chaiſe au lit. On garnit le lit de draps pliés, pour pouvoir ôter le ſang & les autres ordures. Chez les gens aiſés, on a coutume d'avoir deux petits lits l'un près de l'autre, pour pouvoir mettre la femme commodé-

(*h*) L'Art des Accouch. pag. 110.

(*i*) Homer. in Hymn. in Apollin. Spondan. pag. 347.

(*k*) Traité des Maladies des Femm. groſſ. Liv. II. Chap. VII. pag. 244.

(*l*) Novum Lum. Obſtetric. Cap. XXVI. pag. 90.

(*m*) Ibidem.

ment quelques heures après l'accouchement, dans un lit propre, ſec & chaud, & qu'elle ne ſoit point obligée de coucher dans l'ordure. On recommande en outre pour terminer l'accouchement, un lit dur, de peur que dans un plus mol, il ne ſe faſſe une foſſe qui empêche le coccyx de reculer, & la Sage-femme d'agir commodément. *Mauriceau* (*n*) conſeille un matelas de crin, au lieu d'un lit de plume. M. *Levret* (*o*) preſcrit la même précaution dans l'accouchement difficile, qui doit ſe terminer par la main de l'Accoucheur; & après il faut mettre la femme dans un lit mol. *Moſchion* (*p*) a fait cette utile remarque en preſcrivant qu'on fît deux lits, dont l'un plus dur, doit ſervir lorſque la femme accouche dans un lit, l'autre plus mol pour ſe repoſer des fatigues qu'elle a endurées.

La matrice d'une femme groſſe ſe diſtend, comme l'on ſçait, peu-à-peu & de plus en plus, & elle monte dans la cavité du bas-ventre par-deſſus le pubis. Ceci regarde principalement ſon

(*n*) Deventer. Nov. Lum. Obſtetric. Cap. XXVI. pag. 90.
(*o*) L'Art des Accouch. pag. 113.
(*p*) Spach. Gynæc. pag. 4. n°. 48.

fond qui est sa partie supérieure, & qui monte quelquefois jusqu'à l'estomac. L'on comprend aisément que la matrice ainsi distendue, peut dans le bas-ventre pancher vers l'un ou l'autre côté, ou tomber en devant, si le bas-ventre y est déterminé par la très-mauvaise habitude qu'ont les femmes grosses de se serrer dans des corsets étroits, & d'empêcher ainsi la matrice de monter librement. M. *Levret* (q) remarque avec raison que le fond de la matrice ne peut tomber en arriere; la colomne des vertebres qui promine à cet endroit naturellement en devant, s'y oppose: cela ne pourroit donc avoir lieu que quand l'épine mal conformée, fait prominer en dehors les vertebres des lombes. Il est évident que le fond de la matrice déclinant ainsi, son orifice tourne du côté opposé, & ne répond point directement au vagin, ce qui peut rendre l'accouchement difficile.

Les Anciens ont reconnu cette déviation de la matrice, & l'ont regardée comme la cause de la suppression des menstrues; quand l'orifice de la matrice ne répondant pas directement au vagin, est tellement serré par sa position obli-

(q) L'Art des Accouch. pag. 37.

que

que contre les parties voisines, que son ouverture se rétrécit, ou même se bouche en entier. Si la suppression des menstrues peut venir de cette cause, il est certain qu'elle peut rendre l'accouchement difficile. *Moschion* (r) a décrit la différente déviation du col & de l'orifice de la matrice, & avertit les Sages-femmes qu'elles peuvent la reconnoître par le toucher, & il rapporte les différents symptomes qui l'accompagnent, à raison de la pression qu'exerce l'orifice de la matrice sur telle ou telle partie. Il est vrai qu'avant que *Deventer* eût écrit, les Auteurs avoient rarement ou même n'avoient point du tout parlé de la mauvaise situation de l'orifice de la matrice, comme cause de l'accouchement difficile; qu'ils n'avoient point approfondi cet objet très-intéressant, & qu'ils n avoient reconnu que la mauvaise situation de l'enfant dans la matrice: c'est pour cela qu'il dit avoir donné son livre intitulé, *Nouvelle Lumiere pour les Accoucheurs*, & il se plaint (s) que la plûpart ne regarderont pas son sentiment comme fort digne de foi, & que des railleurs en riront & le rejetteront comme faux & nouveau.

(r) Spach. Gynæc. pag. 18. n°. 141.
(s) Deventer, Cap. XI. pag. 47.

Dans la ſuite les meilleurs Auteurs qui ont écrit ſur l'Art des Accouchements, l'ont confirmé, & M. *Levret* (*t*) a regardé le lieu où s'attache le placenta, comme la principale cauſe de l'obliquité de la matrice : car quoiqu'il s'implante pour l'ordinaire au fond, ou à la partie poſtérieure de la matrice, il eſt néanmoins conſtant, par nombre d'obſervations, qu'il peut s'implanter partout dans la cavité de la matrice, ſans en excepter même la circonférence de ſon orifice. Le placenta ayant ſept à huit pouces de diamétre & un pouce d'épaiſſeur, il eſt évident que la ſubſtance de la matrice à laquelle il eſt attaché, augmente en maſſe ; ainſi le fond de cet organe libre dans le bas-ventre, penchera du côté où le placenta eſt attaché, ſuivant les loix de la gravité, & le col & l'orifice de la matrice pour la même raiſon, ſe porteront vers la partie directement oppoſée. Ainſi, ſi le placenta eſt attaché à la partie latérale droite de la matrice, ſon fond penchera vers la région iliaque droite, & ſon col ſera à la partie oppoſée. Il eſt donc évident que la matrice ne correſpond directement au

(*t*) Traité des Accouchemens, pag. 36. & ſuiv.

bassin, que quand le placenta est attaché à son fond ou à sa partie postérieure, si la femme est bien conformée : la même chose arrivera, si le placenta est implanté à l'orifice, ce qui arrive rarement; & alors il survient presque toujours une hémorrhagie sur la fin de la grossesse.

Hippocrate (*u*) a indiqué quelque chose de semblable, lorsqu'il a dit : *Si l'arriere-faix sort de la matrice avant que l'enfant commence à sortir, la femme accouche difficilement, & le danger est grand, à moins que la tête ne vienne la premiere.* Car si le placenta, attaché à l'orifice de la matrice, sort devant, il arrive une hémorrhagie considérable & dangereuse; mais lorsque la tête de l'enfant suit immédiatement & bouche l'orifice de la matrice, elle empêche le sang de couler. On lit dans le texte χωρίον, qu'on a coutume de prendre pour la membrane externe du fœtus; mais *Galien* (*v*) nous avertit que l'on doit par ce mot entendre l'arriere-faix (τὰ ὕστερα) sous lequel nom on comprend aussi le placenta.

(*u*) De superfœtatione, Cap. 1. Charter. Tom. VII. pag. 861.

(*v*) Comment. in Aphor. XLIX. Sect. V. Chart. Tom. IX. pag. 224.

Souvent on peut découvrir cette déviation de la matrice dans une femme grosse, par la vûe & par le toucher, lorsque la matrice biaisant de l'un ou de l'autre côté, éleve le ventre & y fait une plus grande tumeur. Les femmes même ont coutume de dire alors, qu'elles portent leur enfant à droite ou à gauche, y sentant un plus grand malaise à cause de la compression ou du tiraillement des parties voisines, & les mouvemens de l'enfant se faisant plus appercevoir du côté vers lequel l'orifice de la matrice penche. Il est fort utile de le sçavoir, afin de pouvoir y remédier au temps de l'accouchement, en changeant la situation de la femme : car l'on a toujours lieu de s'attendre à un accouchement difficile, si l'orifice de la matrice ne répond pas directement au vagin, & même il sera quelquefois tout-à-fait impossible de le terminer, tant que l'on ne changera pas la position du fond de la matrice : car s'il est tombé en devant, le col & l'orifice feront un angle droit avec le vagin, & le col de la vessie sera comprimé au point que l'urine ne pourra sortir. On peut consulter les ouvrages de *Deventer* (*x*) & de M. *Levret* (*y*) sur

(*x*) Cap. XLVI. & seq. pag. 202. &c.
(*y*) L'Art des Accouchem. pag. 103. 110.

les moyens qu'il convient d'employer pour changer la ſituation du fond de la matrice. Le premier de ces Auteurs s'eſt aſſez étendu ſur cette matiere, & le ſecond y a ajouté d'excellentes réflexions.

2°. La ſituation de l'enfant eſt naturelle, lorſqu'il ſort la tête la premiere, ayant la face tournée vers l'os ſacrum de la mere. Dès que la poſition de l'enfant dans la matrice s'éloigne de celle-ci, il faut la changer, ſi on le peut, comme je l'ai dit; ou ſi la tête eſt trop éloignée de l'orifice de la matrice, il faut chercher les pieds, & les ſaiſir adroitement pour tirer l'enfant; c'eſt ce que les Accoucheurs appellent *tourner* l'enfant. Il arrive quelquefois qu'il préſente les pieds les premiers, & quelquefois auſſi on diſtingue par le toucher d'autres parties à l'orifice de la matrice.

L'on comprend aiſément qu'il eſt néceſſaire de diſcerner les parties qui ſe préſentent, pour que l'Accoucheur dirige ſa main introduite dans la matrice pendant qu'il cherche les pieds. On peut encore conſulter les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, pour ſçavoir quels moyens on doit mettre en uſage, & quelles précautions l'on doit prendre

pour *retourner* l'enfant ; M. *Levret* (z) ſur-tout a détaillé toutes ces choſes avec grand ſoin. Il ne me paroît pas que ce ſoit ici le lieu d'entrer dans ces détails. Lorſqu'on eſt aſſuré que l'enfant eſt mal ſitué dans la matrice, & que l'orifice eſt déjà ouvert, il faut ſur le champ retourner l'enfant ; ce qui deviendra bien plus difficile, s'il y a long-temps que les eaux ſe ſont écoulées, & que la matrice ſoit reſſerrée & ſéche.

Lorſque l'enfant eſt né, la mere n'eſt pas encore délivrée : car les membranes qui renfermoient l'enfant, le cordon ombilical & le placenta ſont encore attachés à la cavité de la matrice. Tous ces corps doivent ſortir, afin que la matrice puiſſe ſe contracter, ſes vaiſſeaux gorgés de ſang ſe vuider, & reprendre peu-à-peu ſon volume ordinaire. Les Grecs appelloient cet aſſemblage τὰ ὕστερα, d'autres lui ont donné le nom de *Secundinæ*, arriere-faix, comme qui diroit ſecond accouchement ; parce que quelquefois la ſortie de l'arriere-faix préſente d'aſſez grandes difficultés ; il faut donc y employer beaucoup de prudence. Comme ces corps deviennent étrangers &

(z) L'Art des Accouchem. pag. 113. 127. Crantz Hebammenkunſt.

n'ont plus d'usage quand l'enfant est né, plusieurs Auteurs ont pensé qu'il falloit promptement en débarrasser la matrice. Ainsi *Mauriceau* (*a*) ordonne que l'on tire l'arriere-faix le plutôt qu'il est possible, même avant qu'on ait lié & coupé le cordon ombilical. *Dès que la Sage-femme a reçu l'enfant en bonne santé, qu'elle introduise sur le champ la main dans la matrice pour tirer l'arriere-faix, avant que la veine ombilicale ait été liée ou coupée.* Il donnoit la préférence à cette méthode, parce qu'immédiatement après l'accouchement, l'orifice de la matrice ouvert & la matrice qui n'est point encore entrée en contraction, permet l'introduction de la main de l'Accoucheur, sans que l'on soit obligé d'employer de la force, ni de causer de la douleur à la femme : ainsi l'on ne s'expose pas au danger d'entraîner le fond de la matrice, en tirant le cordon ombilical ; & on peut en même temps détacher aisément le placenta, si ses adhérences sont trop fortes ; & s'il y a dans la matrice une mole, des caillots de sang, ou des portions de membranes déchirées, on pourra em-

(*a*) Traité des Maladies des Femmes groff. Liv. II. Chap. VIII. pag. 248.

mener peu-à-peu tous ces corps en retirant la main; il y auroit à craindre qu'y séjournant trop long-temps, la putréfaction ne s'en emparât. Outre cela *Mauriceau* croyoit par la même occasion, pouvoit redresser la matrice située obliquement, c'est pourquoi il ne retiroit pas tout de suite sa main; ou si en tirant l'arriere faix, il l'avoit fait, il l'introduisoit de nouveau, & la laissoit dans la matrice, jusqu'à ce qu'elle se fût contractée. Il assure que cette méthode lui a réussi.

D'autres Auteurs, dont l'autorité est fort respectable, conseillent de ne pas trop se presser, ils aiment mieux que la matrice, après la sortie de l'enfant, se contracte un peu, avant que de tenter l'extraction du placenta. C'est l'avis du très-célebre *Alexandre Monro* (*b*); & M. *Levret* (*c*), si distingué par ses connoissances en ce genre, avertit que l'on ne doit point essayer à tirer le placenta, à moins que l'on ne soit assuré qu'il est disposé à venir sans difficulté.

L'on croit qu'il a cette disposition s'il sort du sang avant l'accouchement,

(*b*) Medic. Essays and. Observat. Vol. II. n°. XI. pag. 241.

(*c*) L'Art des Accouchem. pag. 127. 128.

dans l'accouchement, ou immédiatement après la sortie de l'enfant : car cela fait voir que le placenta est détaché en tout ou en partie. Car quoique toute la circonférence du chorion tienne à la matrice, & qu'il y ait entre la matrice & le placenta une communication manifeste de vaisseaux, de la rupture desquels il sort un peu de sang aux approches de l'accouchement, lorsque les eaux sont prêtes à percer; il y a cependant outre cela des vaisseaux très-considérables à l'endroit où le placenta est attaché à la matrice. S'il survient donc une hémorrhagie avant l'accouchement, dans l'accouchement, ou immédiatement après la sortie de l'enfant, l'on sçait que le placenta est détaché, du moins en partie, de la matrice; & l'on peut espérer son entiere séparation, si le cordon ombilical est tiré doucement & avec prudence ; mais s'il vient peu de sang, c'est une marque que le placenta tient encore à la matrice par toute sa surface, & alors il faut beaucoup de précaution : car en tirant trop rudement, on s'expose non-seulement à renverser le fond de la matrice, mais même si le placenta venoit aisément, il s'ensuivroit une hémorrhagie subite,

considérable, & fort dangereuse, à moins que la matrice en se contractant aussi-tôt, ne diminuât le diamétre des vaisseaux.

C'est-là le motif qui a engagé le très-célebre M. *Levret* (*d*) à ne point tenter sur le champ l'extraction du placenta avant que la matrice donne des signes de contraction : car quelquefois, quoique débarrassée de l'enfant, elle devient paresseuse & s'affaisse, sur-tout après l'accouchement laborieux, & alors tout le bas-ventre est plat, mol & flasque; mais lorsqu'elle se contracte & que sa cavité diminue après l'accouchement, on observe au bas-ventre une tumeur pyriforme, assez dure & circonscrite. On connoît alors que la matrice se contracte, & l'on n'a pas lieu de craindre une trop grande hémorrhagie en tirant le placenta.

Cet Auteur décide donc qu'il faut faire l'extraction du placenta lorsqu'il survient une hémorrhagie qui fait voir qu'il est disposé à sortir, afin que la matrice entiérement vuidée, puisse mieux se contracter, & diminuer ainsi l'hémorrhagie : car le sang lorsqu'il séjourne, se gruméle & forme des caillots qui ont

(*d*) Ibidem.

besoin d'un nouveau travail pour sortir. Il y a plus, si un caillot considérable bouche l'orifice de la matrice, & que relâchée, flasque, elle ne se contracte plus, l'hémorrhagie cachée continue & toute la cavité de la matrice se remplit de sang, & la malade tombe en grande défaillance. On reconnoît ce dangereux état, si en touchant le bas-ventre de la malade, la matrice paroît ample & molle; l'unique remede alors est d'introduire aussi-tôt la main dans la cavité de la matrice pour tirer les caillots, exciter la matrice à se contracter, & à fermer les vaisseaux ouverts.

Cette contraction de la matrice paroît contribuer à la séparation du placenta; car ses lobules étant implantés dans la substance de l'uterus, la contraction de ce viscere agit sur eux & les détache. *Ruysch* (*e*) faisant des recherches sur la structure de la matrice, a dit qu'*elle étoit d'une substance fibreuse, épaisse, motrice;* mais il a observé qu'*elle a des fibres motrices, orbiculaires qui lui sont propres, & particulierement à l'endroit de l'implantation du placenta dans l'état naturel, c'est-à-dire, à son fond.* Il

(*e*) Adv. Anatom. &c. 3. n°. x. in fine, pag. 35.

a fait graver ces fibres (*f*), mais trouvant que la figure n'étoit pas assez exacte, il en a donné une autre sur la fin de sa vie. Il croyoit que ces fibres servoient principalement au détachement & à l'expulsion du placenta, voyant qu'elles ne se trouvent que vers le fond de l'uterus; & sçachant que le placenta ne s'attache pas constamment au même endroit, il en a conclu qu'il se détache plus difficilement, lorsqu'il est situé hors de la sphere d'activité de ce muscle.

Il paroît donc que l'on peut en inférer qu'il faut extraire le placenta dès que le sang sort en abondance après l'accouchement: car alors il a coutume de suivre aisément puisqu'il est au moins détaché en partie de la matrice. Quand le contraire arrive, & que la matrice n'a pas donné des signes suffisans de sa contraction, il faut plutôt attendre. On ne doit jamais tirer de force le placenta. *Ruysch* (*g*) a vû avec douleur pendant l'espace de cinquante ans qu'il a pratiqué l'art des accouchemens, que des femmes saines & gayes, après un accouchement heureux, ont perdu la vie pour leur avoir tiré le placenta trop ru-

(*f*) Tab. 3. fig. 1.
(*g*) Ibid. pag. 11.

dement. *Hippocrate* dit (*h*) que si l'arriere-faix ne vient point aisément, *il faut le tirer peu-à-peu sans violenter, de peur que quelque partie extraordinairement tiraillée, n'excite de l'inflammation.* Il conseilloit qu'on n'employât que le poids de l'enfant pour faire sortir le placenta, & cela avec le plus de douceur qu'il seroit possible. *Il faut mettre l'enfant*, dit-il, *sur de la laine nouvelle apprêtée, afin qu'elle puisse céder un peu, ou que l'on remplisse d'eau deux outres: que l'on mette la laine dessus, & le fœtus par-dessus la laine; que l'on perce ensuite l'une & l'autre peau avec une épingle, afin que l'eau s'écoulant insensiblement par les deux petits trous, les peaux de bouc baissent & s'affaissent; étant abaissées, le fœtus attire l'ombilic, & l'ombilic ainsi attiré, fait sortir l'arriere-faix, &c. L'ombilic étant rompu ou coupé avant le temps, il faudra de cette maniere par le moyen de quelque poids convenable, tenter l'eduction de l'arriere-faix. Cette méthode est la meilleure & n'a pas le moindre inconvenient.*

Quoique cette méthode d'extraire le placenta ne soit plus en usage, & qu'en tirant doucement avec la main le cor-

(*h*) De superfœtatione, Cap. III. Charter. Tom. VII. pag. 862.

don ombilical, on obtienne le même effet, on voit cependant par-là qu'Hippocrate a condamné toute violence.

On lit dans *Moschion* (*i*) de très-belles choses à ce sujet, sur-tout si l'on y ajoûte ce qui est rapporté dans l'explication latine tirée du livre intitulé *de la Matrice* (*k*). L'on y prescrit ce qu'il convient de faire, lorsque l'arriere-faix reste dans la matrice. Je crois devoir rapporter ici le texte tout entier, les Auteurs modernes ayant à peine rien donné de mieux sur cette matiere.

Lorsque l'enfant est tombé entre les mains de la Sage-femme, si le cordon ombilical n'est pas encore coupé, la Sage-femme doit emmener l'arriere-faix çà & là, en faisant de legers mouvemens, & en examinant si on peut le faire sortir en tirant le cordon; cela doit se faire quand le placenta n'est plus attaché à la matrice, & que l'orifice est ouvert. La Sage-femme ne doit pas tirer en droite ligne, de peur d'emmener en même temps la matrice; mais si l'on a trop tardé à le faire, il faudra, après avoir coupé le cordon, confier l'enfant à une autre femme, tandis que

(*i*) Spach. Gynæc. pag. 4. n°. 53. & 54.

(*k*) Harmon. Gynæc. part. prior. Cap. XIV. n°. 7. pag. 13.

l'accoucheuse tiendra le reste du cordon pour faire sortir le placenta, lorsque la matrice se dilatera; l'on ne doit faire aucune tentative, lorsqu'elle se resserre. Mais si le cordon rompu ou coupé se retire, se cache dans l'intérieur, l'orifice de la matrice étant ouvert, alors la Sage-femme introduira aussi-tôt sa main dans la matrice; & si le reste du cordon est déjà vers le fond, & qu'il soit enveloppé avec le placenta, elle doit les saisir par quelque endroit & les emmener. Mais si l'arriere-faix tient encore au fond de la matrice, après l'avoir détaché avec le doigt, il faudra le saisir & l'emmener en faisant quelques légers mouvemens. Les Sages-femmes ignorantes qui tirent en droite ligne, commettent fréquemment l'impéritie d'emmener aussi la matrice. Mais si l'arriere-faix ne vient point ou que l'orifice de la matrice se soit fermé aussi-tôt, de maniere que la main ne puisse être introduite, ni l'arriere-faix sortir, & qu'il survienne inflammation, il faudra tout suspendre, & mettre en usage les moyens usités pour combattre l'inflammation, tels que les sucs émollients, les cataplasmes, les vapeurs, &c. Par ces procédés, on viendra à bout de procurer du relâchement, & les corps étrangers restés dans la matrice, sortiront, tom-

beront d'eux-mêmes. Il est évident que par le mot *ferveur* employé par l'Auteur, l'on doit entendre *inflammation*, & c'est pour cette raison qu'il blâme, qu'il réprouve les autres méthodes pour l'extraction de l'arriere-faix (*l*). *Ils employoient*, dit-il, *des sternutatoires & des potions pour le faire sortir, ils suspendoient les femmes à une échelle, ils avoient recours aux parfums, ils se servoient même des poids, &c. Nous rejettons tous ces moyens, parce qu'ils peuvent exciter de l'inflammation, & une perte de sang subite.*

Quoique *Mauriceau* (*m*) ait ordonné d'extraire le placenta très-promptement par la crainte qu'il avoit qu'en le laissant, il ne causât la mort de la femme, il avertit cependant très-soigneusement de tenter son extraction avec douceur, de ne point dilater avec force l'orifice de la matrice, estimant qu'il vaut mieux laisser ce qui reste du placenta, que d'offenser la matrice. Il y a plus, il ordonne d'abandonner tout l'ouvrage à la nature dans le cas où il seroit nécessaire d'employer de la force pour extraire le placenta, & ce sçavant Chi-

(*l*) Ibid. n°. 9. pag. 13. 14.
(*m*) Traité des Malad. des Femmes grosſ. Liv. II. Chap. IX. pag. 252. & suiv.

rurgien a fort approuvé les injections émollientes dans la matrice, pour ramollir & relâcher son orifice, & pour opérer par la suppuration, le détachement du placenta. Il prescrit ensuite des clysteres un peu âcres, afin qu'il soit sollicité à sortir par les efforts que la femme est obligée de faire, lorsqu'elle va à la selle. Ces procédés ont souvent réussi à ce grand Maître, & l'arriere-faix est quelquefois sorti spontanéément, sans que la femme s'en soit apperçue.

Ruysch (*n*) prescrit avec grande raison, de ne point forcer, si le placenta tient trop, & de ne point dilater avec force l'orifice de la matrice, mais de laisser la femme tranquille. Car l'orifice se relâchera spontanéément, & le placenta a coutume de venir au bout de quelques heures; il ne craignoit point que la pourriture survînt, ne l'ayant jamais observée en pareil cas. Il atteste *que pendant plus de cinquante ans qu'il a exercé la charge de Professeur dans l'Art des accouchemens, il n'a point vû mourir de femme en couche, du resserrement, & de la rétention de l'arriere-faix, à moins que l'on ait voulu déra-*

(*n*) Tractat. Anatom. pag. 13.

ciner de force le placenta. Il a ſouvent obſervé, qu'après avoir été retenu dans la matrice pendant pluſieurs jours, pluſieurs ſemaines, & même pendant des mois, il eſt à la fin heureuſement ſorti.

Les Payſans même & ceux qui ont ſoin des beſtiaux, lorſqu'ils voyent les ſecondines du veau reſter dans l'uterus, n'en augurent pas pour cela la mort de la vache (*o*). Au contraire ils ont conſtamment obſervé, que lorſqu'elles ne ſortoient pas avec le veau, il falloit les laiſſer, parce qu'elles ont coutume de ſortir ſpontanéément au bout de neuf jours. Au lieu que ſi on les arrachoit de force, auſſi-tôt après que la vache a mis bas, elles occaſionnoient ſouvent la ſuppuration de l'uterus.

Brudenell Exton (*p*) très-habile dans l'Art des accouchemens, remarque que pour l'ordinaire, l'arriere-faix vient au bout de dix, quinze, vingt minutes; & qu'il n'eſt pas ſi ſouvent néceſſaire d'introduire la main dans la cavité de la matrice pour l'extraire. En tirant doucement le cordon, il a coutume de ſuivre. Il a reconnu en outre, que l'orifice

(*o*) Ibid. pag. 16.
(*p*) Verhandeling van de Ziekte en Sterſte van het Bundvee, pag. 62.

de la matrice pouvoit auſſi aiſément ſe dilater, quelques heures après l'accouchement, qu'auparavant. Il dit, que s'il reſte de l'arriere-faix dans la matrice (pourvû toutefois qu'il ne ſurvienne pas une grande hémorrhagie), cela ſortira ſpontanéément, & *ſans aucun danger pour la femme*. Il conſeille cependant à l'Accoucheur, pour conſerver ſa réputation, de ne point quitter la femme avant la ſortie de l'arriere-faix.

Il conſeille pour la même raiſon de ne pas laiſſer trop long-temps le placenta, parce qu'il pourroit d'ailleurs y être retenu pendant quelques jours. Ce n'eſt pas qu'il en appréhende des ſuites fâcheuſes; car voici ce qu'il ajoute: *S'il ſurvenoit à la matrice une inflammation par quelque accident, & que la femme vînt à mourir, on feroit un crime à l'Accoucheur d'y avoir laiſſé l'arriere-faix.*

Il réſulte de ce que nous venons de dire, que les maux qui ſurviennent, lorſque l'arriere-faix eſt retenu dans la matrice, reconnoiſſent pour cauſe la rudeſſe & la violence avec laquelle les Accoucheurs ont eſſayé ſon extraction, & cela pour mettre à l'abri leur réputation, croyant, qu'il eſt honteux de quit-

ter la femme ſans avoir tout terminé ; c'eſt ce qui les rend téméraires au point d'oſer trop entreprendre. Hippocrate (q) a dit : *Pour faire ſortir l'arriere-faix, il faut, aprés avoir fait prendre un ſternutatoire, boucher le nez & les oreilles.* On excite par-là une grande ſecouſſe par tout le corps, & ſur-tout dans le bas-ventre ; mais eſt-il prudent d'agiter ſi fortement par la ſternutation, la matrice qui a déjà tant ſouffert dans le temps de l'accouchement ? N'en réſultera-t-il pas de plus grands inconvéniens, que du ſéjour de l'arriere-faix ? Il ne ſeroit point étonnant, que ce moyen tenté inutilement, produisît de la fievre & des douleurs dans le bas-ventre. Le même Auteur dit ailleurs (r) : *Quand l'arriere-faix n'eſt point ſorti immédiatement après l'accouchement, il ſurvient des fievres, & des douleurs de bas-ventre dans le vuide des côtés. Après ſa ſortie, la femme revient en ſanté. Mais pour l'ordinaire, ſes membranes ſe corrompent ; elles ſe*

(q) Aphoriſm. XLIX. Sect. V. Chart. Tom. IX. pag. 224. & Epidem. Lib. II. ibid. pag. 288.

(r) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. LI. Charter. Tom. VII. pag. 757.

détachent cependant le sixieme ou le septieme jour, ou même plus tard. Hippocrate fait cependant voir dans un autre endroit, que l'on ne doit pas tant craindre cette corruption de l'arriere-faix, dont il parle : (s) *Si l'arriere-faix est resté, les vuidanges sont en moindre quantité qu'il ne convient, à moins que l'orifice de la matrice ne soit large; le ventre devient dur & élevé, le froid, une fievre aiguë & la douleur s'emparent de tout le corps, & sur-tout de la partie du bas-ventre qui est au-dessous du nombril; la femme a des tranchées & sent un poids dans la matrice, comme s'il y avoit un enfant. Bien traitée, elle rejette bientôt l'arriere-faix putréfié, & elle recouvre la santé.* Il n'est pas surprenant, que l'arriere-faix restant dans la matrice, l'évacuation soit moins considérable, puisque le placenta est attaché à la matrice par de grands vaisseaux sanguins, dont l'ouverture fournit beaucoup de sang.

On voit ailleurs qu'*Hippocrate* a compté sur la seule force de la matrice pour l'expulsion de l'arriere-faix : *Lorsqu'un fœtus d'un ou de deux mois est cor-*

(s) Ibid. Cap. LIII. pag. 758.
(t) Ibid. Cap. LII. pag. 757.

rompu, que les membranes ne peuvent sortir, & que la femme est foible, il faut purger son corps & lui donner de l'embonpoint; car les fœtus pourris ne sortent point, à moins que les matrices ne soient robustes & bien compactes. L'on sçait que l'on obtient plus difficilement la sortie de l'arriere-faix dans l'avortement, surtout s'il arrive peu de mois après la conception, & que pour cette raison, il reste plus souvent dans la matrice que dans l'accouchement à terme & naturel.

Il s'ensuit de tout ce que nous avons dit, que, pour délivrer complettement une femme, il faut faire sortir l'arriere-faix sur le champ, s'il est survenu une hémorrhagie considérable; puisqu'alors, il y a du danger à différer; mais en ce cas il a coutume de suivre plus aisément, étant déjà détaché en partie de la matrice; s'il n'y a point eu d'hémorrhagie, il faut attendre les signes de la contraction de la matrice; ce que l'on peut connoître en touchant le bas-ventre, comme il a été dit ci-dessus. Mais si l'orifice de la matrice est trop resserré, ou le placenta trop adhérent, il ne faut point forcer; puisque la violence causeroit plus de dommage à la matrice que le séjour du placenta, qui a cou-

tume de sortir spontanéément dans la suite, plutôt ou plus tard. *Paul d'Ægine* (u) en prescrivant ce qu'il convient de faire pour l'extraction du placenta, dit : *S'il ne vient point, il ne faut rien forcer ; car peu de jours après, il se pourrit, & tombe ;* il craignoit néanmoins que la puanteur, inséparable de la corruption, ne montât à la tête & n'infectât l'estomach ; c'étoit pour obvier à ces inconvéniens, qu'il prescrivoit les fumigations. Le placenta ne se corrompt pas toujours si fort. J'en ai vû un sortir tout entier au bout de trois jours, lorsque la malade urinoit, & qui n'étoit point atteint de pourriture. Il sortit heureusement, quoique toute la noble famille m'eût sçu très-mauvais gré d'avoir empêché la Sage-femme de le faire sortir de force.

Les Matrones ayant coutume d'examiner très-scrupuleusement l'arriere-faix, dans la crainte d'avoir laissé dans la matrice quelque portion des membranes ou du placenta, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour leur ôter ces scrupules ; & quand je me suis apperçû que cela leur est arrivé, j'ai eu grand soin de n'en rien dire, de peur d'inquiéter la fem-

(u) Lib. VI. Cap. LXXV. pag. 93.

me en couche, ou de nuire à la Sage-femme. Car l'on a coutume d'attribuer à cette négligence tout ce qui arrive de fâcheux après l'accouchement. L'on a donc lieu de craindre que les Sages-femmes ne blessent la matrice, en la *nettoyant* trop, pour me servir de leur expression. Le très-célebre M. *Levret*, (*v*) a fort judicieusement observé, que l'on trouve des élévations en forme de crêtes, quelquefois considérables, à l'endroit où le placenta étoit attaché; la Sage-femme peut s'y tromper, & prendre ces élévations pour des restes de placenta, qu'elle ne pourroit arracher, sans déchirer la propre substance de la matrice. Je suis persuadé que ces restes doivent sortir spontanéément avec les lochies, & qu'ils ne nuisent à la femme en aucune maniere; mais quand cela arrive, la réputation de la Sage-femme, peut en souffrir, & il est du devoir des Chirurgiens de la protéger en pareil cas. L'on n'a point à craindre la putréfaction de ce qui reste, on peut la prévenir, ou s'opposer à ses effets, par des lotions convenables.

(*v*) Mém. de l'Academ. de Chirurg. Tom. III. pag. 229.

L'on doit ſur-tout lire les excellentes choſes que M. *Levret* dit à l'endroit cité plus haut, ſur l'extraction du placenta (*x*).

Quoique le placenta ſoit pour l'ordinaire attaché au fond de la matrice, il eſt néanmoins conſtant, qu'il s'attache auſſi à d'autres endroits; & alors il arrive quelquefois que l'uterus ſe contractant inégalement, retient le placenta, comme dans une cavité particuliere de ſa ſubſtance, (*y*) & que ſon extraction cauſe de la difficulté. *Peu* (*z*) a fait auſſi la même obſervation, & il a conſidéré cette loge comme une ſeconde matrice deſtinée à contenir le placenta ſeulement; & dont l'orifice reſſemble aſſez à celui de la matrice elle-même, ayant des bords épais, durs, étroits, mais en même-temps d'une ſurface polie; il a preſque toujours trouvé cette petite cavité (quand elle ſe rencontroit) au côté droit de la matrice, rarement au gauche. *Denys* (*a*) célebre

(*x*) Pag. 216. 233.

(*y*) Ibid. pag. 222. & l'Art des Accouchem. pag. 131. & 132.

(*z*) Pratique des Accouchem. Liv I. Chap. IV. pag. 35.

(*a*) Verhand over het Ampt der vroed Meeſters, &c. Cap. III. pag. 31.

dans l'Art des accouchemens, parle fort exactement de la contraction inégale de la matrice, dans laquelle le placenta étoit retenu. Il fut appellé pour une femme qui étoit accouchée depuis quatre heures, de son premier enfant; le cordon ombilical étant rompu, la Sage-femme ne pouvoit tirer le placenta. Elle croyoit l'avoir touché, mais un examen plus réfléchi lui fit voir que c'étoit l'orifice de la matrice, très-mol, épais & large: Ayant introduit sa main dans la cavité de la matrice, elle ne trouva aucun vestige de placenta, on appella donc *Denys*, qui ayant introduit la main dans le vagin, crut pareillement toucher le placenta, faisant saillie à l'orifice de la matrice, lequel étoit du volume d'un poing, ayant quatre doigts de largeur, & un pouce d'épaisseur. Il n'eut point de peine à faire entrer sa main; mais il eut beau chercher, tâtonner par tout dans la matrice, il ne put trouver le placenta; ce qui le surprenoit fort. Enfin ayant de nouveau introduit la main, il trouva un trou, qui permettoit à peine l'entrée du bout du petit doigt; il crut que la matrice étoit percée; il dilata prudemment ce trou avec

le doigt indicateur, le ſang en ſortit avec impétuoſité, & il penſa que le corps mol, qu'il touchoit avec ſon doigt, étoit quelque inteſtin; il mit un ſecond doigt avec l'indicateur, & il s'apperçut que le placenta étoit caché là; il introduiſit enſuite le pouce, & ainſi il détacha peu-à-peu le placenta, & il le tira avec aſſez de difficulté.

Il n'eſt ſurvenu rien d'extraordinaire à la femme, & ſa ſanté s'eſt parfaitement rétablie.

Il eſt évident que ce cas eſt très-embarraſſant, & qu'il exige les lumieres & la dextérité d'un habile Accoucheur. Ne doit-on pas eſpérer de faire diſparoître cette conſtriction particuliere de la matrice, par laquelle le placenta eſt renfermé comme dans une cavité propre; *Crantz* (*b*) a remarqué, que ſi en pareil cas, la femme éprouve de nouvelles douleurs, lorſque la main de l'Accoucheur eſt dans la cavité de la matrice, le ſac où étoit attaché le placenta, s'ouvre, s'efface preſque entiérement, & le placenta vient alors aiſément.

L'arriere-faix étant ſorti, on met ſur

(*b*) Hebammenkunſt, Cap. IX. pag. 150.

la vulve un linge mollet, plié en quatre, pour empêcher l'impression du froid, qui seroit très-nuisible.

Fin du Tome VII.

